

*Ma vie
à t'attendre*

JULIEN AIME



Julien Aime

Ma vie à t'attendre

OceanofPDF.com

© Julien Aime, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6673-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

OceanofPDF.com

À mes grands-parents.

OceanofPDF.com

Prologue

C'est seule, sans famille ni amis, qu'Éléonore d'Argens entra dans la résidence des Acacias pour la première fois. Seule avec son mystère et son passé. Avec pour unique bagage une valise en cuir beige qui semblait avoir fait cent fois le tour de la Terre.

Pendant un moment qui s'éternisa, elle dévisagea Antoine de ses grands yeux bleus, des yeux couleur océan qui avaient tant aimé et pleuré, et qui brillaient d'une mélancolie que l'aide-soignant ne pourrait comprendre que bien plus tard.

Puis, elle lui sourit. D'un sourire tendre et lumineux.

— Je suis Éléonore d'Argens et je viens finir ma vie ici.

Comment Antoine pouvait-il imaginer que cette ancienne comédienne à l'élégante beauté allait bouleverser sa vie et celle de tous les résidents ?

1.

Quitter son vieil appartement de la rue Lepic pour cette maison de retraite n'avait pas été facile. Il faut dire qu'Éléonore l'adorait ce deux-pièces biscornu. C'était un cocon au charme désuet, un musée intime et rassurant qui n'avait presque pas changé depuis les années soixante. Le même papier peint fané, avec ses fleurs ocre, oranges et mauves. Les mêmes meubles en bois centenaires, hérités de ses parents qui eux-mêmes les avaient récupérés d'une grand-mère normande. Les mêmes portraits sur la commode, près de la fenêtre, des photos en noir et blanc pour la plupart. Ses parents, le jour de leur mariage. Que sa mère était belle dans sa longue robe blanche. Son père, lui, avait l'air si coincé avec sa moustache noire et son costume sombre. Ses grands-parents dans leur ferme près de Lisieux. En fermant les yeux, Éléonore pouvait entendre les grosses vaches meugler et son grand-père crier à travers les champs après un veau trop aventureux. Petite, elle voulait faire comme papy, fermière, pour s'occuper des bêtes et des terres familiales. Quand elle pensait à la parfaite citadine qu'elle était devenue, ça la faisait bien rire. Il y avait aussi une photo avec sa grande sœur pour le baptême de leur cousin Raymond. Sophie se tenait toute droite pour paraître plus grande et à leurs lèvres pincées, on devinait qu'elles s'empêchaient d'éclater de rire. Qu'est-ce qu'elles avaient rigolé ce jour-là ! Le photographe avait une voix si aiguë, on aurait dit qu'une enfant cachée dans son gros ventre parlait à sa place : « Un peu de sérieux mesdemoiselles, c'est un grand jour » criait-il de sa voix de petite fille, provoquant à chaque fois une cascade de rires.

Éléonore l'aimait son quartier des Abbesses, avec ses rues vallonnées qui montaient jusqu'au Sacré-Cœur et qui lui faisaient des jambes toujours fermes et solides malgré son grand âge. Elle l'aimait son jardin Frédéric Dard où elle s'asseyait pour lire l'après-midi, quand les rayons du soleil étaient les plus chauds sur sa vieille peau. Elle les aimait ses cafés et brasseries dans lesquels elle s'arrêtait pour boire un thé, une clope au bec (elle jurait à son médecin qu'elle avait arrêté, mais à quatre-vingt-huit ans, elle pouvait bien faire ce qu'elle voulait de la fin de sa vie, non ?).

Elle aurait pu continuer à y habiter quelques années de plus sans problème, c'est sûr. Mais un beau jour, elle s'était réveillée avec l'idée fixe qu'elle devait partir. Il était temps de quitter ces murs, ces voisins qu'elle ne connaissait plus et qui changeaient sans arrêt. Avec l'explosion des prix de l'immobilier, les investisseurs avaient remplacé les anciens propriétaires par des touristes qu'elle n'avait même pas le temps de rencontrer. Alors son choix avait été vite fait : elle irait finir sa vie dans une maison de retraite, entourée de vieux comme elle. Car Éléonore ne voulait pas partir seule. Elle ne pourrait pas. Depuis la mort de Sophie cinq ans plus tôt, et de Françoise, sa meilleure amie, un an auparavant, Éléonore était seule. Terriblement seule. Avec pour unique compagne, l'absence de ceux qui avaient vraiment compté pour elle.

Éléonore resta un long moment sur le pas de la porte de sa nouvelle chambre, un rectangle froid et sans âme qui sentait le produit nettoyant. Qui l'avait occupée avant elle ? Qui était mort dans ce lit récemment ? Elle regarda les murs blancs :

— Ça manque de couleurs.

— Vous pouvez accrocher ce que vous voulez... Des tableaux, des photos...

— Je n'en ai pas, répondit-elle en désignant sa petite valise de cuir beige.

— Nous pouvons vous en prêter, nous en avons dans la réserve... assura Antoine d'un ton enjoué. Ou nous pouvons en acheter pour vous, si vous nous dites ce que vous voulez.

Elle haussa les épaules.

— Est-il possible de repeindre les murs ?

Antoine la regarda, surpris. C'était la première fois qu'on le lui demandait.

— Je ne sais pas, je vais me renseigner. En quelle couleur voudriez-vous les repeindre ?

— En bleu. Celui de la Méditerranée. Au moins ce mur, j'aimerais voir la mer en me réveillant.

Puis, elle désigna le petit lit :

— Il n'est pas bien grand. Je sais que les parties de jambes en l'air ne sont plus de mon âge, mais vous n'avez pas plus large ?

— C'est un lit standard. Les lits *king size* sont réservés aux couples.

— Et si je tombe amoureuse ici, comment ferai-je ?

Elle le regarda sans ciller, et troublé, il répondit en bafouillant.

— Euh... Oui... Je peux demander à Catherine, la directrice, oui.

— S'il vous plaît, demandez-lui. J'ai besoin d'espace pour occuper mes nuits, dit-elle de manière étrange.

Elle jeta un regard circulaire, puis elle s'enquit :

— Rassurez-moi, il y a bien une bibliothèque ici ?

— Oui, au rez-de-chaussée, après le réfectoire.

— Et il y a un rayon théâtre ?

— Oui, bien sûr.

— Et il est bien rempli ?

Antoine haussa les épaules. Il n'avait jamais rien lu ni jamais rien emprunté à la bibliothèque.

— À vrai dire, je n'en sais rien... Mais si vous souhaitez un ouvrage en particulier et qu'il ne s'y trouve pas, dites-le et nous le commanderons.

— Parfait, parfait... Merci.

Éléonore s'avança vers la fenêtre et l'ouvrit. Elle donnait sur un grand jardin qui devait être agréable pendant les beaux jours. C'était calme, on se croyait presque à la campagne, c'était un bon point.

— La chambre ne vous plaît pas ?

Elle fit la moue.

— Si... Ça va. Il faudra juste que je m'habitue.

— Vous verrez, vous vous y sentirez bien.

Les yeux d'Antoine s'attardèrent sur la vieille valise en cuir. Elle lui paraissait si minuscule, si dérisoire. C'était la première fois qu'il voyait débarquer un pensionnaire avec si peu de souvenirs matériels. Qu'étaient devenus ses vêtements, ses robes, ses chaussures ? Qu'avait-elle fait de ses photos, ses tableaux, ses bibelots ? La vie d'Éléonore d'Argens tenait-elle donc vraiment dans ce frêle bagage ?

— Vous voulez que je vous aide à ranger vos affaires ?

— Non ça ira, répondit-elle brusquement.

— Vous êtes sûre ?

— Oui, merci, je...

Éléonore s'arrêta de parler. Antoine fixait toujours la petite valise beige. Elle était entrouverte, mais il ne distinguait rien d'autre que des plastiques opaques. Une drôle d'expression passa sur son visage ridé. Quelque chose qui ressemblait à de la colère mêlée à de la peur. Éléonore se leva brusquement, et avec une vitesse étonnante pour son âge, elle fit disparaître le bagage dans l'armoire, sans qu'Antoine ait pu articuler un mot.

Quels secrets y cachait-elle ?

OceanofPDF.com

2.

« La maison des souvenirs ». Voilà comment les résidents appellent leur maison de retraite. C'est Marcelle, la doyenne de cent quatre ans qui a trouvé le nom. Il y en avait d'autres en lice : « La résidence de l'oubli » ou « La demeure sans têtes », parce que la plupart des pensionnaires souffrent de maladies neuro-dégénératives et plus particulièrement d'Alzheimer. « La maison des souvenirs anciens » serait sans doute plus juste car si ces (presque) centenaires se rappellent les événements de leur jeunesse comme si c'était hier, ils ont déjà bien souvent oublié ce qu'ils ont fait la veille.

La majeure partie des résidents n'ont pas choisi de terminer leur vie ici. Ce sont leurs enfants et les médecins qui ont pris la décision pour eux. C'était trop risqué et contraignant de les maintenir à domicile. Alors quand ils arrivent, ils râlent, ils se plaignent : ils auraient préféré continuer leur existence chez eux, dans leur maison ou leur appartement, là où ils ont tous leurs souvenirs, toutes leurs habitudes. Le déménagement est bien souvent vécu comme un véritable déchirement. Une trahison parfois, avec des pleurs et des cris. Et puis, peu à peu, ils s'y font à cette nouvelle chambre, ces nouveaux voisins, ces nouveaux visages. Ils s'y font à ce nouveau rythme de vie, ces repas et activités aux horaires réguliers. Quand ils n'ont pas oublié pourquoi ils étaient là.

Antoine travaille aux Acacias depuis cinq ans. Il est aide-soignant et il les aime ses p'tits vieux comme il les appelle, même si les conditions sont difficiles. Mais ce n'est pas de la pénibilité due au sous-effectif (il manque toujours un ou deux infirmiers ou aides-soignants) dont il souffre le plus, non. La chose à laquelle il ne parvient pas et ne parviendra jamais à s'habituer, c'est la perte constante de femmes et d'hommes auxquels il s'est attaché malgré lui, malgré leur mémoire défaillante ou leur caractère de cochon parfois. Car l'espérance de vie d'un résident qui entre aux Acacias est de trois ans à peine. Certains meurent au bout de quelques semaines, d'autres tiennent plus longtemps, comme Marcelle qui va bientôt fêter ses dix ans de présence. Alors à chaque arrivée, chaque nouvelle main serrée et nouveau prénom enregistré, Maria, Jeanne, Roland, Mohammed, il sait que la mort est au bout du chemin, dans quelques jours ou quelques mois. Il n'y

a pas d'autre issue. C'est un des rares métiers dans lesquels on sait que quoi qu'il arrive, quoi que l'on fasse, il y aura des larmes et de la tristesse à la fin. Il y pense tous les jours. Quand il commence sa journée, quand il la termine, c'est dans un coin de sa tête : c'est peut-être la dernière fois qu'il voit Mireille ou Denis.

Comme chaque matin, Antoine fait sa tournée dans le long couloir du troisième étage, « l'étage du bonheur » comme l'appelle jalousement sa collègue Leïla : c'est là que sont installés les résidents les plus faciles, les plus intéressants, les moins touchés par la maladie. De chaque côté, les portes grises et tristes ont été repeintes dans des couleurs choisies par les pensionnaires : bleu ciel, comme une évasion vers l'horizon, vert couleur jardin, ocre ou lavande pour se souvenir de sa Provence natale. C'est une idée de Leïla : « Ils sont mornes ces couloirs, ça me donne envie de me suicider ce gris ! On n'est pas dans une morgue ! Ils sont encore en vie tous ces vieux ! ». Quinze portes multicolores qui s'ouvrent sur quinze chambres et quinze vies usées, fatiguées et toutes si différentes les unes des autres. Catherine avait d'abord refusé. Elle n'avait pas le budget pour repeindre les quarante-cinq portes de la résidence. Alors Leïla, avec son énergie et sa débrouillardise habituelles, avait fait le tour de ses connaissances pour trouver une solution : et c'est une association de réinsertion de jeunes en difficulté qui avait proposé de venir colorer les couloirs des Acacias. En un weekend seulement, le cadre de vie des résidents avait été égayé. « Ah bah voilà ! Maintenant, on est dans un endroit vivant ! C'est pas beau cet arc-en-ciel de couleurs ? »

Depuis les chambres, Antoine peut entendre les bruits de la télévision, la meilleure amie des résidents. Nagui, Jean-Luc Reichmann, Évelyne Dhéliat sont devenus des membres de leur famille. Certains, ceux atteints par les maladies dégénératives les plus sévères, passent leur journée devant des programmes sans bouger, ni parler, hébétés. Antoine est incapable de savoir s'ils comprennent les images et les sons que leur écran individuel leur projette. Parfois, ils ne réagissent même pas quand il entre dans leur chambre et entame la conversation. Ils gardent les yeux rivés sur les couleurs qui s'animent. C'est comme s'ils étaient absents, comme si leur cerveau avait pris congé de leur corps, comme si leur enveloppe charnelle n'était qu'un emballage vide. C'est terrible de finir sa vie ainsi. Terrible pour eux et pour leur famille. Combien de fois a-t-il réconforté des enfants

en larmes devant un père ou une mère qui ne les reconnaît plus ? C'est une véritable souffrance que de penser à ce qu'ils étaient et à ce qu'ils sont devenus.

La première porte sur la droite, la 301, est celle de son pensionnaire préféré, Georges, quatre-vingt-onze ans, dont deux aux Acacias.

— Bonjour Georges ! Comment allez-vous aujourd'hui ?

— Oh moins bien qu'hier, mais mieux que demain. Et vous-même ?

Antoine sourit. Chaque matin, la même question entraîne la même réponse. C'est le même rituel, le même petit jeu entre eux, une répétition qui a quelque chose d'aussi rassurant qu'amusant. Georges est son premier résident et Antoine est la première personne que l'ancien professeur de mathématiques voit en ouvrant les yeux. La vie les a liés l'un à l'autre depuis plus de deux ans et ils apprécient cette tradition quotidienne.

Antoine tire les rideaux et entrouvre la fenêtre. Dehors, le soleil illumine déjà la vie de ses éclats dorés. Le ciel recouvre les immeubles de son manteau bleu, les oiseaux jouent une douce musique dans les arbres. La journée sera belle.

— Vous avez fait de beaux rêves Georges ?

— Oui, j'ai rêvé des temples que vous m'avez montrés l'autre jour !

— Quels temples ?

— Vous savez, ces temples en pierres grises et noires, qui ressemblent à des montagnes, avec des visages sur les murs...

— Oui, je vois très bien. C'est dans quel pays déjà ?

Antoine teste et entraîne la mémoire défaillante de Georges tous les jours, pour retarder le plus possible l'avancée d'Alzheimer, cette maladie insidieuse qui vous vide de votre vie et de vos souvenirs.

Georges porte la main à ses lèvres, incertain.

— En Asie je crois.

— Oui ! Où ça exactement ?

— Je ne sais plus...

— Quels pays connaissez-vous en Asie, Georges ?

Georges fronce les sourcils. L'exercice est difficile, c'est comme s'il cherchait un livre dans une bibliothèque plongée dans la nuit.

— Au Vietnam ?

— Presque Georges, juste à côté.

— Ah ! Fichue mémoire ! C'est fou quand même ! Je me souviens de tellement de choses inutiles ! Le théorème de Pythagore... 1815, la défaite de Waterloo... ODE 84.00...

— Pardon ?

— ODE 84.00, c'était le numéro de l'horloge parlante... Il y a bien longtemps ! Mais vous n'avez pas connu ça !

Georges rit puis reste silencieux un moment, perdu dans ses souvenirs.

— Ça commence par un C...

— C... Ca... Co...Ch... Chine ?

— Non... Cam...

— Quand ?

Antoine secoue la tête.

— Cambooo...

— Cambodge !

— Voilà ! Vous voyez ! Votre mémoire marche encore !

— Ma pauvre mémoire oui... dit Georges. D'ailleurs, vous ne devez pas me montrer une vidéo aujourd'hui ?

Antoine le dévisage. Georges est un des résidents qui le surprend le plus. Malgré son Alzheimer, il s'accroche toujours aux voyages qu'il lui fait vivre par procuration, avec des reportages sur le monde, sur des continents et des pays qu'il n'a jamais visités. L'Australie, la Thaïlande, l'Inde, le Pérou... À chaque fois, c'est le même émerveillement devant ces paysages, ces couleurs, ces visages, si différents de ceux que son regard a embrassés. C'est comme une nouvelle naissance à un monde qu'il aurait pu quitter sans en connaître la diversité.

— Cet après-midi, si vous prenez bien votre douche et que vous mangez bien. Ok ?

— Ok ! Vous me montrerez quel pays cette fois-ci ?

— Nous verrons ! Allez, mangez maintenant.

Il regarde le plateau avec tristesse.

— Je n'ai pas faim.

— Il faut prendre des forces Georges. Vous voulez que je beurre votre brioche ?

— Non, vous êtes gentil. Je vais prendre le yaourt.

Antoine retire le drap qui recouvre ses jambes maigres et grises, et il soulève Georges sous les aisselles pour le redresser, doucement, comme un

bébé. Un bébé de soixante kilos et quatre-vingt-onze ans.

— Voilà.

— Merci Antoine, vous êtes gentil.

Antoine lui tend un verre d'eau. Georges regarde le liquide transparent trembler dans sa main, et le vide d'un trait.

— C'est pour vos médicaments l'eau !

— Mes médicaments ? !

Antoine lui indique les trois pilules blanches posées sur le plateau.

— Ah oui, c'est vrai, mes médicaments ! Vous êtes sûr qu'ils sont efficaces au moins ?

— Si on vous les a prescrits, c'est qu'ils le sont.

Georges fait la moue.

— Je n'ai plus soif du coup.

— Il vaut mieux trop boire que pas assez. Surtout aujourd'hui, il va faire chaud.

— Ah oui ?

— Oui trente degrés. Vous pourrez profiter du jardin avec votre fille.

— Ma fille ?

— Oui, votre fille. Elle vient vous voir aujourd'hui. Comme tous les dimanches.

Le regard de Georges s'évade par la fenêtre, vers ce ciel limpide qui paraît si proche. S'il le pouvait, il resterait des jours à admirer ce tableau merveilleux aux couleurs si changeantes. Du bleu, du gris, du jaune et du rouge aussi, quand le soleil se baigne à l'horizon. Le ciel l'a toujours émerveillé. Petit déjà, il passait des après-midis allongé dans l'herbe de son jardin, à observer danser les nuages. Il leur donnait des noms d'objets, d'animaux, ici un oiseau, là une roue... Leurs formes sont si particulières, si uniques, on les dirait tracées par un peintre ou un architecte invisible. Le ciel est comme une toile qu'un Dieu inconnu couvrirait de signes et d'inscriptions à destination des hommes.

— Georges ?

— Oui ?

— De quoi parle-t-on ?

— Euh...

Antoine se tourne vers la table de chevet et lui désigne le portrait encadré que sa fille lui a apporté quelques semaines plus tôt. On l'y voit assis dans

le jardin de la résidence, un sourire aux lèvres, son arrière-petite-fille dans les bras, entouré de toute sa famille.

— Votre fille Anne-Sophie vient vous voir aujourd’hui. Elle vient déjeuner avec vous. Il y aura peut-être votre arrière-petite-fille aussi.

— Mon arrière-petite-fille ?

— Oui. Vous êtes arrière-grand-père. Vous vous souvenez ? Regardez la photo.

— Arrière-grand-père ? ! Dieu que je suis vieux !

Georges prend le portrait dans ses mains.

— Elle est belle cette petite.

— Oui, très. Vous vous souvenez comment elle s’appelle ?

Georges se concentre. L’effort marque son visage parcheminé, mais il secoue la tête.

— Non...

— Alice.

— Alice ? ! répète-t-il, surpris.

— Oui.

— Ma femme s’appelait Alice !

— Oui Georges. Votre petite-fille l’a prénommée ainsi pour lui rendre hommage.

— Elle lui ressemble, dit-il la gorge serrée.

Georges rapproche la photo de ses yeux fatigués. Elle tremble entre ses doigts usés.

— Elle me manque, vous savez. Elle est partie il y a tellement longtemps... Ça va faire vingt-deux ans, maintenant...

Le silence s’est emparé de la chambre, seulement troublé par les reniflements du vieil homme qui s’empêche de pleurer.

— Je vous ai raconté comment nous nous sommes rencontrés ?

Antoine l’a déjà entendue son histoire. C’est incroyable comme Georges se souvient de tout ce qui a trait à sa femme, de tous ces détails si intimes et lointains. Mais il fait non de la tête.

— C’était à la fin de la guerre. Mon père venait de rentrer. Il avait été détenu prisonnier pendant deux ans. Au Stalag II-A Neubrandenburg, dans le nord de l’Allemagne. Rien que le nom fait peur. C’était dur vous savez. Les Allemands l’ont obligé à travailler dans une mine de charbon... Tous les jours... Dans la neige, la boue, la fournaise des galeries... Pendant deux ans... Des conditions inhumaines...

Il passe une main sur sa bouche, déglutit longuement, comme si ça l'éprouvait physiquement d'y penser.

— Moi je venais d'avoir seize ans... Quand j'ai vu arriver cet homme tout pâle, tout maigre, que j'ai eu du mal à reconnaître mon père dans ces haillons, dans cette maigreur morbide, je me suis mis à pleurer. Lui aussi a pleuré. Je me rappelle parfaitement ses larmes. Et celles de ma mère quand elle l'a pris dans ses bras. C'est terrible de voir ses parents pleurer, vous savez. Mais c'étaient des larmes de joie. La guerre était finie et nous étions vivants, à nouveau réunis, tous les trois.

Il marque une pause pour boire de l'eau. Puis, il reprend :

— Pendant sa captivité, mon père s'est lié d'amitié avec un autre prisonnier. René Carpentier qu'il s'appelait. Il avait une fille. Alice. Elle avait le même âge que moi. Dès que je l'ai vue, j'ai su que c'était elle. Elle était magnifique, un ange sorti de l'enfer de la guerre. Avec un visage de porcelaine, des cheveux blonds, presque cendrés qui lui faisaient une couronne d'or autour de la tête... On ne s'est plus jamais quitté. Jusqu'à ce qu'elle...

Des larmes roulent sur les joues de Georges. Antoine lui serre doucement la main, puis il regarde sa montre. Il doit y aller, il est déjà en retard sur son planning. C'est toujours comme ça avec Georges. Ils parlent, ils parlent et il laisse tourner l'horloge. Catherine le lui a déjà répété mille fois : pas plus de dix minutes avec les patients, le matin. Mais Antoine ne sait pas s'arrêter avec les résidents qu'il aime. Ils ont besoin de temps, de sa présence et de son écoute. C'est humain.

— Je dois y aller. À tout à l'heure, Georges.

3.

Dès le lendemain de son arrivée, Éléonore sollicita l'aide d'Antoine pour faire ses courses. Ils s'installèrent dans la salle informatique, à côté de la bibliothèque, là où les résidents viennent maladroitement découvrir les joies d'internet et échanger avec leurs arrière-petits-enfants sur Skype ou Facebook : « Mais on est en direct là ? Si je parle, il va m'entendre ? » « Je t'entends et je te vois papy ! Pas besoin de crier ! ». « Mamy, ne te colle pas à la caméra pour parler, je vois toutes tes dents ! ».

— Nous allons refaire ma garde-robe ! annonça Éléonore avec l'excitation d'une enfant entrant dans un magasin de jouets.

— Votre garde-robe ?

— Oui Antoine ! Vous ne pensez quand même pas que je vais porter la même tenue tous les jours !

Pendant plus d'une heure, ils parcoururent des dizaines de sites à la recherche de robes, des colorées de préférence « parce qu'il faut de la couleur dans la vie, surtout si près de la mort », avec des motifs, des fleurs, « s'il y avait plus de fleurs dans le monde, les gens seraient plus heureux ! ».

— Vous aimez les robes, Antoine ?

— Euh oui...

— Robe bustier ? Style empire ? Charleston ? En coton ? En tulle ?

— Euh...

Elle rit.

— Je vous taquine ! Vous vous en moquez, n'est-ce pas ?

— Oui, vous savez, moi et la mode... La mode féminine en plus...

— C'est tellement rare les hommes qui s'y intéressent. Vous aimez les femmes belles et sexy, mais vous ne vous intéressez pas à ce qui peut les mettre en valeur...

— J'aime les femmes simples...

— Du genre un jean et un t-shirt ?

— Oui.

— C'est votre côté rock ça, je me trompe ?

Elle rit encore et tapa dans ses mains, pour changer de sujet.

— Et les chapeaux ? Vous aimez les chapeaux ?

Antoine haussa les épaules.

— Je suis certaine que ça vous irait bien. Vous avez une tête à chapeau. Regardez-moi... Oui Un haut de forme, avec vos boucles brunes qui dépasseraient sur le côté ! Vous seriez magnifique ! Un vrai dandy rock !

Éléonore adorait les chapeaux. De toute taille, de toute forme, de toute couleur. Des chapeaux qu'elle aurait pu mettre pour des mariages ou le prix de Diane.

Des sous-vêtements aussi. Antoine rougit devant certains modèles sur lesquels elle cliqua.

— Ce n'est pas parce mes seins tombent jusqu'au nombril et qu'aucun homme ne me touchera jamais plus, que je ne peux pas me faire plaisir, si ? Vous voulez que je porte des couches ou quoi ? !

Il n'y a que pour les chaussures qu'Éléonore expédia son choix.

— Avec mon hallux valgus, je suis malheureusement obligée de porter d'horribles chaussures plates et larges... Ou des baskets ! Vous vous rendez compte ? Des baskets à mon âge ! Je me sens si petite sans talons !

Ses courses vestimentaires terminées, Éléonore se leva d'un bond pour entraîner Antoine jusque dans la bibliothèque.

— Voyons ce que vous leur donnez à lire à tous ces vieux ! s'écria-t-elle en découvrant la petite pièce rectangulaire aux murs recouverts de livres.

Ils étaient classés par catégorie, roman, histoire, arts, théâtre et par ordre alphabétique, d'Apollinaire à Zola, en passant par Balzac, Flaubert et Hugo. Éléonore parcourait les rayons avec une joie visible. Elle caressait les couvertures, feuilletait des ouvrages avec avidité. Elle était dans son élément.

— Le Petit Prince... Qu'est-ce que j'ai pu le lire étant jeune... C'est pour Antoine de Saint-Exupéry que vos parents vous ont prénommé ainsi ?

Antoine aurait aimé dire oui, la référence littéraire est si belle, mais la réalité était plus prosaïque. Sa mère avait choisi son prénom en hommage au chanteur Antoine qu'elle aimait beaucoup et peut-être aussi plus secrètement au présentateur Antoine de Caunes qu'elle trouvait aussi brillant que charmant. Son père ne les appréciait guère, il trouvait le premier lunaire et le second arrogant, mais comme c'était également le prénom de son grand-père, il avait accepté avec enthousiasme.

Parfois, Éléonore portait un livre ancien à son visage pour sentir ce parfum de papier vieilli qu'elle aimait tant, ce mélange de café et de chocolat qui lui rappelait son enfance.

— J'adore cette odeur. Je crois que vous me trouverez souvent ici, Antoine. Les autres résidents lisent aussi ?

— Non, pas beaucoup. Il faut malheureusement de la mémoire pour lire. Alors quand on ne se souvient plus du début de l'histoire que l'on a commencée, c'est compliqué.

— Oui, c'est vrai, dit-elle pensive. Ils devraient adapter les classiques pour les malades d'Alzheimer. Vous croyez que *Le Rouge et le Noir* peut se résumer en quelques pages ?

— Oui, peut-être. C'est étonnant que personne n'y ait jamais pensé !

— Hé bien, nous, nous y pensons ! Les éditions des Acacias ! s'exclama-t-elle. Des livres pensés pour les malades d'Alzheimer par des Alzheimer ! Je suis sûre que ça marcherait !

Éléonore prit un autre livre, *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust, qui ouvrait son œuvre monumentale *À la recherche du temps perdu*.

— La lecture est une amitié, disait Proust. Et il n'y a pas beaucoup d'amis ici, il faut que ça change.

Elle lut quelques pages, s'arrêta sur certaines phrases. Quelle était sa madeleine à elle ?

— Et vous, vous lisez Antoine ?

— Non, pas vraiment. Je préfère les films ou les séries.

Combien de dimanches et de soirées avait-il passé dans le canapé, emmitoufflé dans un plaid avec Aurélie, à dévorer les dernières séries à la mode : *Peaky Blinders*, *Game of Thrones* ou *La Casa de Papel* ?

Éléonore le regarda presque compatissante.

— C'est dommage. Vous devriez lire plus souvent. Lire, c'est rêver les yeux ouverts. C'est découvrir de nouveaux horizons et de nouveaux mondes, au détour d'un mot ou d'une phrase. La lecture fait travailler l'imagination, la réflexion. Elle fait appel à ce que vous êtes vraiment, là, à l'intérieur, dans votre cœur... À ce que vous pensez, à vos souvenirs, à votre vision de la vie...

Elle sourit.

— Les grands livres nous lisent, Antoine. En lisant, nous apprenons sur nous-même. Nous nous révélons à nous-même. Tel trait de caractère. Tel sentiment. La lecture, c'est un échange entre vous et les mots. Une conversation véritable. Une phrase peut résonner en vous de mille façons différentes, selon qui vous êtes, selon le moment où vous la recevez. Alors qu'un film... Votre esprit ne peut pas sortir de la proposition du cinéaste.

Vous êtes prisonnier de sa vision. C'est une discussion à sens unique. Un monologue. Vous êtes juste spectateur.

Éléonore se remit à marcher, laissant le rayon Roman derrière elle. Elle passa rapidement devant celui d'Histoire et celui des Arts, pour s'arrêter devant la section Théâtre. Elle jeta un coup d'œil à gauche puis à droite :

— C'est tout ? Il n'est pas bien fourni...

— Les résidents lisent peu de pièces...

— Est-ce que vous avez essayé de leur en faire lire au moins ?

— Non, je ne crois pas. Enfin si. Nous avons une infirmière qui adorait le théâtre. Elle leur lisait des scènes... Mais quand elle est partie, personne n'a pris sa suite.

— Hé bien me voilà ! Je vais leur donner des cours de théâtre ! Et ensemble, nous allons monter un spectacle, c'est moi qui vous le dis !

Elle s'approcha du rayon, passa ses doigts sur la tranche des livres. Certains étaient cornés, abîmés, d'autres étaient neufs, comme s'ils n'avaient jamais été ouverts.

— Alors qu'est-ce qu'on a ? Beaumarchais, Corneille... Quelques Molière.... Et pas les meilleurs... dit-elle dans une grimace. Shakespeare... Elle fronça les sourcils, stupéfaite :

— Pas de Marivaux ! Ni de Racine ! Ni de Rostand... Cyrano quand même ! Le plus grand succès du théâtre français !

Les yeux écarquillés, elle se tourna vers lui et dit d'une voix déterminée :

— Antoine, on ne peut pas rester comme ça ! Je vais vous faire une liste !

Une semaine plus tard, Antoine montait une étagère pour accueillir la trentaine d'ouvrages commandés par Éléonore.

— La lecture, c'est la vie, déclara-t-elle, aussi heureuse qu'émue. À défaut de quitter la résidence, nous pourrions désormais nous évader grâce au talent de ces merveilleux auteurs !

4.

Le jardin est sans doute l'endroit préféré des pensionnaires. Ce grand espace vert est comme un voyage lointain pour leurs corps fatigués, une aventure exotique qui les fait cheminer le long des allées, entre les arbres feuillus et les fleurs multicolores dont ils oublient peu à peu les noms.

Certains restent assis dans les confortables fauteuils, à profiter de la lumière du jour. « Ça fait du bien ce soleil, c'est doux sur ma vieille peau », dit souvent Marcelle, le visage orienté vers l'astre solaire, comme un tournesol. D'autres marchent, font des longueurs, comme à la piscine. D'autres se baladent, comme s'ils découvraient l'endroit pour la première fois. Ils s'arrêtent devant un arbre plus jeune qu'eux, lèvent les yeux vers des oiseaux qui chantent, se baissent difficilement pour s'enivrer du parfum d'une fleur.

Antoine se souvient d'un échange entre Georges et Éléonore. Georges s'apprêtait à cueillir une rose, très belle, d'un mauve pastel quand Éléonore l'avait arrêté d'un geste.

— Elle est magnifique, n'est-ce pas ?

— Superbe. Je voulais vous l'offrir.

— C'est gentil, Georges. Mais si vous la cueillez, elle va se faner, perdre sa beauté et mourir. Alors que si vous la laissez vivre, nous pourrons continuer à l'admirer encore longtemps. Tous les deux.

Chaque jeudi, avec une excitation palpable, les résidents se rassemblent autour du potager, pour regarder le jardinier s'occuper des fruits et légumes : des tomates rouges, des radis bien roses et des plantes aromatiques aux puissants parfums comme la menthe ou le romarin. Ils aiment ce rendez-vous de convivialité et de retour à la nature. Ce moment est pour eux l'occasion de partager des souvenirs d'enfance, des souvenirs de couleurs et de senteurs, de terre et de fleurs, quand ils habitaient à la campagne ou visitaient leurs parents agriculteurs. Ce bond en arrière de soixante-dix ou quatre-vingts ans leur fait du bien. Il leur rappelle des visages parfois oubliés, des sourires aux contours flous, comme des peintures sur lesquelles on aurait renversé de l'eau de source. Un père, une mère. Un frère, une sœur. Un cousin, un voisin, un béret vissé sur le crâne.

— Où sont mes parents ? demande Marcelle, tandis que l'on cueille des fraises rouges et sucrées.

La doyenne parle souvent de sa famille. Sans doute parce que son enfance a été bouleversée par la folie meurtrière des hommes du vingtième siècle. La Grande Guerre et ses atrocités lui a arraché son père et un frère tombés le jour-même dans une forêt dont ils ne connaissaient même pas le nom. La Seconde Guerre Mondiale lui a pris un autre frère jamais revenu d'un lointain camp polonais. Enfin, la guerre d'Indochine ne lui a jamais rendu le corps d'un fils disparu dans une rizière. D'eux, elle a précieusement conservé des photos en noir et blanc sur sa table de chevet. Pour ne jamais oublier.

On n'imagine pas tous les malheurs qu'elle a subis, tant son sourire illumine son visage, tant sa gentillesse caresse de mots doux sa « deuxième famille » comme elle dit, les résidents, les aides-soignants et tout le personnel des Acacias. « Vous êtes des amours, vous savez ! ».

— Où sont mes parents ? répète-t-elle ce jour-là, une fraise dans la main.

— Vos parents ?

— Oui mes parents. Ça fait longtemps que je ne les ai pas vus.

Tout le monde s'est arrêté pour regarder ce petit bout de femme centenaire, ce visage parcheminé avec cet air candide et innocent qu'ont souvent les malades d'Alzheimer.

— Vos parents ne sont plus là, Marcelle, répond Leïla en la prenant par le bras.

— Plus là ? Mais ils sont où ?

Antoine et Leïla échangent un regard, hésitants.

— Ils sont morts Marcelle.

— Morts ? ! Mais pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue ? ! s'écrie-t-elle, bouleversée, et Antoine doit la soutenir pour éviter qu'elle ne tombe.

— Ils sont morts il y a très longtemps, Marcelle.

— Mais quand ? !

— Vous aviez cinquante ans...

— Cinquante ans...

— Oui. Vous en avez plus du double maintenant.

— Oh...

Elle porte sa main à sa bouche, incrédule. Des larmes se mettent à couler sur ses joues.

— Mais qui les a enterrés ?
— Vous.
— Moi ? ! Toute seule ? !
— Non. Vous et votre famille.
— Ah bon ? ! Et mes frères ? Où sont-ils ? !
— Ils ne sont plus là non plus.
— Mais ils sont où alors ?
— Ils sont morts aussi.
— Morts aussi...
— Oui.
— Tout le monde est mort alors, soupire-t-elle, la gorge nouée.
Leïla lui caresse le bras. Ça lui fait tellement de peine de la voir comme ça.
— Je me sens si seule... Il n'y a plus personne autour de moi...
— Mais nous sommes là, nous.
— Oui c'est vrai, mais c'est pas pareil.
Il y a un long silence. Puis, soudain, le regard de Marcelle change et elle sourit : « Il reste des fraises ? Elles sont bonnes ! Et si en plus, il y a du chocolat, alors là... »

5.

Chaque journée qui se termine est une souffrance pour Antoine, car il sait qu'il va retrouver l'enfer des souvenirs heureux de leur appartement.

Aurélie est partie depuis huit mois, mais il peut sentir sa présence partout. Le moindre recoin résonne de sa voix. Le moindre souffle d'air lui rapporte son parfum. Le moindre craquement de parquet lui fait espérer son retour. Son absence est une présence, une plaie béante qui hurle de douleur.

Tous ses amis lui disent qu'il se fait du mal en y restant, qu'il ne pourra jamais tourner la page, qu'il y a trop d'elle et trop d'eux dans cet endroit, mais il ne peut se résoudre à déménager. C'est justement parce que toute sa mémoire du bonheur s'y trouve qu'il ne peut l'abandonner. Ce serait comme être quitté une seconde fois que de partir, et il n'en a pas la force. Pas maintenant. Cet appartement n'est pas un lieu de vie, c'est un mémorial, un sanctuaire.

Alors quand il rentre et pose ses clés sur le meuble à chaussures, il a toujours ce léger serrement d'estomac, ce bref moment d'espoir de la voir là, allongée sur le canapé, et d'entendre sa voix « Bonjour bébé, ça va ? ». Il espère toujours voir ses grands yeux verts qui l'ont bouleversé dès qu'il l'a rencontrée, deux émeraudes dont vous ne pouviez plus vous détacher. Il espère toujours entendre son rire aussi, un rire cristallin, presque enfantin, qui partait dans les aigus et qui le remplissait de joie à chaque fois. S'il avait su qu'il ne l'entendrait plus jamais, il l'aurait enregistré ce rire, pour le réécouter la nuit quand il ne peut pas dormir.

« Les rencontres sont comme le vent. Certaines vous effleurent à peine, d'autres vous renversent » a-t-il lu un jour. Aurélie l'a renversé puis emporté. Dans un tourbillon insensé d'amour et d'allégresse. C'était la première fois qu'il éprouvait des sentiments aussi intenses, des sentiments aussi puissants pour une femme. Il avait cru aimer avant, mais ce n'était rien comparé à ce qu'il ressentait pour elle. Il n'avait vécu toute sa vie que pour la rencontrer. C'est comme si avant elle, il n'avait vécu qu'à moitié.

Cette nuit-là, Antoine se tourne et se retourne dans le lit sans parvenir à trouver le sommeil. Comme pratiquement chaque nuit depuis qu'Aurélie est partie. Il n'y a que lorsqu'il rentre soûl de désespoir qu'il s'abandonne

facilement à l'obscurité. Il a chaud, il a froid, il transpire, il frissonne. Il repense à elle. Il fouille sa mémoire à la recherche de leurs souvenirs, tous ces instants de bonheur qui lui paraissent si loin maintenant qu'il se demande s'il les a réellement vécus.

Cela fait huit mois qu'elle l'a quitté. Qu'elle lui a annoncé qu'elle ne l'aimait plus. Deux cent quarante-sept jours exactement. Il l'entend à nouveau prononcer les mots fatidiques de sa voix blanche et tremblante : « Je crois que je ne t'aime plus ». Le « Je crois » lui avait laissé un espoir, tout n'était pas perdu, la fin de son amour n'était pas une certitude encore. Aussi, lorsqu'elle était partie travailler, il avait cru qu'il pourrait la retenir quand elle rentrerait le soir. Il avait pensé qu'après une discussion en tête-à-tête, il pourrait la convaincre de rester, de donner une seconde chance à leur couple. Toute la journée, il avait préparé ses mots et ses phrases, comme on prépare un débat. Il avait visualisé leur discussion, ses réponses, ses objections, et toujours, il parvenait à la convaincre que leur histoire ne pouvait pas se terminer ainsi, qu'il fallait se battre pour faire revivre la flamme de leurs débuts. C'était possible. Alors, il avait acheté des roses rouges, trente-neuf exactement, une pour chaque mois passé auprès d'elle. Il avait acheté une bague aussi, c'était peut-être ça qu'elle attendait. Un engagement de sa part. Une preuve sur laquelle elle pourrait s'appuyer pour construire son avenir. Leur avenir à deux. Mais Aurélie n'était pas rentrée. Elle n'avait pas répondu à ses messages inquiets. Il l'avait appelée dix fois, une angoisse sourde lui serrant le ventre. Il avait tout imaginé. Un accident. Des choses terribles. Et puis enfin, après une attente insoutenable, elle avait fini par répondre « Je dors chez Solenne. J'ai besoin de réfléchir. » Antoine était resté KO, le regard fixé sur ce bouquet de roses qui faisait comme une mare de sang sur la table blanche. Son sang. Il n'avait pas pu dormir de la nuit. Il lui avait envoyé des messages pour lui dire combien il l'aimait, qu'ils ne pouvaient pas se séparer ainsi. Aurélie ne les avait même pas lus.

Elle était revenue chercher ses affaires le lendemain, pendant qu'il était au travail. Elle lui avait laissé un bout de papier sur la table. Avec seulement trois mots : « Je suis désolée. » Il ne lui avait fallu que trois mots pour partir. Et mettre fin à trois ans d'amour. Un mot par année. C'était tout.

Antoine avait traversé la moitié de Paris pour la retrouver chez Solenne qui avait refusé de lui ouvrir. Il hurlait dans la rue « Aurélie ! ! Je t'aime ! ! », des voisins lui criaient de se taire, d'autres le filmaient en riant,

mais il s'en foutait, il ne les voyait pas, ne les entendait pas. Son monde n'était plus que celui d'Aurélié. Puis, Solenne était apparue à la fenêtre. Elle avait l'air sincèrement peinée pour lui, on aurait dit que des larmes coulaient sur ses joues. Elle l'aimait bien, Solenne. Combien de fois lui avait-elle dit qu'elle était heureuse qu'Aurélié ait enfin trouvé un mec bien ?

Les phrases qu'elle avait prononcées lui avaient fendu le cœur. Aurélié n'était pas là. Elle ne reviendrait pas. C'était fini. Il devait partir maintenant.

Alors il avait compris. Aurélié avait quitté leur lit pour celui d'un autre. En une nuit.

OceanofPDF.com

6.

L'atelier théâtre d'Éléonore a lieu tous les mercredis après-midi. Chaque semaine, ils sont une vingtaine à retrouver l'ancienne comédienne pour lire et jouer les plus grands textes français.

Il y a là Marcelle qui vient comme au spectacle. La doyenne a sa place réservée, au centre, au premier rang. Un plaid étendu sur son corps frileux, sa main en cornet autour de l'oreille, elle écoute Éléonore un sourire béat aux lèvres, hochant la tête quand ses yeux croisent les siens, l'applaudissant à tout rompre dès qu'elle s'arrête de jouer.

Georges est là également. C'est sa femme Alice, professeure de chant, qui lui a transmis le goût pour le théâtre et les arts en général. Il se souvient encore de leurs premiers rendez-vous. Ils étaient si différents l'un de l'autre, lui le matheux féru de chiffres, et elle l'artiste passionnée de spectacles. C'est l'amour qui l'avait forcé à la suivre à l'opéra, au théâtre et dans des vernissages d'artistes inconnus. Combien de fois s'était-il fait violence pour ne pas s'assoupir au beau milieu d'un drame allemand ? Combien de fois avait-il fait semblant de se passionner pour une obscure pièce en alexandrins ? Mais peu à peu, à force de s'initier, il avait appris à aimer la musicalité des textes, à apprécier les envolées lyriques des contraltos. Après la mort d'Alice, il avait continué à assister à des représentations, à découvrir des expositions avec ses enfants ou des amis. Lorsqu'il rentrait dans sa maison trop grande et trop vide, il lui parlait, lui demandait si elle avait aimé. « C'était bien mon amour, n'est-ce pas ? As-tu comme moi trouvé la *mezzo soprano* formidable ? ». « Ils jouent Verdi à l'opéra Garnier. On y va avec Anne-Sophie ? ». Et puis, quand les déplacements lui étaient devenus trop pénibles, il avait cessé d'aller au spectacle, se contentant de Radio Classique et des DVD qu'on lui offrait à Noël.

Alors avoir une comédienne confirmée à domicile, le remplit de joie. Georges se demande même s'il ne l'a pas déjà vue jouer, mais il n'en est pas certain. Il a assisté à tant de pièces et de spectacles au cours de sa longue vie, comment pourrait-il se souvenir de tous les acteurs ? Mais son visage à la symétrie parfaite lui est familier ou du moins, il le croit, car il faut avouer qu'il n'est pas insensible à son élégante beauté. Et à ses yeux

surtout. Quels yeux ! Si Marie Laforêt était la fille aux yeux d'or, quel pouvait bien être le surnom d'Éléonore ? La femme au regard saphir ?

Il y a là Maria aussi, une ancienne coiffeuse à la teinture bleue ou violet irisé selon ses envies. Avec l'aide de Jennifer, la coiffeuse attitrée des Acacias, Maria s'occupe des cheveux des résidents dès qu'elle le peut. Elle adore les lisser, les boucler, les permanenter pour les grandes occasions : le dimanche, jour de visite des familles ; les anniversaires ; les grandes dates du calendrier, comme Noël, Pâques ou encore le 14 juillet. L'an dernier, Gilbert, un ancien gendarme, lui a ainsi demandé de lui teindre le peu de cheveux qui lui reste en bleu blanc rouge.

Roland fait également partie des résidents les plus assidus. Ancien boulanger, il n'a jamais mis les pieds dans un théâtre. Peut-être a-t-il zappé quelques fois sur *Le Père Noël est une ordure*, un soir de vingt-quatre décembre, mais c'est tout. Roland dit que cette animation le sort de sa routine quotidienne qui n'est, il faut le dire, pas bien excitante : dormir, manger, marcher dans le jardin, jouer aux cartes, et c'est à peu près tout. Mais la vérité, c'est que Maria n'est pas étrangère à son intérêt soudain pour le théâtre. Depuis qu'elle est arrivée, Roland est plus enjoué, plus sociable, lui qui est d'un naturel taciturne et solitaire. Roland suit Maria dans tous ses loisirs, s'assied à côté d'elle pendant l'atelier, lit les scènes et les pièces qu'Éléonore leur recommande, comme s'il adorait cela. Pour couronner le tout, lui qui déteste les chats, (il les trouve surnois, seulement intéressés par les croquettes et les caresses, et leur a toujours préféré les chiens), n'hésite pas à jouer avec Toledo et Granada quand ils viennent visiter leur maîtresse, comme un véritable ailurophile. L'amour rend capable de tout.

Au départ, l'atelier devait se tenir dans la bibliothèque, au milieu des rayons et des livres, mais l'endroit s'est vite révélé trop exigü. Et Éléonore ne s'en serait de toute façon pas contentée : « Les mots ont besoin d'espace pour exister ! » aime-t-elle répéter.

Éléonore est debout devant son auditoire, elle illumine la pièce de sa présence solaire. Chacun de ses gestes est empreint de grâce, elle est la légèreté d'un battement d'aile. Quand elle déclame ses tirades, de sa voix claire et forte, c'est un silence admiratif qui lui répond. Les pensionnaires l'écoutent bouche bée, émerveillés, comme au spectacle. Parfois, un infirmier, une femme de ménage, s'arrêtent de travailler quelques secondes

qui deviennent vite des minutes, envoûtés par cette voix qui s'élève et qui enfle, impressionnés par l'énergie de cette octogénaire qui joue sans effort, deux, trois, ou même quatre personnages sur la scène imaginaire des Acacias.

PHEDRE

Œnone, qui l'eût cru ? J'avais une rivale.

ŒNONE

Comment ?

PHEDRE

*Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur :
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.*

ŒNONE

Aricie ?

PHEDRE

*Ah ! douleur non encore éprouvée !
À quel nouveau tourment je me suis réservée !
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes yeux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'insupportable injure
N'était qu'un faible essai du tourment que j'endure.
Ils s'aiment ! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux ?
Comment se sont-ils vus ? Depuis quand ? Dans quels lieux ?
Tu le savais. Pourquoi me laissais-tu séduire ?
De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire ?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher ?
Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher ?
Hélas ! Ils se voyaient avec pleine licence.
Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence ;
Ils suivaient sans remords leur penchant amoureux ;
Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux.*

Éléonore balaie l'auditoire du regard, le visage rempli d'émotion. Elle ne joue pas l'amour, elle est l'amour, comme si elle avait elle-même écrit ces vers, comme si elle avait elle-même vécu ces tourments. C'est le silence dans le réfectoire, on attend qu'elle continue, suspendu à ses lèvres. Puis, n'y tenant plus, Marcelle applaudit, bientôt imitée par les autres participants : « Bravo ! », « C'est magnifique ! », crient-ils.

Son corps se détend alors dans sa robe blanche, elle quitte son costume tragique et un large sourire éclaire son visage :

— Phèdre de Racine ! Sans doute une des plus belles expressions de la jalousie qui soit ! N'est-ce pas un joyau littéraire ? !

Éléonore souhaite monter un spectacle avec les résidents. Elle veut aller vite, plus vite qu'Alzheimer qui diminue inéluctablement les capacités de ses acteurs en herbe. Il s'appellera « La Maison des Souvenirs » en hommage au nom trouvé par Marcelle.

Les textes classiques étant trop compliqués à retenir, - même elle se perd dans l'alternance d'alexandrins, de décasyllabes, de rimes plates, croisées ou embrassées -, elle a pensé à de courtes saynètes dans lesquelles seuls ou à deux, les apprentis acteurs évoqueraient un souvenir marquant de leur vie.

Georges a été le premier volontaire. Son enthousiasme fait plaisir à voir. Il veut parler de voyage, raconter des pays lointains : le Cambodge, le Pérou...

Roland souhaite évoquer sa lignée : dans sa famille, ils sont boulangers de père en fils. « Depuis 1848 ! Depuis Napoléon III ! ». Et un de ses petits-fils vient d'être sacré meilleur ouvrier de France, annonce-t-il avec fierté.

Mireille, elle, veut honorer la mémoire de son oncle, résistant dans le Vercors. Traqué comme une bête dans le massif montagneux, il est mort les armes à la main dans le hameau de Valchevrière, le 22 ou 23 juillet 1944, elle ne connaîtra jamais la date exacte.

Denis, lui, veut raconter comment il a rencontré sa femme à un concert de Johnny Hallyday. Denis est un fan, un vrai de vrai. Il a le visage de l'idole des jeunes tatoué sur l'avant-bras et a appelé ses enfants Sylvie et Johnny. « Comme ils ont dû souffrir à l'école ! Les pauvres ! » s'est exclamée Leïla en l'apprenant.

Maria aussi s'est portée volontaire. À sa grande surprise, elle a levé une main timide, mais décidée. Maria est transformée depuis qu'elle suit ces cours de théâtre. « Moi qui n'étais pas bonne en français, qui n'aimais pas lire et encore moins prendre la parole en public... Parce que parler avec une cliente, ça je l'ai fait toute ma vie, c'est facile. La pluie et le beau temps, votre mari, votre boulot, votre fille, comment elle va, les études, tout ça... C'est toujours la même chose, il suffit d'écouter... Mais parler devant des gens, avec un texte à apprendre par cœur, avec des mots que je ne connais pas... C'est pas du tout la même chose ! », s'est-elle exclamée ravie, avec son délicieux accent espagnol. Après chaque atelier, elle vient voir Éléonore pour lui demander des conseils de lecture. « Ça fait si longtemps que plus rien ne m'intéressait à part mes chats et les cheveux de mes clientes ! ». « L'ombre de la vieillesse arrive lorsque la lumière de la curiosité s'éteint », lui a répondu Éléonore.

Et quand Leïla a demandé à Éléonore de quoi elle allait parler, elle, une mélancolie s'est emparée de son visage et elle s'est affaissée sur sa chaise. D'où lui venaient ces pensées que l'on devinait douloureuses et qui refusaient de franchir le seuil de ses lèvres ?

— Je ne sais pas... Je ne sais pas encore.

7.

Le dimanche, le calme des Acacias se voit bouleverser par l'arrivée bruyante et joyeuse des familles. En quelques minutes, la résidence se transforme en véritable hôtel de vacances, avec ses enfants qui crient et qui jouent dans le jardin, ses adultes qui rient et s'embrassent pour célébrer un anniversaire ou un heureux événement.

Antoine se souvient d'un dimanche en particulier. L'un des arrière-petits-fils de Marcelle venait de se marier et comme sa vieille aînée n'avait pas pu assister à la cérémonie (elle était trop fragile pour supporter les grosses chaleurs et le trajet jusque dans le sud), il était monté à Paris lui annoncer la bonne nouvelle.

Maria et Jennifer avaient coiffé toutes les pensionnaires : les chevelures n'avaient jamais été aussi volumineuses et bien peignées. Pour l'occasion, certaines étaient même devenues rouges, bleues ou mauves, tachetant le jardin de joyeuses couleurs multicolores, comme dans un tableau impressionniste.

— Mais qu'est-ce qu'elles ont toutes ces vieilles avec ces couleurs ? Elles deviennent daltoniennes ou quoi ? avait demandé Marie-Christine, une autre aide-soignante, un air d'incompréhension sur le visage.

— C'est des mamies punks, c'est tout ! Elles ont plus rien à faire du regard des autres ! Elles sont libres, elles-mêmes ! avait rigolé Leïla.

— Mouais... Et pourquoi les grands-pères ont pas les cheveux violets, eux ?

— Peut-être parce qu'ils sont chauves ?

Hugo et sa femme étaient arrivés en tenue de mariage, lui dans un costume trois pièces bleu roi, elle dans une somptueuse robe blanche à longue traîne en tulle. Les fils de Marcelle étaient présents aussi, et lorsqu'ils étaient entrés dans le jardin sur les notes de la Marche Nuptiale de Mendelssohn, le visage de Marcelle s'était illuminé :

— Hugo ! avait-elle crié. Mon petit Hugo ! Mais qu'est-ce que tu fais là ? !

Elle s'était levée sur sa canne pour l'embrasser, elle ne l'avait pas vu depuis

des mois.

— Tu as encore grandi, ma parole ! Dieu que tu es beau !

Elle lui caressait les bras, le torse et elle répétait combien elle le trouvait magnifique dans son costume.

— Et vous madame ! Que vous êtes belle ! Une vraie princesse ! Comment vous appelez-vous ?

— Coralie madame !

— Coralie, que c'est joli !

Marcelle ne tenait pas en place. Elle pleurait et poussait des cris de joie à chaque fois qu'elle reconnaissait un visage :

— Mais toi aussi tu es là ! Oh lala ! Mais vous êtes fous ! !

Les fils de Marcelle avaient apporté du champagne et ils en avaient offert à ceux qui le voulaient et ceux dont l'état médical le permettait surtout, c'est-à-dire pas grand monde, ce qui n'avait pas empêché les bouchons de champagne de sauter tout l'après-midi sous le regard ému du personnel. Depuis combien de temps n'y avait-il pas eu cet esprit de fête aux Acacias ?

Si le dimanche est le jour préféré de la plupart des résidents, c'est aussi un jour cruel pour celles et ceux qui n'ont plus de famille. Ni de visiteurs. Comme André, un ancien ouvrier Renault.

— On ne vit pas ici. C'est comme une salle d'attente. On attend juste la mort, a-t-il dit un jour.

Ou Mireille :

— Moi qui attendais les weekends avec impatience... Les fêtes entre amis, les virées sur un coup de tête en Normandie... Le dimanche est devenu le jour le plus triste de ma vie, s'est-elle lamentée, dans un moment de déprime.

Ou Éléonore. Pourtant, elle est bien entourée aux Acacias, Éléonore. Elle a sa cour avec la troupe de la Maison des Souvenirs. Marcelle, Denis, Maria, Roland, et tous les autres. Elle a ses soupirants aussi, Georges en tête. Il cherche toujours à être avec elle lors des repas, dans le jardin ou pendant les jeux. Il lui parle de voyages « Vous connaissez la Thaïlande ? Le Chili ? ». Il lui récite des poèmes, des vers d'amour surtout, d'Apollinaire ou Éluard : « *La courbe de vos yeux fait le tour de mon cœur* », déclame-t-il avec emphase, sans se douter que c'est la dixième fois qu'il le lui dit.

Georges la fait rire. Beaucoup. Il a tendance à s'enflammer en sa présence, les mots coulent comme le miel de sa bouche.

— Vous savez, j'avais une deux-chevaux décapotable quand j'étais plus jeune. Une rouge. Si je vous avais rencontrée plus tôt, disons il y a cinq ou six ans, nous serions partis tous les deux sur les routes. Un cheval pour vous, un cheval pour moi.

— Qui vous dit que j'aurais accepté de monter à cheval avec vous, Georges ?

— Vous auriez dit non ?

— Vous n'étiez pas marié, Georges ?

— Si... Mais ma pauvre Alice est partie il y a vingt-deux ans, maintenant... Alors je crois qu'il y a encore un peu de place dans mon vieux cœur, si vous le voulez...

Toutes les familles de résidents la remarquent Éléonore. Sa beauté raffinée. Ses yeux immenses couleur océan. Son port altier de reine des planches. Elle entend les murmures, elle voit les sourires admiratifs. Plusieurs fois, on l'a prise pour une ancienne vedette des années cinquante ou soixante. Mais non, elle est simplement Éléonore d'Argens qu'un secret a plongée dans une mélancolie éternelle.

— Je peux vous poser une question ? demande Antoine, d'une voix hésitante.

— Oui bien sûr.

— Pourquoi personne ne vient jamais vous voir ?

Elle détourne le regard et soupire :

— C'est comme ça...

— Mais vous n'avez pas de famille ? Des cousins ? Des neveux ?

— Non, malheureusement. Ma sœur n'a jamais eu d'enfants non plus. C'est ainsi. C'était écrit que notre famille s'arrêterait avec nous.

— Et vos amis ?

— Je les ai tous enterrés. Un à un. La vie n'est qu'une longue perte de tous ceux qu'on aime. On le sait, mais c'est impossible de s'y préparer, de s'y habituer. C'est terrible de voir son monde rétrécir, se rabougrir, après chaque départ. Lentement mais sûrement. J'allais souvent dans le quartier Latin, vous savez. Mon amie Françoise y habitait. Vous l'auriez connue Françoise, vous l'auriez adorée. Elle était grande, forte... Elle croquait la vie à pleines dents... Et son rire ! Il traversait les murs et les rues, son rire ! Éléonore marque une pause, nostalgique, le temps de se rappeler la sonorité de sa voix.

— Nous adorions nous promener dans le quartier Latin, nous asseoir à un

café, entourées d'étudiants, de touristes, avec cette atmosphère si particulière, celle du Paris d'avant. L'été, nous allions nous balader jusqu'au Jardin du Luxembourg, ou au Jardin des Plantes avec ses petits-enfants... Je n'y suis pas retournée depuis sa mort. Je n'avais plus de raison d'y aller.

Elle se tait. Et puis, une idée traverse brusquement son esprit, et ses yeux s'éclairent à nouveau.

— Dites-moi Antoine, vous m'emmèneriez à Paris ?

— Pardon ?

— Emmenez-moi à Paris, Antoine. Je m'ennuie ici. Je veux revoir le Paris que j'aimais.

— Mais vous savez bien que c'est interdit.

— S'il vous plaît.

— Je ne peux pas.

— S'il vous plaît ! Saint-Germain, Montmartre, la Tour Eiffel... Ils me manquent tant.

— Je...

Elle l'implore du regard. Comment y résister ?

— Je vais voir ce que je peux faire.

8.

— Allez Toinou, tu veux pas qu'on échange nos étages ?

— Non, rit-il.

— Juste une semaine ?

— Non. Il ne faut pas changer leurs habitudes !

— Allez ! Juste un weekend, un jour, comme ça, de temps en temps !

— Non, c'est pas possible.

— S'il te plaît ! Même quelques heures !

Elle s'agace et il rit encore plus.

— Toi t'as Georges, Éléonore, Roland ! C'est pas juste !

— Tu as Denis toi !

— Tu parles ! J'en ai marre de l'écouter parler de Johnny !

— Ah bon ? Je croyais que t'aimais bien pourtant...

— J'aimais bien *avant* ! Mais depuis qu'il est là, je peux plus l'entendre Johnny ! Quoi ma gueule... Mourir d'amour enchaînéééééé !!! Je fais une overdose !

— À ce point-là ?

— Pire ! C'est comme le chocolat, tu manges deux ou trois carrés, tu kiffes, t'es super contente... Mais au dixième, tu fais une crise de foie ! En plus, il croit qu'il est toujours vivant !

Antoine rit.

— Et t'as Maria, aussi ! Tu l'aimes bien Maria, non ?

— Oui, ça va encore. Heureusement que j'aime les chats. Et les cheveux bleus !

Ils rient et Leïla fait semblant de boudier. C'est vrai qu'Antoine a de la chance. Chaque matin, il a toujours cette même hâte de retrouver ses p'tits vieux, pour de nouvelles aventures, de nouvelles larmes ou de nouveaux éclats de rire. Bien sûr, il n'y a pas que de bons côtés. C'est dur de les voir décliner. C'est dur de les forcer lorsqu'ils refusent de manger ou de se laver. Parfois, certains se montrent violents. C'était le cas de Robert dans les derniers mois de sa vie. Il refusait qu'on le touche, hurlait qu'on l'agressait dès qu'on essayait de le laver. Antoine ne pouvait plus le voir seul, Robert était trop agité, et sa force était incroyable pour un homme de quatre-vingt-treize ans. Alors, Antoine était obligé d'appeler un collègue pour le

manipuler et le maîtriser. Malgré ces précautions, il était plusieurs fois sorti de la chambre avec des bleus ou des griffures. Quand Antoine parlait de son comportement à sa famille, quand il voyait leurs larmes, il avait toujours la gorge nouée. Car avant la maladie, Robert était un homme doux et bienveillant. C'était un ancien pédiatre qui aurait sans doute détesté l'homme qu'il était devenu. Mais Alzheimer l'avait complètement transformé. Il ne reconnaissait même plus ses filles dans les dernières semaines de sa vie. Et puis un matin, il ne s'était pas réveillé. C'était sans doute mieux ainsi.

— T'as du feu ? demande-t-elle en tâtant les poches de sa blouse.

— Encore ?

— Oui, Sam a encore oublié de me le rendre.

— Il fait la collection ou quoi ? Il doit avoir des étagères remplies de nos briquets à force !

Sam est l'un des aides-soignants des Acacias. Il travaille la nuit la plupart du temps. C'est un grand type dégingandé qui a toujours l'air de sortir du lit. Il fume. Beaucoup. Beaucoup trop. Et malgré sa consommation quotidienne, il n'a jamais de briquet. Il ne sait jamais où il les laisse. « T'as Alzheimer ou quoi ? ! » s'énerve souvent Leïla.

Antoine prend le zippo de l'Olympique de Marseille, un sourire aux lèvres.

— L'OM ? ! Vraiment ?

— C'est pas à moi. C'est à mon frère.

— Ah ouais ? Lequel ?

— Hakim.

Leïla est l'ainée de la fratrie. Ils sont six. Elle et cinq garçons. Quand sa mère est morte, c'est elle qui est devenue le chef de la famille. À treize ans à peine. Son père partait travailler trop tôt et rentrait trop tard pour s'occuper des petits. Alors ils ont scellé un pacte : lui, ramènerait du pain et de la viande sur la table, et elle veillerait sur ses frères et les aiderait à faire leurs devoirs. Le jour de l'enterrement, Leïla n'a pas pleuré. Malgré la douleur qui lui tordait le ventre. C'est Hakim qui l'a dit à Antoine. « C'est la plus forte de nous tous, Lala » comme il aime l'appeler. « C'est un bonhomme. C'est elle qui a nous élevés. » Leur père Youssef parlait peu. Il ne prononçait qu'un mot ou deux. Pas plus. Le reste, c'étaient des gestes de la main, des regards ou des mouvements de tête. Ça suffisait pour se faire

comprendre. Alors Leïla parlait pour deux. Ou trois. Ou pour lui et ses cinq frères. Un vrai moulin à paroles.

Antoine lui rend le zippo, le sourire toujours aux lèvres.

— J’ai vu ta tête ! dit-elle faussement menaçante.

— Y a pas de honte à aimer le foot, tu sais.

— Je déteste ça. Voir des débiles millionnaires pousser un ballon, sérieux ! Et vas-y que je me roule par terre quand on m’effleure et vas-y que je pleure parce que j’ai raté un but... C’est des gamins ! À six ans ils poussaient la balle, à trente ils continuent à pousser la même balle. Ils ont pas évolué !

Antoine se met à rire. Leïla a toujours des avis tranchés sur tout, ce qui donne parfois des débats assez lunaires entre elle et les pensionnaires. Un jour, elle s’est retrouvée face à un Alzheimer qui avait oublié le sujet de leur débat en plein milieu de leur discussion. « Comment ça vous avez oublié de quoi on parle ? ! Ça fait cinq minutes que vous me dites que vous êtes pas d’accord et d’un coup, vous ne savez plus de quoi on parle ? ! Vous êtes sérieux ? ! Ou vous le faites exprès pour ne pas avouer que j’ai raison, Jean-François ? ! »

— T’as pas tort, oui. Mais moi, j’aimerais bien pousser la balle pour trois cent mille par mois.

— C’est nous qui devrions toucher ça ! T’imagines si on avait trois cent mille en plus, rien que pour l’année ? On pourrait bien mieux s’occuper de tous nos vieux. Avoir du meilleur matériel. De la meilleure bouffe. Recruter plus de monde, pour leur donner plus de temps. Ça me rend malade moi, d’avoir que dix minutes pour eux... Y a des fois, je pourrais rester des heures à les écouter... C’est des trésors ces vieux ! T’imagines tout ce qu’ils ont vécu, tout ce qu’ils ont vu, tout ce qu’ils savent ? ! On en fait quoi de tout ça ? ! Hein ? ! Rien !

Antoine hoche la tête et tire sur sa cigarette.

— Quand un vieux meurt, c’est une bibliothèque qui brûle.

— Tu te fous de moi, encore ?

— Non, pas du tout, c’est un proverbe africain.

— Ah ouais ? Je connaissais pas ! Je prends, j’aime bien !

— Je te le donne, sourit Antoine.

— Le vieux, la bibliothèque, c’est exactement ça ! Mais faudrait le mettre en mode 2019. Quand un vieux meurt, c’est Wikipédia qui perd mille pages, tu vois !

— Ahah ! Tu sais que tu devrais faire du slam ou du rap toi ? ! T'as de ces punchlines parfois.

— Mais j'en fais ! Tous les samedis à la MJC de Gennevilliers.

— Ah bon ?

— Bah oui ! J'ai pas que les vieux dans ma vie !

— Mais tu me l'as jamais dit !

— Si tu t'intéressais un peu plus à moi, tu le saurais !

— Quoi ! ? Moi, je m'intéresse pas à toi ? !

— Non, jamais ! On parle que des vieux, tout le temps... Et Georges il a fait ci, et Éléonore elle a dit ça, nanani, nanana...

— Toi non plus, tu t'intéresses pas à moi.

— Bah non !

Ils éclatent de rire. Antoine jette un coup d'œil à sa montre et rallume une cigarette.

— Tu sais pas ce qu'il m'a demandé Georges, pendant le déjeuner ?

— Non.

— Il m'a demandé s'il pouvait venir chez moi, en vacances, à Chefchaouen ! rigole-t-elle.

— À Chefchaouen ? !

— Oui ! Et avec Éléonore, en plus ! Il est amoureux Georges ! Je crois qu'il a eu le coup de foudre !

Antoine éclate de rire. Alzheimer est imprévisible. Il peut effacer le souvenir d'une rencontre, d'une conversation vieille de quelques minutes à peine, comme conserver précieusement une parole ou un visage toute la vie. Leïla n'a évoqué sa ville natale, cette merveille artistique bleue et blanche dessinée sur les montagnes du Rif, qu'une seule fois. Mais Georges ne l'a pas oublié. C'est à se demander s'il n'a pas décidé de ne garder dans sa mémoire en ruines que les plus belles choses.

— Sacré Georges !

— J'ai cru qu'il délirait. Il me parlait comme d'une lune de miel !

— Ahah et pourquoi pas ? Il est veuf, elle est célibataire... Ça serait beau ça ! Le premier mariage des Acacias !

— On devrait faire une émission là-dessus ! Genre l'amour est dans le pré, tu vois ! « Mariage à l'Ehpad » ou un truc comme ça !

— Ça marcherait ça se trouve ! Faut vendre le concept à TF1 ou M6 !

Ils éclatent de rire.

— En tout cas, faudra que tu lui répètes que Chefchaouen c'est au Maroc,

pas en Algérie. Je lui disais « non Georges, c'est pas en Algérie, c'est au Maroc » mais il voulait rien entendre. C'est comme si son cerveau effaçait mes paroles, tu vois. Je disais Maroc et lui il entendait un « bip », comme dans les reportages quand ils bipent les noms et tout.

— Oui, j'ai l'impression que son Alzheimer progresse. La semaine dernière, je lui ai montré deux fois la même vidéo sur le Pérou pour le tester. Il ne s'en souvenait pas.

— C'est pratique remarque, tu peux lui offrir cent fois le même cadeau, il sera cent fois heureux, soupire-t-elle, un triste sourire aux lèvres.

À ce moment précis, une fenêtre s'ouvre au-dessus d'eux et la voix forte de Catherine résonne dans la petite cour.

— Leïla, Antoine, ça va, je ne vous dérange pas ? Combien de fois je vais devoir vous le répéter ? Pas de pause commune, on est en sous-effectif en ce moment ! Donc tant que Marie-Christine n'est pas revenue, la pause, c'est chacun votre tour !

Marie-Christine s'est bloqué le dos en rattrapant un résident qui allait tomber dans l'escalier. Elle en a encore pour une semaine minimum.

— Oui Catherine, désolés.

— Désolés, c'est ça oui ! Vous irez dire ça aux familles des patients s'il arrive quelque chose pendant que vous refaites le monde !

La fenêtre se referme aussi brusquement qu'elle s'est ouverte. Leïla fait une grimace les poings serrés :

— Sérieux, elle me soûle, elle ! Elle a qu'à recruter ! Même avec Marie C on est en sous-effectif !

Leïla écrase rageusement le mégot dans le cendrier.

— Franchement, faudrait se remettre en grève ! J'en ai marre, moi !

— Bon allez, on y retourne.

9.

Quand les résidents parlent de leur passé, c'est toujours l'amour qui rallume la flamme dans leurs yeux. L'amour d'une femme ou d'un homme. D'une mère ou d'un père. D'une sœur ou d'un frère. D'une fille ou d'un fils. Qu'y a-t-il de plus grand que l'amour lorsqu'on arrive au crépuscule de sa vie ?

*« Hé bien, je suis le Dieu le plus puissant des Dieux,
Absolu sur la terre, absolu dans les Cieux,
Dans les eaux, dans les airs mon pouvoir est suprême,
En un mot je suis l'Amour même. »* ont ainsi écrit Corneille et Molière dans Psyché.

Les résidents se livrent facilement. Ils aiment qu'on les écoute, qu'on s'intéresse à eux. Alors Antoine note des mots, des phrases, des émotions dans son téléphone. Pour lui. Mais pour les familles aussi. Pour conserver des traces, des réponses à de futures interrogations. Car Antoine a remarqué que les enfants et petits-enfants parlent peu avec leurs aînés. Ils leur posent peu de question sur leur vie, leur jeunesse. Quels étaient leurs rêves ? Quels sont leurs meilleurs souvenirs ? Leurs plus grandes joies ? Leurs plus grands regrets ? Comment ils ont rencontré mamy ou papy ? Même s'il était trop jeune pour comprendre le trésor que constitue la mémoire familiale, Antoine s'en veut de n'avoir jamais interrogé ses grands-parents sur leur existence, sur la Guerre, sur leur internement dans les camps. C'est si bête. Il ne connaît pas leur histoire alors que l'école lui a appris par cœur les biographies des rois et des empereurs. À quoi bon connaître les ancêtres de la France quand on ne connaît même pas les siens ?

La seule qui conserve ses secrets, c'est Éléonore. Elle ne parle jamais d'elle. Ou presque pas. Elle préfère parler de théâtre, de ses auteurs et rôles préférés. Bérénice, Chimène, Elvire... Elle pourrait évoquer les pièces qu'elle a jouées pendant des jours.

Ce jour-là, elle est assise à l'ombre d'un arbre. Elle porte sa grande robe rose qui lui donne un air de poupée. De loin, on pourrait penser qu'elle dort, car elle est immobile, mais il n'en est rien. Elle observe l'animation autour d'elle : en bas des escaliers, Georges et Roland jouent aux cartes avec ce

petit vieux rabougri dont elle oublie toujours le nom. Se souviennent-ils des règles au moins ? Difficile à dire, mais ils ont l'air de prendre leur partie très au sérieux. Roland abat une carte en exultant, sous le regard dépité de ses deux amis.

— Encore gagné ! s'exclame-t-il en brandissant le poing.

— Quelle chance de cocu ! râle Georges en jetant son jeu au milieu de la table.

Au fond à droite, près du mur qui les sépare de la rue, Denis répète une scène à deux mamys grises et sourdes comme des pots. Il s'énerve Denis, il fait de grands gestes qui lui font presque perdre l'équilibre. Il crie ses vers par-dessus les deux têtes cendrées, on dirait une scène de bataille, ou un combat intérieur, peut-être la scène 6 de l'acte 1 du Cid qu'Éléonore leur a présentée lors du dernier atelier théâtre.

Éléonore n'entend pas, le vent emporte les mots loin d'elle, mais elle récite le dilemme de Rodrigue dans sa tête :

Que je sens de rudes combats !

Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse :

Il faut venger un père, et perdre une maîtresse :

L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.

Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,

Ou de vivre en infâme,

Des deux côtés mon mal est infini.

Ô Dieu, l'étrange peine !

Faut-il laisser un affront impuni ?

Faut-il punir le père de Chimène ?

Puis soudain, quand elle aperçoit Antoine, ses yeux s'illuminent et elle lève la main pour lui faire signe. Antoine ne la voit pas tout de suite, il discute avec Catherine, cette directrice sèche et autoritaire qu'Éléonore n'aime pas. Elle manque d'humanité, d'empathie, ça se voit, elle est parfaite dans son rôle. Contrairement aux aides-soignants comme Leïla ou Antoine, une directrice d'EHPAD n'est pas là pour le bien-être des résidents, non, elle est là pour faire du fric, du chiffre, pour maximiser le taux de remplissage des lits, et remplacer les morts par des demi-morts le plus vite possible, le même jour s'il le faut. Une capitaliste déguisée en blouse blanche.

Antoine secoue la tête. Il ne semble pas d'accord, il désigne Marcelle, leur

mère à toutes et à tous. Il répond à Catherine qui hausse les épaules, qui argumente avec des gestes de la main, et tout-à-coup, elle tourne les talons pour disparaître dans l'établissement.

Antoine reste quelques secondes sans bouger, et quand son regard croise celui d'Éléonore, un grand sourire sincère éclaire son visage et il descend prestement les marches du perron pour venir à sa rencontre.

Éléonore lui indique la chaise vide à côté d'elle.

— Venez mon petit... Vous allez bien ? Qu'est-ce qu'elle vous voulait encore cette vieille bique ?

— Oh, rien de particulier.

— Je ne l'aime pas. Elle est tellement antipathique !

Antoine sourit.

— Elle a l'air comme ça, mais elle se bat pour nous tous, vous savez. Pour vous, pour nous.

— Ah bon ? Et qu'est-ce qu'elle vous disait avec son air renfrogné ?

— Elle essaie de recruter un aide-soignant supplémentaire.

— Ah oui ?

— Oui, Marie C est de nouveau arrêtée, son dos ne va pas mieux.

— La pauvre. En même temps, quelle idée d'essayer de rattraper André ! Il fait au moins cent kilos !

Des applaudissements se font entendre. Ce sont les deux mamys sourdes qui félicitent la performance de Denis. Antoine sourit :

— On dirait que vos acteurs prennent goût au théâtre.

— Oui, et ça me remplit de joie. Je n'aurais jamais pensé qu'ils seraient aussi nombreux à s'y mettre.

— Les répétitions avancent bien ?

— Bien je ne sais pas, mais elles avancent. Nous aurons dix acteurs sur scène !

— Dix ! Bravo à vous, j'ai hâte de voir ça !

— Moi aussi !

Ils sourient.

— Au fait, vous savez quoi ?

— Non.

— Si vous l'acceptez bien sûr, Catherine propose de faire venir un caméraman pour immortaliser le spectacle. Son beau-frère travaille dans le cinéma. Ça serait génial d'avoir une captation professionnelle, pour vous, pour les familles ! Non ? !

Éléonore émet un long sifflement de surprise.

— Oh si ! Ça serait fantastique. Catherine n'est finalement pas si mal ! Je retire ce que j'ai dit ! Vous voyez, les apparences sont parfois trompeuses...

— Parfois oui, parfois non, répond Antoine. Vous par exemple, on voit que vous êtes une femme bien !

Éléonore rougit.

— C'est gentil Antoine. Mais qu'est-ce que vous en savez que je suis une femme bien ?

— Ça se voit !

— Mais qu'est-ce que vous savez de moi, d'ailleurs ?

Elle le regarde avec un air de défi.

— Allez ! Dites-moi ce que vous savez de moi !

— D'accord, dit Antoine en se concentrant, un petit sourire amusé aux bords des lèvres. Vous vous appelez Éléonore d'Argens. Vous avez quatre-vingt-huit ans. Vous étiez actrice et professeure de théâtre... Et vous l'êtes toujours !

Ils sourient.

— Vous aimez les fleurs, les roses surtout. Vous aimez lire, des classiques, Proust, Flaubert, et du théâtre bien sûr, Corneille, Racine...

— Quoi d'autre ?

— Vous aimez la compote de pommes, le chocolat noir...

— Oui ?

Il réfléchit.

— Le thé vert... Les fraises.

— Oui ?

— Et...

Son regard brille maintenant et Antoine s'arrête.

— Et c'est à peu près tout, n'est-ce pas ?

Antoine hésite. Il sait qu'Éléonore n'a jamais été mariée. Qu'elle n'a jamais eu d'enfants. Qu'elle n'a plus de famille. Ou alors aucun membre ne fait l'effort de venir la voir. Et il sait qu'elle porte au fond d'elle une blessure jamais cicatrisée. Une blessure qui assombrit son regard quand elle est seule et qu'elle n'a plus personne à qui donner le change.

— Je...

— Tout est dans mon dossier, n'est-ce pas ? Les principales informations de ma vie tiennent en quelques lignes sur une ou deux feuilles, pas plus. Pas vrai ? Éléonore d'Argens née le 10 septembre 1930 à Perpignan. Pas de

mari. Pas d'enfant. Voilà tout. Ça ne fait pas rêver, n'est-ce pas ?

Antoine la dévisage. C'est la première fois que ses yeux sont si tristes, que sa voix est si grave. C'est la première fois qu'elle aborde son passé ainsi. Pourquoi maintenant ? Où veut-elle en venir ?

— Bien sûr que j'aurais voulu me marier, entrer dans l'église au bras de mon père, vêtue d'une magnifique robe blanche avec une longue traîne de plusieurs mètres, comme une princesse. Bien sûr que j'aurais voulu dire oui à l'homme que j'aime, oui au bonheur pour la vie. Bien sûr que j'aurais voulu avoir un enfant, entendre ses premiers cris, accompagner ses premiers pas... Mais ça ne s'est pas passé comme ça...

Elle se tait. Antoine aussi. Il aimerait lui demander « Pourquoi ? Que s'est-il passé ? », mais il n'ose pas, il sent qu'elle a surtout besoin d'une oreille attentive.

— Vous avez une compagne, Antoine ? demande-t-elle au bout d'un moment.

— Non... J'en avais une... Mais... Elle est partie...

— Ceux qui restent sont toujours les plus malheureux...

Elle marque une pause, et le regarde longuement.

— Quel âge avez-vous Antoine ?

— Trente-et-un ans.

— Vous faites plus jeune. Je vous aurais donné vingt-quatre, vingt-cinq ans maximum.

— On me le dit souvent.

Il sourit. Le regard d'Éléonore se pose sur sa joue droite et son visage se transforme de surprise.

— Vous avez une deuxième fossette !

— Oui. Une grande et une petite, dit-il en montrant sa joue gauche.

— Je ne l'avais jamais remarquée celle-là...

— C'est que vous ne me regardez pas assez !

Ses yeux parcourent sa peau, comme si elle lisait une carte, de ses fossettes à son nez, de son menton à ses boucles châtain clair.

— C'est fou comme vous me rappelez quelqu'un...

— Qui ça ?

— Quelqu'un que j'ai connu il y a bien longtemps, soupire-t-elle, énigmatique.

Éléonore s'apprête à reprendre la parole, pour peut-être enfin parler de son passé, quand Georges arrive une fleur à la main, son pantalon de velours

remonté jusqu'au milieu du ventre :

— Elle était par terre... Que votre beauté lui redonne vie !

Éléonore échange un regard gêné avec Antoine :

— Merci Georges. Vous êtes un amour !

OceanofPDF.com

10.

— Faut que tu te bouges ! J'en peux plus de te voir comme ça ! Elle est partie, d'accord. Elle t'a brisé, ok. Mais maintenant, faut que tu tournes la page ! Désolé de te le dire comme ça, mais c'est fini, elle ne reviendra pas !

Antoine détourne le regard, comme toujours quand Franck aborde le sujet. Franck est son meilleur ami. Ils se sont connus à la maternelle. C'est rare de garder une amitié aussi longtemps. Dès le premier mot, dès le premier jeu, ils ont su qu'ils étaient faits pour s'entendre. Le coup de foudre n'existe pas qu'en amour. Ils ne se ressemblent pas pourtant. Ni physiquement, ni psychologiquement. Franck est petit et chauve, avec un faux air de Vin Diesel. Antoine est grand avec des boucles châtain clair. Franck est un sportif toujours dans l'action, quand Antoine est un rêveur dans l'observation. Ils se complètent comme les deux faces d'une même pièce.

Franck sait combien Antoine souffre. Combien il a besoin de lui dans ces moments difficiles. Alors dès qu'il le peut, il passe le voir, le sort dans des bars et l'invite à des fêtes pour lui changer les idées.

— Déjà faut que tu te barres de ton appart. Ça te rappelle trop Aurélie. Antoine ne répond pas, il plonge son nez dans la bière qu'il boit à peine.

— Franchement quand on arrive chez toi, on fait une dépression direct ! Comment veux-tu tourner la page si tu gardes des photos d'elle partout dans ta chambre ? !

Franck écarquille les yeux :

— T'as encore sa brosse à dents ! Sa brosse à dents ! répète-t-il, abasourdi. Huit mois après !

— Je sais...

— Pourquoi tu gardes ça franchement, à part pour te faire du mal ? C'est du masochisme de voir ça tous les matins !

— Je sais, soupire-t-il.

— Et son peignoir ! Tu l'as encore accroché à côté du tien !

Antoine baisse la tête, honteux de sa faiblesse.

— Faut que tu t'en débarrasses. Donne-les ou jette-les tous ces trucs !

Franck regarde longuement son ami. Ça l'attriste de le voir couler comme

ça, sans rien faire.

— Tu fais quoi ce weekend ? Je passe samedi et on fait les cartons ?

— Je sais pas.

— Ça te ferait du bien, je t'assure. Moi quand Justine m'a quitté, j'ai tout bazardé ! Sans hésiter. Je peux te dire que ça m'a libéré d'un poids. Vraiment.

Il hoche la tête et il sourit en se revoyant déchirer ses robes, jeter tous ses produits beauté, ses crèmes de jour, ses crèmes de nuit, son maquillage, ses démaquillants, ses shampoings, ses après-shampoings. « Quoi ? ! T'as tout jeté ? ! » avait-elle crié en venant chercher ses affaires. « Qu'est-ce que tu croyais ? ! Que j'allais te faire des paquets cadeaux ? ! Après ce que tu m'as fait ? ! ».

Franck prend une poignée de cacahuètes.

— T'as regardé l'annonce que je t'ai envoyée ? C'est l'immeuble juste en face de chez moi ! Celui avec les balcons ! Je pourrai te mater quand tu ramèneras des meufs !

Antoine sourit faiblement. Il ne lui dit pas, mais Franck est la personne la plus importante de sa vie en ce moment. Avec sa mère bien sûr. Mais elle habite loin. Elle passe une retraite ensoleillée à Marseille. Et il ne lui dit pas tout. Il ne peut pas. Il ne lui parle jamais de ces nuits d'angoisse passées à pleurer. Il ne lui parle jamais des pensées qui lui viennent quand le métro entre en gare, qu'il se rapproche du bord du quai et qu'il imagine ce que ça ferait de se jeter sous ses roues, là, maintenant, pour tout oublier à jamais.

— Non, j'ai pas regardé.

Franck qui connaissait la réponse d'avance, lui montre l'écran de son smartphone et fait défiler les photos de l'appartement.

— Regarde le salon comme il est lumineux ! Il est top ! Et ce balcon ! Tu pourras fumer une clope le matin avec la petite que t'auras ramenée. La clope après la baise, y a rien de mieux !

— Bof.

— Et t'as vu la cuisine américaine ? T'as vu ce bar ? Nickel pour les soirées !

— J'aime pas la couleur.

— Tu t'en fous de la couleur ! C'est un détail ! Si t'aimes pas, tu repeins !

Antoine hausse les épaules.

— Et regarde la chambre ! Bien grande, sur cour, au calme... Il est top cet

appart, non ? !

— Non, j’aime pas.

Franck finit sa bière dans un soupir et en commande une autre. Il a compris qu’il devait changer de sujet.

— Bon et sinon le boulot ? Ça va ? Ils vont bien tes petits vieux ?

— Oui. Heureusement que je les ai. Je prends des leçons de vie avec eux.

— Pourquoi ? Tu deviens sourd et tu perds la mémoire, toi aussi ?

— T’es con.

— Attends, comment il s’appelle ton voyageur en déambulateur, déjà ?

— Qui ?

— Celui qui aime les voyages !

— Georges ?

— Oui ! Ce bon vieux Georges !

— Il n’est pas en déambulateur, je te signale.

— Oh ça, c’est qu’une question de temps ! rit-il.

— T’es con.

— Bon, comment il va alors ?

— Bien. Il est fasciné par l’Asie en ce moment.

— Ah oui ? Quels pays ?

— La Thaïlande, le Cambodge, le Laos...

— Ouais, c’est vrai que ça fait rêver. J’ai adoré voyager là-bas ! C’est un autre monde !

Antoine porte le verre à ses lèvres.

— Et je crois qu’il est amoureux.

— Amoureux ?

— Oui.

— De qui ? ! Raconte !

— D’une nouvelle résidente. C’est sa voisine.

— Comment elle s’appelle ?

— Éléonore.

— C’est joli. Je suis sorti avec une Éléonore. On faisait nos gardes ensemble. Une sacrée cochonne !

Franck est urgentiste. À l’écouter, l’hôpital est un vrai baisodrome.

— Autant te dire que quand je l’ai larguée, ça a foutu un sacré bordel dans les plannings. Heureusement, elle est partie à Lariboisière.

Il rigole et attaque le comté.

— Éléonore est incroyable. Tu la verrais. Quand elle est là, on ne voit

qu'elle.

— Ah bon ?

— Oui. Elle a la classe, elle est belle, encore vive d'esprit...

— Elle a quel âge ?

— Quatre-vingt-huit ans.

— Et Georges ?

— Quatre-vingt-onze.

— C'est un peu tard pour faire des enfants, mais ils peuvent encore se marier !

Antoine sourit. Les petites blagues de Franck, même si elles l'agacent parfois, lui font du bien. Il devrait peut-être faire comme lui, tourner la vie en dérision et la prendre comme un jeu. C'est peut-être ça le secret pour aller mieux.

— Elle n'a jamais eu d'enfant. Ne s'est jamais mariée.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Elle faisait quoi dans la vie ?

— Elle était actrice. Et prof de théâtre... Elle anime un atelier toutes les semaines. C'est vachement bien ce qu'elle fait. Elle nous lit des classiques, du Marivaux, du Corneille...

— Depuis quand tu t'intéresses au théâtre, toi ?

— Écoute, elle me le fait redécouvrir. Elle donne tellement d'elle-même quand elle lit. Ça le rend plus vivant ! Il faudrait que je la filme pour te montrer.

— Tu serais pas en train de tomber amoureux, toi aussi ?

Ils rient. Antoine boit une gorgée de bière.

— Elle veut faire un spectacle avec les résidents.

— Un spectacle ? Genre une pièce complète ?

— Non, de courtes scènes. Ils ont commencé les répétitions.

— Faut qu'elle se dépêche si elle veut pas que tous ses acteurs meurent avant la première !

— T'es vraiment con !

— Je rigole.

Antoine fait tourner un sous-bock entre ses doigts, l'air pensif.

— Elle est vraiment extraordinaire cette femme.

— Elle a l'air, vu comme tu en parles.

— Oui... Mais je sais pas ce qu'elle a, on dirait qu'elle cache quelque

chose...

— Comment ça ?

— Elle ne parle jamais d'elle. À part le théâtre, elle ne parle jamais de son passé, de ses amis... On dirait qu'elle cache un secret.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Elle a une tristesse, une mélancolie... Je ne sais pas comment dire.... Et puis, il y a sa valise.

— Sa valise ?

— Oui, elle est arrivée quasiment sans bagage à la résidence. Elle avait juste une petite valise pleine à craquer. Je ne sais pas ce qu'elle contient. Elle refuse qu'on la touche, qu'on la regarde même.

— À ce point ?

— Oui.

— Tu penses qu'il y a quoi à l'intérieur ? De l'or ? La carte d'un trésor ?
Franck éclate de rire.

— Je ne sais pas...

— Pourquoi tu l'ouvres pas ce sac ?

— Je ne peux pas, je n'ai pas le droit...

— Pourquoi ? Moi, je serais toi, je regarderais ce qu'il y a dans cette valise. Histoire d'en avoir le cœur net. Et de passer à autre chose. Si ça se trouve, c'est rien que des vieilleries, des photos de famille...

— Tu crois ?

— Bien sûr ! C'est juste une vieille qui a gardé de vieux souvenirs ! Ça rime à quoi de te poser toutes ces questions ?

Antoine hausse les épaules, pensif.

— À rien, je te le dis ! Tiens, demain, tu vas dans sa chambre et tu l'ouvres cette valise ! Et tu m'envoies une photo ! Je veux savoir ce qu'elle cache cette vieille, maintenant !

11.

Antoine sanglote dans la nuit noire. Il ne cesse d'imaginer Aurélie dans ses bras, encore chaude de l'amour. Les bras de cet autre qu'il hait du plus profond de lui-même. Se doute-t-elle de sa souffrance qui continue de hurler, de ses larmes qui continuent de couler pour elle ? Ou l'a-t-elle déjà effacé de sa vie, comme s'il n'avait jamais existé ?

Antoine se lève. Dehors comme un reflet de sa peine, les pleurs du ciel noir tambourinent sur la baie vitrée. C'est un temps à déprimer, à ressasser son passé. Antoine allume son portable. Il sait qu'il ne devrait pas, qu'il va se faire du mal, mais il ne peut s'en empêcher. Il va sur Facebook, et il tape son nom dans la barre de recherche, pour voir si elle est toujours avec lui. Elle l'a supprimé de ses amis mais ne l'a pas bloqué. Elle lui laisse la possibilité de continuer à consommer des petits bouts de sa vie, comme une dernière grâce que l'on fait à un condamné. Et c'est toujours avec la même douleur qu'il fait défiler ses dernières photos. Un weekend en amoureux à Rome. « Vous êtes beaux ! ❤️ » écrit Solenne, sa meilleure amie. La même phrase qu'elle écrivait un an plus tôt, quand c'est lui qui partait avec elle à Madrid. Un mariage au lac d'Annecy. Elle porte une robe verte magnifique, un vert de la couleur de ses yeux. « Et vous, c'est pour quand ? ? ? 😊 » commente sa cousine Angélique. Elle leur avait posé la même question à eux aussi. À croire que les moitiés sont interchangeable, que peu importe l'homme qui l'accompagne, le résultat sera toujours le même. Un mariage et des enfants.

Antoine se rappelle parfaitement la première fois où il a compris que quelque chose n'allait pas. C'était un dimanche de novembre. Un de ces jours pluvieux et gris que l'on passe emmitouflé sous la couette devant des films et des séries. Ils étaient allongés sur le canapé devant un épisode de Game of Thrones. Aurélie trouvait qu'il ressemblait à John Snow. Ça faisait une semaine qu'ils n'avaient pas fait l'amour. Elle disait qu'elle était fatiguée, qu'elle avait beaucoup de travail. Une aussi longue période d'abstinence était une première pour eux. Ça arrive aux jeunes parents, ou aux couples dont l'amour a fait place à une tendresse amicale, mais eux ! Leur amour était peut-être moins ardent qu'au tout début, mais il rougeoyait

toujours d'un feu intense. Enfin, c'est ce qu'il croyait et ressentait lui. Il avait essayé de lui caresser la cuisse juste avant de lancer la saison six, mais elle l'avait repoussé doucement, les yeux endormis « Pas ce soir ». La sonnerie de l'interphone avait retenti à ce moment-là, les menus japonais arrivaient : sushi et sashimi saumon pour elle, brochettes de bœuf fromage et gyozas pour lui. Avec une Tsingtao. Comme pratiquement tous les dimanches soir. Cette habitude avait quelque chose de doux et rassurant : ils terminaient la semaine dans le calme protecteur de leur appartement, avant de replonger dans le tumulte du travail et du lundi matin.

— Le dîner de madame est servi ! avait-il annoncé en disposant les plats sur la table-basse.

— Merci, j'ai faim !

C'est alors que son portable avait vibré. Il avait immédiatement perçu son malaise. Elle avait pâli et s'était brusquement détournée de lui, de manière qu'il ne puisse pas voir ce qui s'affichait.

— C'est qui ?

— Oh rien, le boulot.

— Sur ton portable perso ?

— Oui, ils se trompent parfois.

Elle avait éteint le téléphone et attaqué les sushis.

— On lance le nouvel épisode ? !

Les brochettes de bœuf fromage qu'Antoine aimait tant eurent un goût amer ce soir-là. Il ne dit rien, mais tout le long des trois épisodes qu'ils regardèrent, il pensa à sa drôle de réaction. Et le baiser distrait qu'elle lui donna au moment de se coucher, renforça ses doutes. Antoine ne parvint pas à trouver le sommeil ce soir-là. Il ne pouvait pas. Elle lui cachait quelque chose, c'était sûr. Alors pour la première fois depuis qu'ils étaient ensemble, l'idée de fouiller son portable lui traversa l'esprit. 2105. Son code était celui du jour de leur rencontre. Un samedi 21 mai. Impossible à oublier.

Aurélie s'agitait. Elle respirait fort, fronçait les sourcils. De quoi rêvait-elle ? Quel secret ou quel mensonge la tourmentait ainsi ? Le téléphone clignotait encore sur la table de chevet. Il était si proche. Il n'avait qu'à tendre le bras par-dessus son visage pour l'atteindre. Aurélie poussa un petit cri. Elle était si belle quand elle dormait.

Antoine hésita longtemps. 2105. Regarder le message. Avoir la réponse à ses doutes. Et se rendormir. Ou pas. En quelques secondes, il saurait.

Mais il ne fit rien. Il aurait dû pourtant. Peut-être qu'à cet instant-là encore, il aurait pu sauver leur couple. Peut-être aurait-il pu la reconquérir. Elle n'était sans doute pas encore amoureuse de l'autre. Elle n'avait sans doute pas encore pris la décision de le quitter.

Se dire que cette nuit-là, il avait peut-être raté la dernière chance de la retenir était une terrible souffrance qui le rongait encore aujourd'hui.

OceanofPDF.com

12.

Lorsqu'Antoine entre dans la chambre d'Éléonore ce matin-là, il ne l'y trouve pas. Elle peut être n'importe où Éléonore. Dans la chambre d'un de ses acteurs, pour répéter le spectacle de la Maison des Souvenirs. Dans la bibliothèque, pour faire l'inventaire des classiques qu'il faut encore acheter. Dans le jardin, pour se balader bras dessus, bras dessous avec Georges ou un autre soupirant.

L'armoire est entrouverte. À travers les nombreuses robes à fleurs, Antoine peut voir la valise remplie des mystères d'Éléonore.

Il tend l'oreille, tout est calme dans le couloir. On entend juste la télévision en provenance d'une chambre lointaine.

Antoine hésite sur le pas de la porte. Sa curiosité est si forte. Il revoit le visage d'Éléonore, son affolement mêlé de peur, quand elle a capté son regard posé sur sa valise. Il revoit ses pas précipités pour verrouiller l'armoire à double tour. Quel secret dissimule-t-elle dans ce bagage usé ?

Antoine referme la porte derrière lui et avance, comme attiré par une force invisible. Il dépasse le grand lit, livré la veille, et arrive juste devant les robes qu'ils ont choisies ensemble.

La porte de l'armoire grince.

La valise est là avec son vieux cuir craquelé.

Antoine passe une main sur cette peau ridée, tannée. Le beige a pali, il est devenu gris, presque blanc sur les coins, comme la chevelure d'Éléonore. Quel âge peut-elle bien avoir ? Quelles villes a-t-elle visitées ? Quelles frontières a-t-elle traversées ?

Antoine hésite. Il n'a pas le droit de faire ça. Éléonore l'aime tant, presque comme un petit-fils. Elle lui a accordé sa confiance, il ne peut pas la trahir. Mais il veut savoir. Il *doit* savoir. L'attraction qu'exerce ce bagage sur lui est trop forte.

Il revoit sa tristesse quand il lui a demandé si elle s'était mariée.

— *Bien sûr que j'aurais voulu dire oui à l'homme que j'aime, oui au bonheur pour la vie... Mais ça ne s'est pas passé comme ça...*

Que s'est-il passé ?

Antoine prend une grande inspiration.

Lentement, il ouvre la fermeture éclair.

Elle résiste, comme pour lui dire de ne pas le faire. Il force, il sent des formes épaisses à travers la couche de cuir.

On dirait...

C'est à ce moment précis qu'il entend un cri. Puis une voix qui se déchire
« À l'aide ! ».

Antoine referme la valise et se rue hors de la chambre en direction des râles. Ils viennent de la salle commune, et ce sont des hurlements stridents maintenant.

Georges est sur le pas de sa porte, inquiet : « Que se passe-t-il ? ! ».

Antoine aperçoit Maria en panique, au bout du couloir. « Par ici ! Par ici ! »

Il court maintenant, et quand il arrive dans la salle, il trouve Marcelle allongée par terre, une chaise renversée à côté d'elle.

Antoine se jette à genoux auprès d'elle et lui prend la main.

— Marcelle ! Vous m'entendez ?

Elle ne répond pas, mais elle est consciente, elle a les yeux ouverts. Elle respire vite, de manière irrégulière, mais elle respire.

Antoine sort son talkie-walkie.

— Ici Antoine ! Je suis dans la salle commune du troisième étage. Marcelle est tombée. Il faut appeler les pompiers.

La centenaire ne bouge pas, de la bave sort de sa bouche.

— Marcelle, je vais vous mettre sur le côté.

Avec précaution, Antoine manipule son vieux corps fragile et la bascule en position latérale de sécurité.

— Marcelle, vous m'entendez ?

La doyenne ferme les yeux. Antoine sent l'inquiétude monter en lui. Il passe une main sous sa tête, sonde l'arrière de son crâne, lentement, doucement, et soudain, il perçoit une zone plus chaude, un peu humide, et quand il regarde ses doigts, il voit le rouge de son sang.

— Merde !

— Elle est morte ? demande Georges, la voix tremblante.

— Non, non, ça va aller. Que s'est-il passé ?

Maria est livide. Elle n'arrête pas de faire le signe de croix en récitant des prières en espagnol.

— Nous regardions la télé. Et elle est tombée de sa chaise, comme ça, d'un coup.

Des pas de course résonnent dans le couloir et bientôt Leïla apparaît.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Marcelle a fait un malaise. Elle est tombée.

Il se tait et lui montre ses doigts pourpres. Leïla blêmit.

— Ok. J'ai appelé les pompiers, ils seront là dans cinq minutes.

Marcelle Mazeau, née Durand, s'est éteinte le lendemain matin. Elle allait avoir cent cinq ans. Sa mort a créé une vraie onde de choc aux Acacias. Il faut dire que tout le monde l'aimait Marcelle. C'était la doyenne, leur mère à tous. Alors pour la première fois depuis bien longtemps, ceux qui le voulaient, et surtout qui le pouvaient, ont été autorisés à quitter la résidence pour se rendre à l'enterrement. « Quand je pense qu'il faut un mort pour pouvoir sortir d'ici... » a regretté Georges, les yeux rougis par le chagrin.

Il faisait beau cet après-midi-là. Marcelle aurait été heureuse que le temps s'accorde avec son humeur toujours joyeuse. L'église était noire de têtes blanches. Les trois fils restants de Marcelle se tenaient au premier rang, tous très dignes dans leur peine et leurs costumes sombres. Derrière eux, leurs enfants et toute leur famille étaient venus les soutenir. Ils étaient plus d'une cinquantaine. Ils jetaient des regards reconnaissants et bienveillants vers les résidents, ces amis qui avaient accompagné Marcelle dans les neuf dernières années de sa vie. Ils connaissaient tous leurs visages. Il y avait Maria qui ne cessait de sangloter, encore traumatisée par les images de sa chute. Georges qui pleurait beaucoup plus qu'il ne l'aurait pensé. Il tenait la main d'Éléonore, dont le visage disparaissait par moments dans un grand mouchoir violet. Catherine aussi, Roland, Denis, Mireille, et tous ceux qui avaient tenu à lui rendre un dernier hommage.

Une vague d'émotion s'est emparée de l'assistance lorsque le cercueil a disparu dans le caveau familial. Après vingt-cinq ans de séparation, Marcelle retrouvait enfin Jean, son mari bien-aimé.

13.

— Tu veux un café ?

— Oui, s'il te plaît.

Leïla sort deux tasses et les remplit lentement, le regard posé sur les écrans des caméras principales de l'établissement. Même en salle de repos, elle ne peut s'empêcher de surveiller ses petits vieux.

— Ça fait bizarre de ne plus voir Marcelle.

— Oui, elle me manque aussi.

— La Maison des Souvenirs ne sera plus jamais pareille sans elle.

— Non. On a perdu notre mascotte. Georges m'a dit que c'était comme s'il avait perdu sa grande-sœur.

— Et Maria, elle va mieux ?

— Elle est encore choquée. Elle va avoir besoin de temps.

Antoine hoche la tête.

— C'était beau cet enterrement.

— Oui.

— Et le discours de ses fils m'a mis la larme à l'œil. Moi qui ne pleure jamais.

— Oui, c'était touchant.

Ils restent un moment silencieux. Puis elle pose sa tasse, tout-à-coup soucieuse.

— Georges m'a demandé comment je m'appelais tout à l'heure...

— Ah bon ?

— Oui. Au début j'ai cru qu'il rigolait, comme il fait des fois. Mais non. Il ne se souvenait plus de mon prénom. Alors qu'il l'avait prononcé deux minutes avant ! Il bredouillait. Léa... Sonia...

La tristesse se lit dans ses yeux. C'est tellement insidieux Alzheimer. Une déchéance si lente et si longue. Les voir glisser vers la fin sans rien pouvoir faire la rend malade.

— Merde. Il ne l'a jamais fait avec moi, dit Antoine en fronçant les sourcils. T'en as parlé à Paul ?

Paul Franceschi est le neurologue des Acacias. D'origine Corse, les résidents lui demandent souvent de leur parler de son « pays », l'île de Beauté. Quand il leur décrit la Balagne, les plages du désert des Agriates...

c'est comme s'il leur apportait du soleil et de l'azur dans le gris de la résidence.

— Non, pas encore.

— Il faut lui faire faire des tests, il a peut-être franchi un nouveau stade...

La dernière fois que Paul a examiné Georges, il lui a diagnostiqué un déficit cognitif modéré, de stade quatre sur les sept que compte la maladie.

Leïla fait tourner le café dans la tasse, l'air sombre.

— On fait un métier de dingue quand même. On s'occupe de gens dont on sait que quoiqu'on fasse, ils iront toujours en empirant ! Tu t'attaches à eux, tu fais tout pour les soigner, pour qu'ils soient le mieux possible, mais ça change rien. Ils vont vers la mort et ils oublient ton nom, ils oublient tout ce que tu as fait pour eux...

Antoine hoche la tête. Ce n'est pas un métier qu'ils exercent. C'est un sacerdoce.

— Par contre, Georges se souvient très bien du prénom d'Éléonore ! Il n'a pas arrêté de m'en parler. Il a même commencé à lui écrire un poème.

— Un poème ? ! Genre quoi ?

— Des vers sur l'amour, les fleurs, le regard...

Elle rit.

— Et c'était bien ?

— Bah écoute, je crois que si un mec m'écrivait ça, mais je veux dire vraiment pour moi, je crois que je pourrais craquer.

Antoine éclate de rire.

— Toi et un poète ? ! T'es sérieuse ?

— J'ai pas dit un poète ! J'ai dit un mec qui sait écrire deux trois trucs stylés, un peu romantiques quoi !

— Ahah ! Et alors, ça en est où les amours ?

Leïla rougit.

— Tu crois que c'est à toi que je vais le dire ? T'es fou !

— Je croyais qu'on pouvait tout se dire.

— Oui, mais pas ça !

Antoine se rapproche de l'écran de la caméra jardin. Éléonore est en pleine discussion avec Maria. Elles ont des feuilles sur les genoux et font des gestes qui semblent se répondre. Au bout de quelques secondes, il comprend qu'elles ne discutent pas : elles répètent une scène.

— Maria s'est vraiment épanouie au contact d'Éléonore, dit-il. C'est fou l'effet que cette femme a sur les autres.

— Oui. Ils kiffent le théâtre tous ces vieux ! Ça devrait être déclaré d'utilité publique !

Ils rient. Antoine boit une gorgée et change de sujet.

— Tu sais la valise d'Éléonore...

— Oui ?

— Je crois que c'est là qu'elle cache son secret.

— Sans blague ! On sait tous qu'elle a des trucs là-dedans. Elle est trop mystérieuse cette femme ! Ça se trouve, elle a la tête de son amant dedans ! Antoine la regarde avec dégoût.

— Dis pas ça !

— Ah tu vois ! Même toi qui l'adores, tu te dis que c'est possible !

— Mais non !

— Tu sais pas ! C'est trop bizarre son histoire ! Elle s'est jamais mariée... À jamais eu d'enfant... Personne vient jamais la voir... Elle arrive ici avec juste une valise... Franchement ça se trouve, c'est une serial killeuse...

Maria vient de quitter Éléonore qui reste seule sur son fauteuil, sous le grand chêne au fond du jardin. Et si c'était le moment ?

— Faut en avoir le cœur net.

— Quoi ?

— Faut qu'on sache ce qu'il y a dedans.

— T'es fou.

— Écoute, tu vas descendre lui parler. Parle-lui de ce que tu veux, n'importe quoi, le spectacle, une pièce que t'as lue...

— Je lis pas de théâtre moi !

— On s'en fout ! Il faut que tu l'occupes ! Le temps que je découvre enfin ce qu'il y a dans sa valise !

Leïla le dévisage, incrédule.

— T'es sérieux ? ! On n'a pas le droit de faire ça !

— T'as pas envie de savoir toi ? !

— Si, mais...

— Allez !

— Non, c'est pas bien !

— J'ai besoin de cinq minutes, c'est tout !

Leïla hésite. Elle regarde le fond de sa tasse comme si elle pouvait y lire les conséquences de leur décision.

— Allez ! répète-t-il implorant.

— Bon ok, mais tu te dépêches. Et si c'est la tête de son mec, tu t'évanouis pas, hein ? !

OceanofPDF.com

14.

Antoine jette un dernier coup d'œil par la fenêtre pour s'assurer que Leïla discute bien avec Éléonore. Elles sont sous le vieux chêne, il n'entend pas ce qu'elles disent, mais Éléonore rit, elle rayonne dans sa robe blanche. Il se sent si coupable de la trahir ainsi, mais il doit percer son secret, là, maintenant.

Leïla lève les yeux et lui fait un signe de la tête : c'est bon, la voie est libre.

Antoine s'avance vers l'armoire d'un pas décidé. Le vieux bagage usé est à portée de main désormais. Que va-t-il y trouver ?

Antoine prend une grande inspiration. La fermeture éclair résiste, elle refuse de céder sans se défendre, comme si elle l'implorait de laisser Éléonore et son mystère tranquilles. Mais Antoine insiste, il sent des formes épaisses à travers la couche de cuir, il veut savoir. Il force encore et la valise s'ouvre enfin.

Ce sont des lettres. Plusieurs paquets enveloppés dans des sacs plastiques multicolores. Et des photos, en noir et blanc pour la plupart. Avec précaution, Antoine décolle les morceaux de scotch qui cachettent ces fragiles protections, et doucement, il déplie les plastiques fatigués. Ce sont des portraits d'Éléonore quand elle était jeune. Ces yeux immenses, ce visage à la symétrie parfaite, cette peau claire et pure comme celle des anges. Qu'est-ce qu'elle était belle ! Il y a des photos de famille aussi. Éléonore pose avec une fille plus âgée qui ne lui ressemble pas. Elles se tiennent la main, on dirait qu'elles vont éclater de rire. Est-ce sa sœur ? C'est probable, car elle apparaît sur d'autres photos, avec un homme et une femme qui doivent être leurs parents.

Antoine prend un autre paquet. Ce sont des lettres manuscrites, anciennes, au papier jauni mais préservé avec soin, preuve de leur importance.

Il y a deux écritures. La première est belle et féminine, avec des voyelles et des consonnes pleines et rondes, qui dansent sur les lignes, vers la droite, vers l'avenir. La seconde est abrupte, avec de petites lettres serrées, des

barres et des hampes qui partent brutalement en diagonale, vers l'arrière, vers le passé. Une écriture masculine.

Lentement, avec soin pour ne rien abîmer, Antoine ouvre le plastique du premier paquet. Il doit y avoir une dizaine de feuillets, écrits recto verso.

Il y a des lieux et des dates en haut à droite. La première lettre a été écrite le 6 novembre 1962 à Paris. C'est une lettre d'Éléonore.

« *Mon amour,*

Tu es parti hier et tu ne liras ces mots que longtemps après, dans vingt ou trente jours... Mais je veux que tu saches que ton absence est déjà un déchirement, et je ne sais dans quel état je serai quand tu me liras. Tout me manque déjà chez toi. Ta voix. Ton regard. Ton rire. Ton odeur. Tes caresses. Tes mots. Absolument tout.

Et je sais déjà que rien ne pourra apaiser ce manque, absolument rien, sauf ton retour.

Je n'ai pas réussi à m'endormir sans toi. Le lit était trop grand, trop froid. La nuit était trop noire, les bruits étaient trop forts sans toi. Penser que je vais devoir me coucher tous ces soirs sans toi me rend malade.

Une porte claque dans le couloir.

Antoine se redresse brusquement et tend l'oreille. Il se penche à la fenêtre : tout va bien, elles sont toujours sous le chêne. Leïla parle avec les mains, elle mime quelque chose, sous le regard amusé d'Éléonore.

Antoine reprend sa lecture.

J'ai beaucoup pensé à ta mère. Tu sais que je ne crois pas en Dieu, je n'y ai jamais cru et pourtant j'ai prié pour elle. Pour qu'elle guérisse vite. Qu'elle te ramène auprès de moi le plus vite possible. C'est égoïste je sais, mais l'amour est égoïste n'est-ce pas ?

(...)

J'ai pensé à toi, à nous. À ces merveilleux neuf mois passés ensemble. J'ai compté, nous n'avons dormi qu'une seule nuit l'un sans l'autre au cours de ces deux-cent-soixante-dix-huit jours de bonheur. C'est fou quand on y pense. Combien de jours et de nuits serons-nous encore séparés ? J'espère le moins possible.

(...)

*Mon amour, reviens vite, ~~je ne suis plus habituée à vivre sans toi.~~
Je ne sais plus vivre sans toi. »*

Une rature. La lettre est inachevée. Antoine comprend qu'il a dans les mains des brouillons, des lettres qu'Éléonore a écrites, puis réécrites, plusieurs fois, pour qu'elles soient parfaites pour l'homme qu'elle aimait.

Son cœur bat plus vite. C'est donc ça son secret ! Il a dans les mains des lettres d'amour. Des lettres qui ont plus d'un demi-siècle. Des lettres qu'Éléonore a conservées toute sa vie, coûte que coûte. Combien de fois les a-t-elles relues ? Combien de larmes a-t-elle versées sur ces mots ?

« Tu es parti hier ». « Tu ne liras ces mots que dans trente jours. »
Qui était cet homme ? Où partait-il ? Était-il soldat ? Marin ?

La deuxième feuille est une autre version de cette première lettre, toujours datée du 6 novembre.

« Comment va ta mère ? Que disent les médecins ? S'il te plaît, dis-moi qu'elle va bien, dis-moi qu'elle t'a souri quand elle t'a vu entrer dans sa chambre d'hôpital. Dis-moi qu'elle était heureuse et confiante quand elle t'a serré dans ses bras. Dis-moi que son baiser sur ton front était doux. Dis-moi que sa main dans la tienne était chaude et que sa voix t'a rassuré. »

La lettre suivante est celle de l'homme qu'elle aime. Son écriture est particulière, brusque, comme écrite dans l'urgence. Elle est datée de décembre 1962, mais l'homme n'a bizarrement pas précisé le jour.

Antoine comprend pourquoi Éléonore parlait de vingt ou trente jours d'attente. Son amour lui répond depuis l'autre côté de l'Atlantique, depuis Montréal au Canada.

« Mon amour, ma perle précieuse,

Tes mots sont comme des bulles de bonheur dans mon cœur triste. Triste de ne pas être auprès de toi, et triste de voir ma chère mère souffrir ainsi. Elle se bat, avec courage, mais la maladie est là, et je dois rester auprès d'elle. Je ne sais pas combien de temps, mais j'espère le moins possible, ton absence m'est si pénible.

Ton image est tout le temps là avec moi. Le jour, quand je suis malheureux, je n'ai qu'à fermer les yeux pour te voir, et ça me suffit pour sourire à nouveau.

Et le soir, quand je m'endors, j'ai ton visage gravé sous mes paupières. Tes yeux magnifiques sont sur moi, ils veillent sur mon sommeil, et toute la nuit je te rejoins dans mes rêves. »

Antoine regarde sa montre, puis par la fenêtre. Éléonore et Leïla ne sont plus sous le chêne. Elles sont sûrement rentrées à l'intérieur, le ciel s'est couvert, il ne va pas tarder à pleuvoir.

« Sache que je t'aime, et que je pense tout le temps à toi. Chaque minute, chaque seconde. S'il poussait une fleur à chacune de mes pensées pour toi, la Terre serait un immense jardin de roses. »

Quel genre d'homme écrit des phrases aussi romantiques ? Un artiste ? Un auteur rencontré sur les planches ?

La lettre est signée Arthur. Enfin, Antoine met un nom sur celui qui occupe l'esprit de la comédienne quand ses yeux se font plus sombres et mélancoliques.

Éléonore et Arthur. Qu'est-il arrivé à leur amour ?

Antoine prend une autre lettre. Tout à sa lecture, il ne sent pas son portable vibrer dans sa poche.

« Tu es le soleil, mon amour, tu portes en toi tous ses rayons qui réchauffent mon cœur. »

Tu sais le soir, quand la nuit a pris possession du monde, je regarde le ciel et les lumières de Montréal. Toutes les nuits. Elles sont si belles, je te les montrerai un jour. Elles scintillent si fort quand je pense à toi, que j'y vois ton visage. J'y vois ton sourire et tes mots, et ils me disent qu'au même instant, toi aussi tu penses à moi. Nos deux esprits sont connectés par-delà l'Atlantique, et je suis rassuré : je sais que tu m'attends et je me sens bien. »

Le portable continue de vibrer mais Antoine n'y fait pas attention, il se plonge dans la réponse d'Éléonore. On est en janvier 1963, et Arthur soigne toujours sa mère à Montréal.

« Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Combien de fois te l'ai-je dit ? Combien de fois te l'ai-je écrit ? Des centaines de fois. Des milliers de fois. Mais ce n'est pas assez pour te dire combien mon amour est infini. »

Même répété des millions de fois, Je t'aime ne suffirait pas pour t'exprimer la puissance de mes sentiments, l'immensité du bonheur que je ressens lorsque j'imagine nos retrouvailles.

Si tu voyais la place que tu as prise dans mon cœur... Il ne bat plus que pour toi.

Quand rentreras-tu mon amour ? Tu es le plus beau cadeau que la vie m'a fait. »

Antoine tourne la lettre quand une voix explose derrière lui, le pétrifiant sur place.

— Mais que faites-vous ? !

Il y a un silence terrible, qui l'écrase et l'empêche de bouger.

— Que faites-vous Antoine ? !

Il se retourne lentement, la lettre toujours à la main.

— De quel droit faites-vous ça ? !

Éléonore est là, sur le pas de la porte. Elle le dévisage, dévastée. Elle tremble de tout son corps.

— Je...

Elle s'avance vers lui, et lui arrache la feuille des mains, le visage tordu par la rage.

— Laissez ça ! C'est à moi !

Les mots se bousculent dans sa bouche.

— Je... Je suis désolé !

— Comment avez-vous pu ? ! hurle-t-elle en se précipitant sur sa valise.

Antoine se lève. Ses gestes sont désordonnés, il ne sait pas quoi faire ni quoi dire. Il pense à Leïla. Mais où est-elle ? ! Pourquoi ne l'a-t-elle pas retenue ? !

— Je... Je voulais comprendre...

— Mes lettres ! Mes photos ! Vous n'avez pas le droit !

— Je suis désolé.

Éléonore pleure maintenant. Elle s'est accroupie au-dessus de sa valise, elle la prend dans ses bras, comme un enfant, pour protéger les derniers

souvenirs qu'elle a de lui, le trésor de sa vie.

Antoine a le ventre serré, il tremble aussi.

— Vos lettres sont si belles...

— Laissez-moi !

— Je ne voulais pas vous faire de peine...

Il pose sa main sur son épaule, doucement, mais elle ne répond pas, elle n'est plus que chagrin et larmes.

— C'est juste que votre histoire résonne si fort en moi...

— ...

— Je suis désolé...

Elle lève ses yeux rouges de douleur vers lui.

— Pourquoi faites-vous ça ? !

— Je veux juste connaître votre histoire...

— Mon histoire ? !

— Oui. Vous m'avez touché dès que vous êtes entrée ici... Dès que vous êtes arrivée, j'ai senti qu'il y avait quelque chose en vous...

Elle baisse la tête, essuie ses larmes, mais elle reste muette.

— Vous vous rappelez quand vous m'avez dit que je ne savais presque rien de vous ? Hé bien, sachez que si vous voulez parler... De votre passé... Je suis là...

Lentement, Éléonore se relève. Elle regarde les lettres et les photos éparpillées autour du sac, et sans un mot, elle les ramasse, une à une.

— Je suis désolé.

Elle s'assied à côté de lui et le regarde tristement. Elle ne pleure plus. Sa voix est calme désormais.

— Peut-être qu'inconsciemment, je voulais que quelqu'un les trouve ces lettres... Que quelqu'un les lise... Les lettres sont faites pour être lues, n'est-ce pas ?

Elle sourit faiblement.

— Je crois que dans un sens, je suis contente... Soulagée que ça soit vous, Antoine...

Éléonore le regarde longuement, les yeux pleins d'émotion.

— Vous avez du temps devant vous ?

— Pour vous, toujours oui.

— Alors je vais vous raconter.

15.

— Je venais d’avoir trente ans. Je faisais partie d’une petite troupe de théâtre comme il en existe des dizaines à Paris. Je faisais tout. Je jouais, je chantais, je dansais, je m’occupais des costumes... C’était la vie dont j’avais toujours rêvé... Une vie heureuse. Pas riche, mais pas pauvre non plus. Une vie de bohème où tout me semblait possible. Nous jouions des classiques, Beaumarchais, Molière, Corneille, mais aussi du théâtre de boulevard, Feydeau, Achard ou Labiche...

Un soir, après un spectacle, Arthur est venu nous voir en coulisses. Il connaissait l’ami d’un ami... Je me souviens parfaitement de ce moment, quand il est entré dans le vestiaire. Je me rappelle tout. J’étais assise devant ma coiffeuse, je me démaquillais... Je l’ai d’abord vu dans le miroir. Lui ne me regardait pas, il discutait avec son ami. Je me souviens de son visage, ses yeux marrons en amande qui se fermaient quand il riait, comme s’il voulait garder sa joie pour lui-même. Tout m’a plu immédiatement chez lui. Son charisme. Sa lumière. Ses pommettes hautes. Ses lèvres rouges et charnues, comme celles d’une femme... Et quand nos regards se sont croisés, le temps s’est suspendu... J’ai senti comme de l’électricité dans tout mon corps.

Elle sourit à l’évocation de cette beauté magnétique.

— Vous lui ressemblez d’ailleurs.

Antoine relève la tête, surpris.

— Vraiment ?

— Oui. Comme un frère ou un fils, dit-elle dans un soupir mélancolique.

Antoine comprend maintenant son trouble lorsqu’elle a poussé les portes des Acacias pour la première fois, ce vendredi d’hiver et de pluie. Il comprend ces instants muets pendant lesquels elle l’a dévisagé, avec cette tendresse instinctive. Il comprend l’immédiateté de l’affection qu’elle lui a témoignée, sa manière si particulière de le chercher dans les couloirs, dans le jardin, dans le réfectoire. Pour être proche de lui. Pour poser ses yeux sur lui. Et revoir Arthur à travers lui. Il est un pont entre elle et le passé, entre elle et son amour envolé.

— Il était Canadien, poursuit-elle. Du Québec. Un Francophone. Il était musicien. Il chantait et jouait de la guitare comme un dieu. (Elle s'arrête et dit comme en aparté). Vous jouez de la guitare vous aussi, n'est-ce pas ?

— Oui. Qui vous l'a dit ? demande-t-il, surpris.

— Leïla. Elle dit que vous jouez très bien.

— Oh, c'est parce qu'elle n'y connaît rien...

— Ou parce qu'elle vous aime beaucoup...

Antoine rougit, gêné. Elle poursuit :

— Dès que je l'ai vu, j'ai su que c'était lui. C'était une évidence. C'est comme si je l'avais attendu toute ma vie. Je n'entendais plus rien. Tout était flou autour de moi. Tout, sauf lui. Il m'a souri. De ce sourire enchanteur qui donne envie de croire en l'avenir et en la beauté du monde.

Elle laisse sa voix en suspens et détourne la tête, comme pour chasser ce futur qui s'est malheureusement écrit sans lui.

— Vous croyez au coup de foudre, Antoine ?

— Oui, murmure-t-il du bout des lèvres.

Bien sûr qu'il y croit. Bien sûr qu'il sait ce que c'est que tomber amoureux au premier regard. Bien sûr qu'il connaît cette décharge électrique qui vous paralyse et vous laisse sans voix devant celle que vous attendiez. Cette décharge qu'il a ressentie quand Aurélie est entrée dans sa vie, ce samedi 21 mai 2015.

— Je suis tout de suite tombée amoureuse. Lui aussi. Tout est allé très vite. Tout était si simple, si naturel entre nous. C'était comme si nous nous connaissions depuis toujours. On était toujours ensemble, toujours collés l'un à l'autre. On s'embrassait comme on respirait. Il n'y avait pas besoin de penser. Il suffisait d'être et de s'aimer.

Éléonore prend une pile de photos et les fait défiler entre ses mains. Elle s'arrête sur l'une d'entre elles et un triste sourire étire ses lèvres.

— C'est vous et Arthur ? demande-t-il doucement.

Elle lève les yeux vers lui et hoche la tête sans un mot. Ils sont d'une beauté et d'une jeunesse éclatantes. C'est la photo de l'amour triomphant. Arthur a les cheveux mi-longs et bouclés, il ressemble à Jim Morrison. Il a les épaules larges, le menton volontaire. Il dégage une force tranquille, rassurante. Il sourit et ses yeux sont d'une intensité telle qu'Antoine a l'impression qu'il le fixe pour lui parler à travers les âges. Éléonore porte un bandeau rouge autour de la tête. Ses yeux ont la couleur de l'azur, ils brillent au milieu de son bronzage. Elle rit, découvrant deux rangées de

perles blanches. Son sourire illumine le monde, elle est encore plus belle qu'il ne l'avait imaginée.

— Vous êtes beaux, murmure Antoine.

— Vous êtes gentil.

— C'est où ?

— Sur les hauteurs de Cannes. Nous y étions descendus pour le festival. Un de nos amis travaillait pour François Truffaut qui était membre du jury. C'était quelque chose le festival à cette époque. Le cinéma était encore cet art inaccessible qui faisait rêver. Il y avait encore de la magie. Les femmes étaient d'une beauté sublime, les hommes d'une élégance folle. Même les photographes étaient beaux dans leurs smokings.

Elle s'arrête un instant pour se remémorer cette période bénie.

— Je me souviens de presque tous les noms, tous les visages. Il y avait Luis Buñuel, Agnès Varda qui avait déjà sa coupe de cheveux si caractéristique. Il y avait Sidney Lumet aussi, Katharine Hepburn qui avait remporté le prix d'interprétation féminine... Vous connaissez Katharine Hepburn ?

Antoine secoue la tête. Il a déjà entendu ce nom quelque part mais il ne se rappelle pas où.

— Katharine était une actrice formidable, d'une luminosité à l'écran ! On l'a un peu oubliée, mais elle a tourné avec les plus grandes stars de son temps comme Humphrey Bogart, Henry Fonda, James Stewart ou Cary Grant.

— Je ne savais pas.

— Je vous dis ça, mais moi non plus je ne la connaissais pas à l'époque. Je connaissais Audrey Hepburn, je croyais qu'elles étaient sœurs mais elles n'ont aucun lien de parenté.

« Je crois qu'il faut être forte quand tout semble aller mal. Je crois que les filles joyeuses sont les plus jolies. Je crois que demain est un autre jour et je crois aux miracles. »

— Pardon ?

— C'est d'Audrey Hepburn. Qu'est-ce que j'ai pu me répéter cette phrase après le départ d'Arthur.

Éléonore rapproche sa main de son visage, elle examine ses ongles et fait une grimace.

— Vous m'achèteriez du vernis Antoine ?

— Du vernis ?

— Oui. Mes ongles sont gris. Et puis, ils sont bien trop longs. Je veux de la couleur sur mes mains, une couleur autre que celle de mes taches de vieillesse.

— Oui, bien sûr. Quelle couleur ?

— Du rouge. Prenez-en plusieurs teintes. C'est beau le rouge ! C'est la couleur de la sensualité, de l'amour... Prenez également de la lavande. Ça ira bien avec mes robes blanches.

— D'accord, j'irai en acheter demain.

— Merci.

Éléonore allume une nouvelle cigarette et la flamme du briquet semble l'animer d'une nouvelle énergie.

— Ça me fait penser à Paul Newman cette cigarette...

— Paul Newman ?

— Oui. Vous connaissez ? Oui, tout le monde connaît Paul Newman. Il m'en a offert une lors d'une soirée à l'hôtel Miramar... Je buvais une coupe de champagne, j'attendais Arthur qui s'était éclipsé je ne sais où... Et il est arrivé au bar... Avec ses yeux bleus, transparents... Paul Newman ! Vous vous rendez compte ? Une des plus grandes stars du monde ! Qu'est-ce qu'il était beau ! Mais petit, je le dépassais avec mes talons, je le pensais bien plus grand. Il m'a souri, m'a parlé en anglais, je n'ai pas compris grand-chose, juste quelques mots... Il pensait que j'étais une mannequin ou actrice célèbre en France... Il n'arrêtait pas de me complimenter. « Beautiful eyes » me répétait-il, « Beautiful eyes » ! Vous vous rendez compte, venant d'un des plus beaux regards d'Hollywood ? ! Et moi, je riais comme une idiote, je devais me pincer pour le croire : je suis au festival de Cannes et je me fais draguer par Paul Newman ! C'était fou ! Une parenthèse irréelle de ma vie ! Je crois que Paul, ahah je fais comme si c'était un vieil ami, aurait bien aimé qu'Arthur n'interrompe pas notre conversation.

Elle tire une nouvelle bouffée.

— Je me souviens de tout avec Arthur. Notre trajet Paris-Cannes dans la Coccinelle que mon père m'avait prêtée. Notre petite chambre d'hôtel face à la mer. C'était un tel délice d'ouvrir les volets et de voir la Méditerranée tous les matins. Je me rappelle son enchantement quand il a vu la mer pour la première fois. « C'est le plus bel endroit du monde ! ». C'est vrai que ça devait le changer du Canada ce soleil, ces palmiers et ces plages. Vous auriez dû voir sa joie quand il s'est baigné dans les vagues la première fois.

Il ne savait pas nager, il pataugeait comme un enfant, mais à la fin de la semaine, il fallait lui crier dessus pour le faire sortir de l'eau.

Elle sourit tendrement et passe sa main dans ses cheveux.

— Je me souviens de toutes nos discussions. Sur nos vies. Notre passé. Notre avenir. Le Québec, la France. On pouvait parler de tout et de rien pendant des heures sans s'arrêter. On chantait aussi, tout le temps, dans la chambre, dans la rue, dans les bars, en espérant qu'un producteur, un acteur, quelqu'un de connu nous remarque. Je me souviens de nos fous rires, de nos jeux dans le sable... De vrais gamins !

Éléonore fouille dans sa valise et sort une coupure de presse plastifiée.

— Vous me reconnaissez ?

Antoine se penche pour mieux voir. C'est une photo de soirée. Il y a une dizaine de personnes, les hommes sont en smokings noirs, les femmes, toutes sublimes, portent des robes claires magnifiques.

— Oui, vous êtes là ! dit-il en pointant son index sur Éléonore, qui se tient hilare au deuxième rang, à côté d'Arthur qui fait la grimace.

— Oui ! Et vous reconnaissez les autres ? Non, bien sûr, vous êtes trop jeune. Au centre c'est François Truffaut avec Jeanne Moreau. Vous connaissez Jeanne Moreau ?

— Oui, avec sa voix...

— Oui (elle l'imité) avec sa voix rauque de fumeuse ! Quelle actrice elle était ! À gauche, c'est Jean-Claude Brialy... Très sympa et très drôle... Elle, c'est Anouk Aimée... Elle avait une présence incroyable... Nous n'avions rien à faire sur cette photo, nous nous étions incrustés, c'est pour ça que je ris et qu'Arthur grimace. Je me souviens de cette soirée comme si c'était hier. On s'était fait passer pour des acteurs canadiens. Qu'est-ce qu'on avait ri ! On avait bu du champagne, dansé toute la nuit. On avait fini dans la villa de producteurs qu'on ne connaissait même pas... Elle était immense, sur deux étages, il y avait peut-être vingt pièces et une piscine gigantesque ! C'était complètement fou. Fou comme Arthur. Avec lui, on ne s'ennuyait jamais, il se passait toujours quelque chose. Il y a des gens comme ça qui ont une énergie, un feu en eux qui créent des étincelles, qui rendent la vie plus vivante, plus intense... Arthur était de ceux-là.

Sa voix se brise et ils restent sans un mot pendant de longs instants, Éléonore pleurant ses souvenirs heureux.

— J'ai vécu les mois les plus merveilleux avec lui... Puis un jour, sa mère est tombée malade. Elle avait un cancer. Je me souviendrai toujours de son

visage quand il a appris la nouvelle et raccroché le téléphone. C'était le 2 novembre 1962. Trois jours après, il s'envolait pour Montréal. Si j'avais su que notre dernier baiser était un adieu...

OceanofPDF.com

16.

— Ça a duré neuf mois. Les neuf plus beaux mois de ma vie. Si le bonheur existe, alors c'était ça. Être avec lui. Tout le temps. Le jour, la nuit. Voir son sourire le matin, entendre sa voix qui me murmurait des douceurs, sentir sa peau chaude contre la mienne... Il était la dernière chose que je voyais quand je m'endormais, la première quand je me réveillais. Il m'accompagnait dans mes rêves... Je n'étais pas une, j'étais deux. Plus rien ne me faisait peur... Arthur ce n'était pas un rayon de soleil, c'était le soleil. *Mon soleil.*

Sa voix s'étrangle dans sa gorge, et Éléonore reste muette quelques secondes, pour savourer la poésie de ce passé perdu.

— Ça a été tellement dur de le quitter à l'aéroport. Je n'arrêtais pas de pleurer. J'avais l'impression qu'on m'arrachait une partie de moi-même. Mais Arthur me rassurait, il me disait que c'était juste un au revoir, que dès que sa mère irait mieux, il reviendrait. Il me parlait de nos projets ensemble, de nos voyages en Italie, en Grèce. Il me parlait de notre future maison en bord de mer, une maison avec une plage au bout du chemin pour marcher sur le sable main dans la main, avec pour seul horizon notre bonheur et les flots et le ciel bleus. Je me souviens encore de notre dernier baiser, de son dernier regard. De sa dernière phrase. « Sache que je t'aime ».

Éléonore essuie une larme sur sa joue.

— Quand j'ai vu l'avion décoller à travers la vitre, j'ai senti que c'était une partie de ma vie qui s'envolait. La plus belle période de mon existence. Ça disparaît si vite un avion quand on y a tous ses espoirs, tout son avenir. Ça vous coupe les ailes. En un fragment de seconde, son au revoir s'est transformé en adieu. Je suis restée prostrée pendant une heure, peut-être plus, seule, dans l'aéroport. Je me souviens de la compassion des hôtes qui s'arrêtaient pour me parler, me demander si j'avais besoin de quelque chose, de l'eau, à manger, si je voulais appeler quelqu'un. Je devais vraiment faire peine à voir avec mon visage ravagé par le chagrin... Mais non, la seule personne qui pouvait apaiser ma douleur volait au-dessus de l'Atlantique et s'éloignait de moi à jamais. Je le redoutais, je le pressentais.

Éléonore tire à nouveau sur sa cigarette. Puis, elle reprend son histoire.

— On s'est appelé quelques fois, pas beaucoup, c'était si cher d'appeler le

Canada à l'époque. Ce n'était pas comme aujourd'hui, où tout est facile, presque gratuit. On s'est écrit. Moi plus souvent que lui, beaucoup plus souvent même, mais je comprenais, c'était difficile. J'imaginais très bien l'état dans lequel il était, il fallait qu'il s'occupe de sa mère qui luttait contre la maladie, et je ne voulais pas lui faire porter en plus le fardeau de ma peine.

Elle indique sa valise beige.

— Les lettres sont toutes là. Je recopiais celles que je lui envoyais, je voulais en garder un double pour les lire et les relire, en attendant ses rares réponses... Si j'avais pu enregistrer nos appels téléphoniques, je l'aurais fait aussi... Écouter sa voix quand je n'allais pas bien... C'est-à-dire presque toujours... Il avait une voix grave, puissante, avec cet accent que je trouvais si charmant... Je l'ai toujours dans mon oreille, mais après toutes ces années, je ne suis plus tout à fait sûre d'elle...

Elle sourit et ferme les yeux, pour s'envoler dans des souvenirs lointains et de plus en plus flous, comme les flammes d'un feu qui ne veut pas mourir, malgré le vent qui les couche et les bouscule.

Le tabac lui fait tourner la tête, légèrement, comme une valse, elle n'a plus l'habitude. Éléonore se revoit allongée sur son lit, encore chaude de l'amour. Elle ressent son souffle quand il plongeait son visage dans ses cheveux et qu'il lui susurrail des mots tendres et sucrés. Arthur aimait la poésie. C'était un romantique incandescent. Tout était prétexte pour lui dire son amour : un regard, un parfum, un rire, un mot.

Souvent, il lui fredonnait les paroles d'une chanson qu'il avait écrite pour elle, comme ça au creux de l'oreille, avec ou sans sa guitare.

*« Un seul regard dans tes yeux
Sèche mes larmes, soigne mes bleus
Tu guéris mon âme de ses drames
Tu es l'amour qui m'enflamme
Tu rallumes mon cœur
Écris mon bonheur
Tu es mon espoir
Viens, écrivons notre histoire. »*

Éléonore fouille dans le sachet plastique. Elle relit des bouts de paragraphes, quelques lignes raturées, revient sur une phrase, sourit.

— Tenez, lisez celle-ci.

Antoine prend la lettre comme si c'était un texte sacré. Dans ses mains, il sent tout le poids de l'honneur et du privilège qu'elle lui fait. Éléonore ne lui en veut pas, ou ne lui en veut plus. Elle l'a choisi lui, pour enfin dévoiler les secrets de son histoire intime.

La lettre est datée du 25 janvier 1963. Près de trois mois après le départ d'Arthur.

« C'est si dur de vivre sans toi. La vie n'a plus le même éclat. Mes amis me disent que j'ai l'air triste. Ce n'est pas qu'un air. Je suis plus que triste. Je suis malheureuse. J'ai l'impression de ne vivre qu'à moitié sans toi. Comme si on m'avait enlevé une partie de moi-même.

(...)

Mon amour, j'en ai assez d'attendre. De regarder nos photographies sans cesse. Assez de relire tes lettres, assez de relire chacune de tes phrases, chacun de tes mots. Je les connais par cœur, il m'en faut d'autres maintenant, et vite.

Je ne veux plus vivre dans ce passé merveilleux. Je ne veux plus avoir peur d'un avenir sans toi. Je te veux dans mon présent, là, tout de suite, maintenant.

(...)

Arthur je t'en supplie, reviens-moi vite, juste quelques heures ou quelques jours pour apaiser mon corps et mon cœur qui se consomment et se meurent d'être si loin de toi.

Ne me laisse pas pleurer plus longtemps. »

— J'ai reçu sa réponse un mois plus tard. Autant vous dire une éternité. C'était si compliqué à l'époque de se parler comme ça, par-delà l'Atlantique, à cinq mille kilomètres l'un de l'autre... D'attendre sa réponse sans savoir s'il a bien reçu la lettre, s'il l'a lue, s'il l'a aimée, s'il m'aime toujours... Aujourd'hui avec internet, ça aurait été si différent, si facile... Vous, il vous suffit d'appuyer sur un bouton et c'est bon, vous avez l'image et le son... En instantané. Mais nous... Il fallait être patient. Il fallait les mériter ces conversations, il fallait les mériter ces réponses...

Elle soupire de regret. Aurait-elle sauvé son amour s'ils avaient vécu au vingt-et-unième siècle ? Elle ne le saurait jamais.

— Tenez, lisez.

*« Merci d’être là pour moi, mon amour.
Merci de m’attendre depuis si longtemps maintenant. Merci pour tes mots,
ils sont des caresses sur mon cœur.*

(...)

*Je sais que l’attente est longue et qu’elle t’est insupportable. Elle l’est
pour moi aussi et je m’en veux de t’imposer cela. Mais ma mère ne va pas
mieux. Elle se bat, mais les médecins ne sont pas optimistes. Je dois rester
auprès d’elle. Jusqu’au bout.*

(...)

*Mais grâce à toi, je tiens le coup. Car je sais que tu es là, et que tu seras
toujours là. Sois patiente mon amour, des jours merveilleux nous attendent
tous les deux.*

Merci d’exister, tu donnes un sens à ma vie. »

Le talkie-walkie crachote soudain dans sa blouse.

— Antoine ? !

C’est Catherine.

— Oui ?

— Mais où êtes-vous ? ! On vous cherche partout ! C’est l’heure du dîner !
Il regarde sa montre, il est bientôt dix-neuf heures. Mince ! Il n’a pas vu le
temps passer. Il se tourne vers Éléonore.

— Je suis désolé, je dois y aller. Vous descendez avec moi ? Il y a du
poisson ce soir.

— Non, merci... Je n’ai pas très faim.

— Vous voulez que je vous monte quelque chose ?

— Non ça ira, merci.

Elle lui sourit tendrement et approche sa main de sa joue.

— Vous lui ressemblez Antoine... Beaucoup...

Il se lève, il ne sait quoi lui répondre.

— Ça m’a fait du bien de vous parler. Vous êtes le premier homme à lire ces
lettres, vous savez. Seules ma sœur et ma chère Françoise les ont lues avant
vous.

Le talkie-walkie grésille encore dans sa poche.

— Je dois vraiment y aller... Nous pourrons continuer demain si vous
voulez.

— Oui, nous verrons...

Elle se mord la lèvre, son regard se fait presque implorant :

— Et pour aller à Montmartre ? Voir la Tour Eiffel ? Vous m’emmènerez ?

Ça me ferait tellement plaisir...

Il hésite, s’excuse d’avance :

— Je vous l’ai dit, c’est interdit...

— S’il vous plaît, Antoine.

— Je ne vous promets rien, mais je vais essayer.

OceanofPDF.com

17.

— Quel jour sommes-nous, Georges ? demande Antoine tandis qu'il aide le vieil homme à se redresser dans le lit.

— Je ne sais pas. Lundi ?

— Non.

— Mercredi ?

— Non plus.

Georges hausse les épaules, indifférent. Sur sa joue grise, une touffe de poils blancs a échappé au rasoir. A-t-il oublié ce qu'il faisait en plein rasage ?

— Je ne sais pas. Ça ne change rien pour moi. Le temps n'a pas d'importance ici.

— Qu'avons-nous fait hier soir ? demande-t-il pour le stimuler encore.

— Tous les deux vous voulez dire ?

— Non, hier soir, avec les autres résidents.

Il passe une main hésitante dans ses cheveux cotonneux. Il enroule ses doigts dans ses mèches, comme pour attraper un souvenir. Il cherche dans sa mémoire, les yeux flous, et puis après un long moment, il dit :

— Je ne me souviens plus.

Antoine hoche la tête.

— Nous étions mercredi hier. Et qu'est-ce qu'il y a le mercredi ?

— Ravioli ?

Antoine sourit : il sait pourquoi Georges est son résident préféré. Même si sa mémoire n'imprime plus beaucoup, son esprit reste vif. Il demeure capable de tenir une conversation et de faire preuve d'humour et de répartie.

— Le tournoi de scrabble !

— Du scrabble ? Tous les mercredis ? ! Que c'est ennuyeux ça ! La routine est l'ennemi de l'homme Antoine, sachez-le !

— C'est peut-être ennuyeux, mais vous avez fini deuxième.

Georges éclate de rire.

— Deuxième ? ! Moi ? ! Au scrabble ? ! Combien étions-nous à jouer ? Deux ? !

— Ne vous faites pas plus bête que vous ne l'êtes Georges ! Ce n'est pas

parce que vous préférez les chiffres, que vous n'êtes pas doué pour les lettres ! Vous avez été très bon. Comme d'habitude.

— Ce n'est pas moi qui suis bon, ce sont les autres qui sont nuls ! Ou alors ils n'ont plus aucune mémoire ! rit le vieil homme en étirant ses membres nonagénaires.

Il regarde le plateau-repas :

— Il n'y a pas de brioche aujourd'hui ?

— Non, pas tous les jours, Georges.

— C'est parce que le cardiologue a dit que j'étais trop gros, c'est ça ? demande-t-il déçu, en tapotant son ventre rebondi.

— Il n'a pas dit que vous étiez gros. Il a dit que vous deviez faire attention.

— Attention à quoi ? À mon âge, ce n'est pas une brioche de plus ou de moins qui va me tuer ! ronchonne-t-il. Il y a bien longtemps que je n'ai plus peur de la mort, vous savez. Quand j'étais plus jeune oui, mais je suis prêt maintenant. Je l'attends. Je la vois de si près que je pourrais la toucher, lui dire « Viens, c'est l'heure ! ».

— Ce n'est pas l'heure, pas encore, ne dites pas ça ! Vous avez encore de belles années devant vous, Georges. Pour regarder vos petits et arrière-petits-enfants grandir. Pour jouer le spectacle de la Maison des Souvenirs...

— Ce ne sont pas des années qu'il me reste. Ce sont des heures, des minutes ou des secondes même, dans l'immensité de la vie.

Georges soupire et baisse la tête, comme enfoncé dans des méditations malheureuses.

— Thé ou café ?

— Du thé, s'il vous plaît.

Antoine verse l'eau fumante en silence et pose la tasse sur le plateau.

— La vie est comme une côte, Antoine. Quand on est jeune, comme vous, on monte lentement, on se dit qu'on a le temps. On se dit que tout est possible, et on fixe le sommet, le cœur rempli de rêves et d'espoirs, qui bien souvent ne se réaliseront jamais. Mais quand on est en haut, comme moi aujourd'hui, comme nous tous ici, et qu'on voit la descente à pic, tout va plus vite. On ne voit plus que la mort. Dans tout. Dans tous nos gestes. Dans tous les rêves que nous avons et que nous avons oubliés. Dans tous les espoirs que l'on chérissait et que l'on a abandonnés. Nos rêves, nos amours, ils sont morts. Tous. La mort est notre seule certitude.

Georges marque une pause, et trempe ses lèvres grises dans le thé chaud.

— Quand je vous regarde, Antoine, je vois la jeunesse, la force. Tout ce que

j'ai perdu. Aujourd'hui, je ne suis plus qu'un vieillard fatigué. Un vieillard à qui vous faites voir les mêmes vidéos plusieurs fois...

Antoine se redresse surpris, il cherche à dire quelque chose mais Georges l'arrête d'un geste de la main, un sourire en coin :

— Vous croyez que je perds la boule à ce point ? Je vous teste aussi, Antoine. Moi aussi je m'amuse un peu avec vous. C'est tout ce qui me reste. Alors votre vidéo sur le Pérou que j'ai vue quatre fois... C'est comme ce neurologue, ce corse, Franconi ou Franschetti, j'ai oublié son nom. Il me pose toujours des tas de questions à la con. Où je suis. Quand je suis né. Qui est le Président de la République. Quel jour nous sommes... Il m'emmerde, vous savez. Alors parfois, je fais exprès de répondre à côté, juste pour avoir le plaisir de voir sa réaction.

— Vous ne devriez pas, Georges. C'est pour votre bien qu'il vous pose toutes ces questions. Pour adapter vos exercices et vos médicaments.

— Je sais... Mais à quoi bon ? J'ai quatre-vingt-onze ans. Mon but n'est pas de vivre le plus longtemps possible, Antoine. Ce qui compte, ce ne sont pas les années qu'il y a eu dans la vie, mais la vie qu'il y a eu dans les années. Moi je veux continuer à rire. À aimer. À apprendre, à découvrir de nouveau pays, de nouvelles musiques, de nouvelles pièces de théâtre... Et je veux continuer à être autonome. Je ne veux pas finir comme un légume. C'est humiliant d'avoir besoin d'aide pour marcher, se laver, ou simplement se lever d'un fauteuil... C'est terrible de penser que c'est tout ce que vous connaissez et connaîtrez de moi.

Il boit une nouvelle gorgée de thé.

— Je n'ai pas toujours été faible comme ça, Antoine. J'ai été jeune, vigoureux. Comme vous. J'ai eu des cheveux blonds, des dents blanches, des muscles saillants, avant que la vieillesse ne me prenne tout, lentement, insidieusement, comme le temps ronge une maison qui s'écroule. Quand je me regarde dans la glace, je ne reconnais plus l'homme que j'étais. C'est ça qui est le plus difficile, je crois. La décrépitude.

Antoine l'observe avec bienveillance.

— Vous êtes encore bien conservé pour une maison en ruines, Georges !

— Vous êtes gentil.

— C'est vrai, je vous l'assure.

— Qui vous l'a dit ? Éléonore ? demande-t-il avec espoir.

— Toutes les femmes des Acacias le disent !

Georges sourit. Il rougit presque.

— N'en faites pas trop quand même. Mais c'est vrai que je ne suis pas le plus à plaindre. Comme disait Talleyrand, « Quand je m'examine je m'inquiète, quand je me compare je me rassure ! »

Les deux hommes rient de bon cœur. Puis, Georges reprend sur le ton de la confiance :

— En tout cas Antoine, si j'ai un conseil à vous donner, c'est mariez-vous ! Trouvez-vous une femme gentille et aimante. La solitude, il n'y a rien de pire ! Moi, ça fait vingt-deux ans qu'Alice est partie. Et je peux vous assurer que c'est une torture que de vieillir seul, que de mourir à petit feu sans tendresse ni douceur. Quand on se retrouve seul chez soi, seul dans son lit, c'est l'angoisse qui vous saisit. On a l'impression d'être seul sur terre.

Georges se penche vers lui et poursuit, chuchotant presque :

— Je peux vous aider pour Leïla si vous voulez.

— Pardon ?

— Vous formeriez un beau couple tous les deux. Tout le monde le dit.

— Qui ça tout le monde ?

— Tout le monde ! Nous avons de l'expérience, vous savez ! Nous savons reconnaître l'amour !

— L'amour ?

— Oui l'amour ! Ça crève les yeux ! Elle vous aime ! Et vous aussi, mais vous ne le savez pas encore ! Ou vous refusez de l'admettre !

— Vous dites des bêtises, Georges !

— Allez Antoine ! Ça nous rendrait tous tellement heureux pour vous ! Vous nous inviterez à votre mariage ? Je viendrai avec Éléonore !

Antoine secoue la tête en souriant.

— Vous n'en ratez pas une, Georges ! Allez, je dois aller voir Éléonore, justement. Vous voulez que je lui passe un message ?

Son visage s'illumine à son évocation.

— Dites-lui que je l'attendrai sous le chêne avant le déjeuner. Nous n'avons pas fini la lecture du Cid !

18.

Chaque jour, à la même heure, Éléonore et Antoine se retrouvent pour remonter le fil de sa vie. Avec impatience, elle étale les lettres et les photos sur la couverture du lit, « voilà pourquoi j'avais besoin d'un *king size* », et elle révèle ses secrets, *leurs* secrets, un à un.

Une photo d'Arthur au bord d'un lac, prise en automne d'après les couleurs jaunes, rouges et oranges de la végétation. Il ne regarde pas l'objectif mais l'horizon, vers les montagnes et le ciel qui reflètent sur des eaux calmes leurs oripeaux blancs et bleus.

— C'est une photo de lui avant que je le rencontre. Elle date de 1960. Il me l'a donnée avant de partir. C'est le lac Saint-Jean, à côté de Montréal. Il disait qu'il m'y emmènerait un jour... Je n'y suis jamais allée.

Une photo dans un bar. Éléonore et Arthur sont assis à une table pleine de verres et de cendriers fumants. Elle est sur ses genoux dans une drôle de robe rose saumon. Il a une vieille guitare flamenco à la main. Arthur a un air de défi dans les yeux comme s'il disait au photographe « Oui, cette femme magnifique est à moi, et personne d'autre ne la touchera jamais. »

— Je sortais tout juste du théâtre. Je porte encore le costume de Silvia, dans *le Jeu de l'Amour et du Hasard* de Marivaux. Arthur jouait des reprises folk d'Elvis Presley, des Beach Boys... Et ses compositions aussi, en français et en anglais. Arthur avait un réel talent... Et je ne dis pas ça parce que je l'aimais, non. Tout le monde le disait quand il jouait... Il avait un magnétisme, un charisme... Il avait vraiment quelque chose de plus que les autres...

Éléonore s'arrête un instant et ferme les yeux, pour entendre sa voix. Elle entend les notes d'une chanson qu'il lui avait écrite, inspirée d'un vers d'Éluard. Une ode à son regard azur qu'il aimait tant, une composition guitare-voix dépouillée, presque chuchotée, les mots suffisaient :

*La courbe de tes yeux fait la cour à mon cœur
Lui promet un avenir radieux sans peur ni douleur
Colore le ciel en bleu efface le gris des pleurs
La courbe de tes yeux fait la cour à mon cœur
Tous les jours*

*La beauté de tes yeux fait l'amour à mon cœur
Ensemble ils brûlent d'un feu celui du bonheur
La vie est belle à deux je t'aime tant ma fleur
La beauté de tes yeux fait l'amour à mon cœur*

Pour toujours

« C'est magnifique mon amour ! Je veux la garder pour moi cette compo ! », s'était-elle exclamée, les larmes aux yeux, la première fois qu'il l'avait jouée. » Ne la chante que quand je suis là ! Tu me le promets ? ! ». « Oui mon amour, je te le promets. »

Éléonore se penche sur le lit et prend une liasse de lettres. Elles datent du milieu de l'année 1963.

— Je l'ai attendu vous savez. Sa mère n'allait pas mieux. Ça a duré un mois, puis deux, puis trois, puis quatre... Qu'est-ce que je pleurais, qu'est-ce que j'étais malheureuse ! Je ne jouais plus. Je ne mangeais presque plus. Déjà que je n'étais pas bien épaisse. Je demandais à ma sœur, à Françoise, à des amis de dormir chez moi pour ne pas rester seule avec ma peine. Et j'attendais. Ses coups de fil qui ne sonnaient pas. Ses lettres qui n'arrivaient pas. Et quand enfin j'en recevais une, je me jetais dessus comme une morte de faim. Je la caressais. Je la sentais. Je m'enivrais de son odeur. Je la lisais et la relisais. Je décortiquais chaque mot, chaque syllabe. Je sentais presque sa peau, ses doigts sur le papier. Pourtant, elles étaient de plus en plus courtes ses lettres, de plus en plus espacées dans le temps. Mais je me raccrochais à mon amour, à mon espoir.

Elle marque une pause, cherche une lettre du regard :

— Je lui ai même proposé de le rejoindre, vous vous rendez compte ? Je n'avais jamais pris l'avion moi à cette époque. Mais j'étais prête à le faire malgré ma peur. Car qu'est-ce que la peur face à une vie de pleurs, une existence vide de sens ? Et vous savez ce qu'il m'a dit ? Il m'a dit non. Il ne voulait pas que je le voie dans cet état. Ce non, ça a été comme un coup de poignard, mais je voulais le croire. Il disait que la fin était proche, qu'il reviendrait bientôt... Alors je comptais les jours qui me rapprochaient de lui. J'étais triste pour sa mère mais heureuse pour moi, car sa mort me redonnerait la vie.

Éléonore s'arrête de parler, les yeux fixés sur le bout incandescent de sa cigarette. La fumée enveloppe son visage d'un voile de mélancolie.

— Et puis, il n'a plus jamais répondu. Jamais. Je suis restée des heures sans

bouger près du téléphone. J'avais tellement peur de sortir et de le rater. Je guettais l'arrivée du facteur, je lui disais « Mais vous êtes sûr que vous n'avez rien pour moi ? ! Vous ne vous êtes pas trompé de boîte ? Vous n'avez pas égaré une lettre ? Vérifiez, je vous en supplie ! » Je devenais folle. À la fin, le pauvre facteur me fuyait. Il n'en pouvait plus de me voir plantée comme un piquet devant ma porte tous les matins.

Les larmes rougissent ses yeux, mais elle ne les essuie pas, comme si elle ne les sentait plus d'avoir trop pleuré.

— Il est sorti de ma vie comme il y était entré. D'un seul coup... Mon plus grand bonheur a été mon plus grand malheur...

— C'est pour ça que vous ne vous êtes jamais mariée, que vous n'avez jamais eu d'enfants ?

— Oui... À cause de lui. J'ai refusé les avances de beaucoup d'hommes. Je l'attendais, j'espérais qu'il réapparaîtrait, un jour... Vous m'auriez vue dans les premiers mois. J'étais une vraie tigresse. Dès qu'un homme m'approchait, me complimentait trop pour être honnête, je sortais les griffes. Je disais que j'étais prise, que mon homme allait revenir. Ça m'a coûté quelques rôles, je pense, dit-elle avec une pointe de regret dans la voix.

Elle regarde la cendre se détacher lentement de sa cigarette.

— Le monde du spectacle est un petit milieu, vous savez. Tout le monde connaît tout le monde. Il n'a pas fallu longtemps avant que le tout Paris apprenne que mon Arthur avait disparu sans laisser d'adresse. Ils devaient tous penser que j'étais folle à lier de lui rester fidèle malgré sa trahison. Quelle idiote j'ai été.

Elle rit d'elle-même.

— Puis, après quelques années sans nouvelles de lui, j'ai commencé à lâcher prise, à me laisser aller à flirter avec d'autres hommes, pour voir si j'étais belle encore, si j'étais toujours désirable... La vérité, c'est que je me sentais si seule. J'avais tellement besoin d'une présence, tellement besoin de tendresse. Qu'est-ce que j'en ai reçu des invitations à dîner, à prendre un verre, à aller danser... Des acteurs, des chanteurs, des producteurs, des scénaristes, des journalistes... Des très connus, des moins connus... Des hommes mariés... Avec des enfants... Tous me promettaient une grande carrière, avec de grandes salles pleines à craquer... Foutaises ! Ils voulaient juste me baiser...

Elle s'arrête brusquement et porte la main à sa bouche :

— Pardon Antoine, vous devez me trouver vulgaire.

— Non pas du tout...

— Vous savez, l'époque était très différente d'aujourd'hui. Le mouvement #metoo était loin d'exister. Les hommes dominaient complètement le showbiz. Les femmes n'étaient que des jouets et des trophées entre leurs mains. Vous n'imaginez pas le nombre de remarques sexistes et de gestes déplacés que j'ai eus à affronter.

Elle tire longuement sur sa cigarette. La nuit s'est désormais répandue dans la chambre comme une couverture. Seule la partie la plus haute de la fenêtre reste visible, dessinant la silhouette immobile d'une grosse pleine lune.

— J'ai parlé à Arthur des hommes que je rencontrais dans mes lettres. Je lui demandais s'il serait jaloux s'il apprenait que j'avais embrassé tel acteur ou couché avec tel chanteur. S'il voudrait leur casser la gueule.

Elle marque une pause. Son regard se fait plus sombre, sa voix plus grave.

— J'aurais voulu qu'il les lise ces lettres. Tellement voulu qu'il sache que si je faisais certaines choses, des choses que je regrettais ensuite, c'était à cause de lui. C'était parce qu'il était parti, qu'il m'avait trahie, que je voulais qu'il souffre aussi... Puis un soir, j'ai rencontré un producteur de cinéma. Un italien. Il était bien plus vieux que moi... Mais il était drôle, excessif, il avait un charme fou... Il m'a fait tourner la tête avec ses promesses de films, ses grands restaurants, ses palaces à Rome, Milan ou Venise. Nous étions invités partout, il côtoyait les plus grands acteurs italiens et français. Alain Delon, Marcello Mastroianni, Catherine Deneuve, Brigitte Bardot, Sophia Loren...

— Vraiment ? !

— Oui, c'était fou ! Nous faisions la fête sur des yachts, dans des villas immenses en Sardaigne, à Saint-Tropez... Il y avait du champagne au petit-déjeuner... C'était une vie de rêve. Inimaginable pour la petite perpignanaise que j'étais. Quand j'en parlais à ma sœur, à mes parents, ils ne me croyaient pas. Et moi aussi, j'avais du mal à croire ce que je vivais. Roberto me disait qu'il ferait de moi une star. Qu'il m'amènerait à Hollywood. Ça a duré quelques semaines... Ou quelques mois, je ne sais plus... Jusqu'à ce que je réalise qu'il était plus lié à la mafia qu'à Cinecittà. Elle rit encore.

— Mais au fond de moi, je sais que si je ne suis pas retombée amoureuse, c'est parce que je pensais toujours à Arthur. Même après dix ou vingt ans...

Je me raccrochais au doux rêve de son retour... Mon amour était si grand, si intense... C'est idiot n'est-ce pas ?

Antoine hoche la tête, sans un mot. Il pense à Aurélie. Au mal que son amour lui fait encore.

— Je sais ce que vous traversez Antoine. Ne faites pas la même erreur que moi. Ne laissez pas le passé vous empêcher de vivre le présent.

OceanofPDF.com

19.

Antoine est allongé dans la baignoire, le corps complètement immergé dans l'eau devenue tiède. Seules sa tête et ses mains qui tiennent son smartphone dépassent de la mousse blanche. Les stories Instagram défilent, et des gens qu'il ne connaît pas lui jettent à la figure un bonheur insolent fait de voyages, d'amours et d'enfants sublimes. Instagram est un accélérateur de déprime quand on va mal, un transformateur de pensées grises en idées noires.

Antoine s'arrête sur une story d'une influenceuse qui vient d'arriver aux États-Unis. Elle partage son plan de vacances, et les noms qui s'affichent en lettres lumineuses sur son écran résonnent en lui de manière cruelle. New York, San Francisco, Los Angeles... Aurélie lui parlait si souvent des USA. Son rêve américain. Pour une raison qu'il ignorait, la patrie de l'oncle Sam exerçait sur elle un magnétisme qui l'attirait inexorablement. Antoine, lui, préférait l'exotisme de l'Asie, mais pour elle, il avait accepté ce road trip américain : la grande pomme d'abord, Brooklyn, Manhattan, puis San Francisco, ses collines et sa baie. De là, ils devaient louer une voiture pour descendre la mythique route numéro un jusqu'à San Diego, en passant par Big Sur, Malibu et son immense plage de sable blond. Aurélie lui avait annoncé que c'était fini, quinze jours avant leur départ.

Il avait vu ses photos quelques mois plus tard sur les réseaux sociaux. Les photos qu'ils devaient prendre ensemble, elle les avait prises avec un autre. La Statue de la Liberté. 5th Avenue. Le Golden Bridge. La colline d'Hollywood. Les studios d'Universal. C'était dans ses bras qu'elle avait immortalisés ces lieux mythiques. C'est terrible de se voir à l'écran remplacé par un autre. De se dire que tout ce qu'ils avaient prévu, tout ce qu'ils avaient imaginé ensemble pendant des heures sur des blogs de voyages, c'était un autre qui l'avait réalisé.

Mathieu Chanel. Lire son nom pour la première fois lui avait fait l'effet d'un coup de couteau. Aurélie Leclerc est en voyage à New York avec Mathieu Chanel. La manière dont elle le regardait lui avait fait terriblement mal. Ce regard amoureux et admiratif qu'elle lui portait à lui aussi, au temps de leur histoire. Un regard qu'il avait cru posséder pour toujours.

Antoine frissonne. Il pose son téléphone et ouvre le robinet pour ajouter de l'eau chaude.

Quand son amour s'est-il envolé ? Quand exactement ? A-t-il disparu comme ça, comme une évidence, ou cela lui a-t-il pris du temps ? A-t-elle dû lutter contre ses sentiments ? S'est-elle posé la question » Est-ce que je l'aime encore ? » ? En a-t-elle parlé à sa mère à qui elle confiait tout ? À Solenne, sa meilleure amie ? Leur a-t-elle fait part de ses doutes ? De ses envies d'ailleurs ? Quel a été l'élément déclencheur ? Est-ce de sa faute ? Ou c'est sa rencontre avec Mathieu Chanel qui a tout changé ?

Aurélie lui avait reproché à plusieurs reprises de la négliger, d'oublier leur couple, d'accorder trop de temps et d'importance à ses résidents. « Tu deviens comme eux à force de t'en occuper ! Tu deviens vieux ! lui avait-elle crié un soir. On ne fait plus rien ! On ne va plus au resto, plus au cinéma ! On ne fait plus de weekends ! J'en ai marre de ton Georges ! J'en ai marre de ta Marcelle ! J'en ai marre d'écouter les souvenirs des autres ! Je veux vivre les miens, les nôtres ! »

À quel moment avait-elle commencé à envisager de succomber aux avances de Mathieu Chanel ? À quel moment avait-elle commencé à rêver de lui la nuit, alors qu'il la tenait dans ses bras ? À quel moment avait-elle commencé à penser à lui quand ils faisaient l'amour ? Enfin quand il lui faisait l'amour et qu'elle... Que faisait-elle, elle ? La dégoûtait-il ? Se laissait-elle faire en espérant que ça passe vite, le plus vite possible ? Il ne le saurait jamais. Mais la question elle-même suffisait à lui donner envie de vomir toutes ses tripes.

Après le premier texto, le premier doute. Aurélie riait moins, paraissait plus soucieuse. Son travail l'accaparait de plus en plus. Elle rentrait tard, partait en séminaire. Souvent. Trop souvent. Elle avait eu une promotion et il s'était forcé à la croire.

Mais quand il l'embrassait, il sentait bien qu'elle lui rendait moins ses baisers. Quand il la caressait, il voyait bien qu'elle se détournait, que sa peau le fuyait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandait-il.

— Rien.

— Si, je vois bien qu'il y a quelque chose. On ne fait presque plus l'amour.

— Je suis fatiguée.

— On ne l'a fait que trois fois le mois dernier...

Elle ne répondait pas et lui échappait pour retourner à son livre ou à sa série.

C'est à ce moment-là qu'il avait décidé de fouiller dans son téléphone. 2105. Après un bisou sur la joue comme de simples amis, il avait attendu qu'elle s'endorme pour allumer le coffre de ses secrets.

La morsure de la vérité avait été d'une violence inouïe. « J'ai encore envie de toi », lui avait envoyé « Christine », sa nouvelle collègue « super sympa ». Il avait eu l'impression qu'on lui écrasait le cœur, et il s'était mis à suffoquer. Il n'y avait pas d'historique, elle avait effacé tous les autres messages. Elle se refusait à lui, mais s'offrait à un autre. Qui ? !

Antoine s'était senti trahi. Sali. Humilié. Il n'avait pas dormi de la nuit. Il avait repensé à tous ces séminaires, tous ces soirs où elle était rentrée tard, pour terminer une « prez » ou faire un « call avec les U.S. ». Depuis combien de temps le trompait-elle ? Et avec qui ?

Il avait hésité à la réveiller, à hurler, à tout casser, mais il n'avait rien fait. Il voulait en savoir plus. Alors le lendemain matin, il avait fait comme si de rien n'était, et il avait déposé un baiser sur ses lèvres pour lui souhaiter une bonne journée. Et le soir venu, il avait attendu qu'elle s'envole dans les rêves d'un autre pour prendre son téléphone et découvrir d'autres messages, d'autres mensonges. Il n'y avait pas de séminaire à Lyon. Elle l'avait inventé pour dormir chez lui. Ses mots le frappaient de plein fouet. « J'ai tellement hâte », « Ma bouche a tellement faim de toi. »

Antoine avait pleuré comme jamais il n'avait pleuré. Et au petit-déjeuner, il l'avait attaquée :

— C'est quoi déjà ce séminaire à Lyon ?

— Oh, c'est avec les équipes commerciales... Ça me fait bien chier d'ailleurs, avait-elle répondu sans le regarder, les yeux rivés sur la matinale de BFM TV.

— C'est jeudi, c'est ça ?

— Oui.

— Ça tombe bien, je dois aussi passer gare de Lyon jeudi. Je te dépose ?

Elle s'était raidie, mais elle avait rapidement repris contenance, comme la menteuse professionnelle qu'elle était devenue. Depuis combien de temps lui mentait-elle ?

— Non c'est gentil, je vais prendre les transports.

— C'est con. Je te dis que je passe gare de Lyon.

— Je dois y aller tôt... En plus, je dois faire le trajet avec Christine, on doit parler boulot.

— Ah oui Christine ! Vous avez l'air de bien vous entendre ! Je peux vous emmener toutes les deux si tu veux ? Elle habite où ?

Aurélie avait cassé sa biscotte. Ses mains s'étaient mises à trembler.

— Qu'est-ce qu'il y a chérie ?

Elle s'était tournée vers lui, lentement, au ralenti, comme dans un film. Des larmes coulaient sur ses joues.

— Quoi ?

— Je...

— Quoi ? !

— J'ai rencontré quelqu'un.

Ses jambes s'étaient dérobées sous lui et il avait dû s'agripper à la table pour ne pas tomber.

— Je ... Je crois que je ne t'aime plus.

Le monde d'Antoine s'était effondré.

20.

— Je vous ai apporté du thé. Et du chocolat noir, avec 90% de cacao, comme vous aimez, annonce Antoine en entrant dans la chambre.

— Oh vous êtes un amour ! Merci !

Éléonore est à la même place qu'il l'a laissée la veille : assise devant ces lettres et photos qu'elle n'a pas montrées depuis vingt-cinq ans.

Elle se souvient parfaitement de la dernière fois que Françoise et Sophie les ont vues. C'était le 5 novembre 1994, le jour de sa dernière lettre à Arthur. Elles se regardaient toutes les trois, avec une émotion particulière, comme si elles enterraient un proche. Et c'était un proche à qui elles disaient adieu. Un proche à qui Éléonore avait écrit chaque année pendant trente-deux ans.

Elle se souvient de leurs visages. Elles se souvient des larmes qui coulaient sur leurs joues, de leurs mains qui caressaient la sienne. Ce jour-là, Éléonore avait pensé à brûler toutes ces lettres et toutes ces photos qui lui faisaient si mal. « Il ne reviendra jamais. » Mais Françoise et Sophie l'en avaient empêchée. Ces lettres faisaient partie de sa vie. Elles feraient revivre Arthur quand elle voudrait le revoir en approchant de la mort. Elles avaient eu raison.

Aujourd'hui, grâce à elles, Éléonore peut à nouveau partager son amour avec quelqu'un. Vingt-cinq ans après. Vingt-cinq longues années. Une éternité. Comment a-t-elle pu faire taire ces lettres aussi longtemps ? Ne pas parler d'Arthur, c'était donner raison au silence. Ne pas évoquer son absence, c'était le faire disparaître à nouveau.

Antoine dépose le plateau sur la table de chevet, près de la fenêtre. Il n'a même pas le temps de s'asseoir qu'elle commence déjà, impatiente de faire revivre Arthur.

— Quand j'étais avec lui, c'était magique. Il y avait une chimie qui s'opérait en moi. J'avais quelque chose de chaud dans le ventre, la chaleur du bonheur, celle qui dure et qui dure, vous savez, celle qui vous fait vous sentir si bien, si vivant.

Antoine voit très bien de quoi elle veut parler. Il connaît cette sensation qui l'habitait quand il se réveillait avec Aurélie. Il connaît cette certitude qu'il

ne peut arriver que le meilleur aux côtés de celle qu'il aime. Il connaît ce sentiment de plénitude, celui de ne faire qu'un avec la vie, avec le monde. Éléonore porte la tasse brûlante à ses lèvres et souffle doucement dessus.

— Ça sent bon.

— J'ai rajouté du miel.

— Vous êtes un ange ! s'exclame-t-elle, en posant ses yeux sur lui.

S'ils avaient eu un fils, il aurait été comme lui. Les mêmes cheveux châains bouclés. Le même profil grec, celui des statues des musées. Le même air rieur. Antoine a toujours l'air d'avoir envie de rire. Pourtant, elle sait que ce n'est qu'une façade. Leïla lui a tout raconté quand sa compagne est partie. Il souriait toujours, mais son regard était plus sombre, empreint d'une tristesse profonde qu'il taisait dignement. D'autres auraient craqué, mais pas Antoine. Il faisait bonne figure, comme si de rien n'était. Il attendait d'être rentré chez lui, dans cet appartement qu'il avait longtemps partagé avec celle qu'il avait aimée et qu'il aimait toujours. Attendre d'être seul pour s'abandonner à la douleur et à la peur de l'avenir sans elle.

Éléonore détaille son visage marqué par le manque de sommeil. Elle ne connaît que trop bien ce chagrin qui creuse les joues, et ternit le regard.

— Vous allez bien Antoine ?

— Oui pourquoi ?

— Vous pouvez me parler, vous savez. Si vous avez besoin, je suis là. Je vous parle de moi, de mon passé, mais nous pouvons parler de vous et de votre présent.

Elle le regarde avec bienveillance. Ses yeux sont une caresse sur sa peine.

— Merci, mais ça va.

Ils restent silencieux, buvant le thé sans un mot. Et puis, après une longue hésitation, Antoine pose la question qu'il a tournée et retournée dans sa tête depuis qu'elle lui a annoncé la disparition soudaine d'Arthur :

— Vous n'avez jamais pensé qu'il ait pu avoir un accident ?

Éléonore pousse un soupir et repose sa tasse.

— Si, bien sûr. Son silence a été si brutal.

Elle marque une pause, hésite à son tour.

— J'ai pensé à tellement de choses... Tellement d'explications... Qu'il avait peut-être eu un accident de moto... Il aimait tant la vitesse... Il disait que c'était la liberté. Et il ne portait pas toujours de casque... C'était une autre époque... Combien de fois sommes-nous partis têtes nues sur les routes de Champagne ou de Normandie pour des balades qui duraient des

jours et des nuits ?

Elle reprend la tasse, comme pour réchauffer ses mains devenues froides à l'évocation de sa possible mort.

— Mais comment savoir ? Je ne connaissais personne au Canada. Alors j'ai envoyé des lettres. J'ai appelé à Montréal pour avoir des informations sur lui, savoir où il vivait, où sa mère vivait, dans quel hôpital elle était... Mais personne n'avait de réponse...

— Et vous n'êtes pas partie là-bas ? Pour enfin savoir ?

Elle sourit tristement.

— Si... Mais à l'époque, voyager n'était pas aussi facile qu'aujourd'hui. Les billets d'avion coûtaient une fortune, et moi je n'étais qu'une petite comédienne, je n'avais pas assez d'argent pour partir... Alors en plus des spectacles, j'ai fait des extras, j'ai travaillé comme serveuse pour mettre de l'argent de côté. J'ai passé six mois terribles à pleurer tous les jours, toutes les nuits. C'était l'enfer. Je m'endormais en plein service tellement j'étais fatiguée. J'éclatais en sanglots devant les clients, des couples d'amoureux... Dès qu'il y avait des touristes canadiens, je leur demandais s'ils connaissaient Arthur, je leur montrais sa photo... Ils devaient me prendre pour une cinglée. Plusieurs fois je me suis fait virer... Et quand enfin j'ai eu l'argent nécessaire, j'ai acheté un billet pour Montréal. Je n'avais jamais pris l'avion. Qu'est-ce que j'avais peur ! Il y avait eu cet accident à Orly l'année précédente, un avion d'Air France... Il y avait eu plus de cent morts... J'y ai pensé tout le voyage...

Elle regarde ses mains, ses bras, et elle frissonne :

— Voyez, rien que d'en parler, j'en ai la chair de poule ! Qu'est-ce que j'ai pleuré pendant le voyage. J'ai prié Dieu tout le long... Moi qui suis athée !

— Et là-bas alors ?

— Quand je suis arrivée, il neigeait, il faisait froid... Bien plus froid que tous les froids que j'avais connus... J'étais perdue, tout me paraissait si grand... Je me suis rendue à l'adresse qu'Arthur m'avait donnée. C'était un hôtel. J'ai demandé au réceptionniste si...

Elle s'arrête soudain, la gorge nouée.

— Je me souviens encore de son visage. C'était un étudiant, on aurait dit un enfant... Je lui ai demandé s'il connaissait Arthur... Arthur Champlain qui venait prendre son courrier... Je pleurais... Il était si désolé pour moi...

— Que vous a-t-il dit ?

— Il m'a montré...

— Montrer quoi ?

Elle pleure désormais. Elle revit ce moment douloureux de 1963, comme si elle y était.

— Il m’a montré les dernières lettres que j’avais envoyées. Personne n’était venu les chercher. Personne...

— Il n’a pas pu vous donner plus d’informations ?

— Non... Il était nouveau... L’ancien était parti aux États-Unis. Il avait disparu du jour au lendemain sans donner d’adresse.

— Qu’avez-vous fait ensuite ?

— Je suis allée dans les hôpitaux, les cliniques... J’ai demandé s’ils avaient soigné une femme du nom de Champlain... Mais elle n’était sur aucun registre... Son nom était inconnu... C’était comme si elle n’avait jamais existé. Comme si Arthur n’avait jamais existé.

— Mais les premières lettres, il les a bien reçues ?

— Oui bien sûr, il m’a répondu au début...

Antoine se mord l’intérieur des joues. Il imagine trop bien ce qui a pu se passer. Il hésite à nouveau. Il sait que parler de cette disparition, c’est remuer le couteau dans une plaie encore béante, une plaie qui ne s’est jamais refermée et ne se refermera jamais. Pourtant, il sent que c’est le moment de poser les questions qui lui viennent. Il sent qu’Éléonore est enfin prête à affronter son passé, les yeux dans les yeux.

— Et vous êtes certaine de son nom ? Je veux dire, Arthur Champlain n’est peut-être qu’un pseudonyme ?

Elle fronce les sourcils.

— Pourquoi m’aurait-il menti ?

— Je ne sais pas... Pour se protéger... Protéger son passé... Ou vous protéger ?

— Me protéger de quoi ? !

— Je ne sais pas, Éléonore. J’essaie seulement de comprendre pourquoi il a cessé de vous répondre. Et pourquoi vous n’avez jamais retrouvé sa trace. Elle tourne la tête vers la fenêtre, vers ce ciel si clair d’été. Elle hésite, les pensées se bousculent dans sa tête.

— Parfois, j’ai une petite voix qui me dit qu’il m’a menti sur ses véritables sentiments, qu’il ne m’aimait peut-être pas autant qu’il le prétendait. Qu’une fois rentré chez lui, à cinq mille kilomètres de moi, il a compris que je ne comptais pas autant qu’il le croyait... Son silence a été si soudain.

Sa voix se brise et elle réprime un sanglot. Elle se penche au-dessus du lit,

cherche une lettre, en prend une, vérifie la date, la repose, puis elle en prend une autre :

— Voyez ce que je lui ai écrit.

La lettre est datée d'octobre 1963, près d'un an après le départ d'Arthur.

Ce qui rend belle, c'est d'aimer et être aimée. Et je me sens laide sans toi. Car si je t'aime toujours, je ne suis plus sûre d'être aimée.

(...)

Alors dis-le moi. Quelle femme as-tu rencontrée ? Quelle femme t'a retenu là-bas ? Car oui, je suis sûre qu'il y a une femme maintenant. Tu n'aurais pas disparu comme cela autrement.

(...)

Comment s'appelle-t-elle ? À quoi ressemble-t-elle ? Est-elle blonde ? Brune ? J'imagine qu'elle est belle, très belle, bien plus belle que moi et ça me rend malade de jalousie de la savoir avec toi. Quand je me regarde dans le miroir, je me trouve laide maintenant. Cette beauté que tu disais admirer ne valait que pour tes yeux.

(...)

Quel parfum met-elle ? Quelle est sa couleur préférée ? Chante-t-elle avec toi le soir quand tu sors ta guitare ? Regarde-t-elle par-dessus ton épaule quand tu écris tes chansons ?

Lui écris-tu des poèmes qui parlent d'amour et de voyages, comme tu le faisais avec moi ? Combien sommes-nous dans ce cas Arthur ?

(...)

Je voudrais tout savoir d'elle. Pour comprendre. Pourquoi tu m'as abandonnée. Pourquoi tu l'as choisie, elle.

Qu'a-t-elle de plus que moi, Arthur ? Me le diras-tu un jour ?

Antoine repose la lettre sur le lit. Il lui serre doucement la main. La voir désespérée, sans réponse depuis toutes ces années, le bouleverse. Il doit faire quelque chose. Il ne sait pas quoi encore, mais il ne peut pas la laisser comme ça.

— Éléonore, voulez-vous que je fasse des recherches sur Arthur ? Voulez-vous que j'essaie de savoir ce qui lui est arrivé ?

— Après tout ce temps ? Vous êtes gentil Antoine, mais ça ne sert plus à

rien.

— On ne sait jamais !

Elle secoue tristement la tête.

— Mais comment allez-vous faire ?

— Je ne sais pas. Je vais chercher sur internet. Appeler le Canada, Québec, Montréal. Il y a forcément un moyen de retrouver sa trace ! On ne peut pas disparaître comme cela !

— Même cinquante-six ans après ?

— Oui, je pense que c'est possible !

Elle prend sa main dans les siennes et les caresse doucement. Elles sont froides, mais il suffirait de si peu pour les réchauffer. Elle plonge alors un regard plein d'espoir dans le sien :

— Oui, s'il vous plaît, Antoine. Je veux savoir ce qui lui est arrivé.

21.

Franck le regarde avec des yeux ronds de stupéfaction. Il ne sait pas s'il doit éclater de rire ou le prendre au sérieux. Derrière eux, des Américaines parlent fort, trop fort, leurs voix couvrent la musique du bar, elles répètent « Oh my God, oh my God » sans arrêt, on se croirait dans une série télévisée.

— Donc t'es en train de me dire que tu vas te lancer à la recherche d'un type qui a disparu il y a cinquante ans, (il compte sur ses doigts), cinquante-cinq, cinquante-six ans, bon sang ? !

— Oui.

— Toi, Antoine Rey, aide-soignant, tu vas chercher avec ton petit ordinateur un mec dont tu ne sais strictement rien, dont tu n'es même pas sûr du nom, parce qu'une vieille foldingue t'a raconté une histoire que t'as trouvée touchante ? C'est ça ? !

— C'est résumé à ta manière, mais oui. Et Éléonore n'est pas foldingue.

Franck grimace et vide sa bière.

— Pas foldingue ? ! Attends, mais comment veux-tu qualifier une nana qui tire un trait sur sa vie parce qu'elle a vécu une passion de neuf mois avec un type qui n'a pas eu les couilles de lui dire que c'était fini ? !

— Il y a autre chose.

— Mais quoi sérieusement ? ! C'est quoi cette histoire de mère malade ? De « Non, ne viens pas, je ne veux pas que tu me voies comme ça » ? ! T'y crois sérieusement toi ? !

Antoine hausse les épaules.

— Ce n'est pas une question de croire ou pas. Elle a quatre-vingt-huit ans et elle ne sait toujours pas pourquoi l'homme qu'elle aimait n'est jamais revenu.

— Oui, je comprends bien, mais...

— T'imagines si elle meurt dans l'ignorance ? Si sur son lit de mort, elle n'a toujours pas de réponse ? Elle ne pourra jamais être apaisée, cette femme.

Franck fait la moue. Il se tourne vers le bar, essaie sans succès de capter l'attention de la serveuse qui rigole avec une amie.

— Tu sais, moi aussi j'en ai sorti des mensonges pour me débarrasser d'une

meuf qui s'accrochait trop.

— Ah bon ? !

— Bien sûr que oui ! Tous les hommes font ça ! Enfin, sauf toi ! (Il rigole)
J'ai inventé un accident de voiture. Un enterrement d'un cousin. Une fois, j'ai même dit que je déménageais en Australie chez ma sœur !

— T'as vraiment fait ça ? !

— Ouais.

— Et t'es fier de toi ? !

— Ouais ! Comme quoi c'est pratique de s'inventer une sœur de temps en temps.

Franck éclate de rire. Il se retourne à nouveau vers la barmaid, et claque des doigts. C'est à ce moment-là qu'elle le voit et hoche la tête d'un air blasé quand il lui fait signe de remettre la même.

— Et tu comptes t'y prendre comment ?

— Je vais chercher sur internet.

— Et tu crois qu'un inconnu de quatre-vingt-dix piges va avoir sa page Wikipédia ou Facebook avec son adresse et son numéro de portable ?

— Non mais...

— Il y a des choses sur tes grands-parents sur le web ?

— Je sais pas.

— Bah moi je te le dis : N-O-N. Il n'y a rien. R-I-E-N. Mes grands-parents, il n'y a rien sur eux. Mes parents, il n'y a rien sur eux. Internet, c'est pas l'annuaire des anonymes de plus de cinquante ans. Y a que notre génération et les suivantes qui mettent toute leur vie sur le web. On est les seuls à violer notre intimité sans qu'on nous le demande.

Antoine fait la moue.

— Il y aura peut-être quelque chose... Un article sur son fils ou sa fille...

— S'il a eu des enfants.

— Je regarderai dans les archives généalogiques...

Franck hoche la tête.

— Tu devrais commencer par ça ! La généalogie. Comment il s'appelle déjà ?

— Champlain.

— Comme un champ plein ?

— Non, C-H-A-M-P-L-A-I-N.

Franck sort son téléphone avec empressement, et tape son nom dans la barre de recherche.

— On va être fixé tout de suite.

La page de résultats se charge, on capte mal dans ce bar, comme dans la plupart des bars de la capitale. À croire que les patrons veulent obliger leurs clients à laisser leurs portables de côté pour quitter le monde virtuel et aimer, commenter et partager en face à face, dans la vraie vie. Au bout de quelques secondes, Franck tourne l'écran vers Antoine :

— Arthur Champlain, ancien gardien de l'équipe de hockey des Canadiens de Montréal. Surnommé Le Mur. Vainqueur de cinq coupes Stanley.

Franck clique sur « Images » et un solide gaillard moustachu apparaît.

— Il ressemblait à ça ton amoureux ?

— Non, pas du tout.

Antoine déverrouille son téléphone pour lui montrer la photo d'Éléonore et Arthur sur les hauteurs de Cannes. Franck lui prend le Samsung des mains, bouche bée.

— C'est qui ça ? !

— Éléonore et Arthur.

— Wow... Ils sont beaux !

— Oui.

— On dirait une photo de magazine ! Je comprends pourquoi elle n'a jamais réussi à l'oublier... Et tu me dis qu'elle était actrice ?

— Oui, actrice de théâtre.

— Elle n'a pas fait de cinéma ? Elle a une tête à faire James Bond girl !

— Non, jamais.

Franck lui rend le téléphone. Il siffle entre ses dents.

— Et lui, il était chanteur, c'est ça ?

— Oui.

— Il était connu ?

— Non, je ne crois pas.

— Au Québec peut-être ?

— Je ne sais pas.

— On devrait peut-être chercher par là. Il a peut-être sorti un disque ou fait des concerts qui ont été couverts par la presse locale...

— Oui, bonne idée !

Franck tape « Arthur Champlain musique ». Puis « Arthur Champlain concert » mais n'obtient aucun résultat.

— Tu vois, je te l'avais dit. C'est peine perdue ton enquête, Sherlock.

— Il doit y avoir un autre moyen de le retrouver.

Franck secoue la tête et le prend par l'épaule, comme pour le réconforter.
— Allez, je te paie un verre et on change de bar. Y a pas une meuf ici.

OceanofPDF.com

22.

— Il est beau ce vernis, dit Leïla en observant les ongles rouges fraîchement manucurés d'Éléonore.

— Merci ma belle.

— Qui vous l'a offert ? Georges ?

— Non, Antoine.

— Antoine ? !

— Oui. Vous n'êtes pas jalouse ? lui demande-t-elle avec un clin d'œil malicieux.

— Jalouse ? Moi ? ! Pourquoi je serais jalouse ? !

— Je ne sais pas. J'ai l'impression que vous l'aimez beaucoup, non ?

— Beaucoup ? ! Moi ? ! Mais qu'est-ce que vous allez imaginer ? C'est un collègue, c'est tout !

— Vraiment ?

— Oui bien sûr !

— Alors pourquoi vous rougissez ? !

Antoine dévisage Éléonore, sans savoir si elle blague ou pas. La vieille femme lui sourit sans ciller.

— Vous lui avez vraiment demandé ça ?

— Oui ! Je crois qu'elle vous aime Antoine.

— Aime bien, vous voulez dire.

— Non, plus que ça ! Ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

— Vous vous êtes donnés le mot ou quoi ? ! Georges m'a dit la même chose tout à l'heure !

Elle rit.

— C'est que c'est vrai alors !

Il secoue la tête.

— Mais non, je vous ai déjà dit...

— Je sais, je sais... Vous pensez encore à Aurélie. Mais ne faites pas la même erreur que moi, Antoine. Ne refusez pas le bonheur à cause d'un amour perdu.

Il baisse les yeux.

— Je sais, mais non...

— C'est dommage. Je ne serai donc pas plus douée dans le rôle

d'entremetteuse que Ciuta.

— Ciuta ?

— Oui Ciuta. C'est un personnage de la pièce *Les Caprices de Marianne* de Musset. Une vieille domestique qui tente de convaincre la belle Marianne d'aimer son jeune maître. Sans succès, Marianne étant fidèle à son époux. Je jouais Marianne à l'époque. Arthur était parti depuis...

Douloureusement, Antoine la voit compter dans sa tête.

— Depuis plus de... Trois ans...

Éléonore prend une lettre et caresse le vieux papier du bout des doigts.

— À mon retour de Montréal, j'ai pris la décision de lui écrire une lettre chaque année. Chaque 5 novembre. Le jour de son départ. Le jour de son au revoir, qui était un adieu qui ne disait pas son nom. Une lettre que je n'enverrais pas puisque je n'avais plus d'adresse. Mais une lettre que je lui ferais lire, si jamais il revenait. Une lettre dans laquelle je lui raconterais ma vie sans lui. Pour qu'il réalise les épreuves que j'avais traversées à cause de lui. Douze mois d'attente, de larmes et de folle espérance résumés en quelques pages.

— Chaque année ? répète Antoine.

— Oui. Une lettre chaque année depuis 1963. Ça en fait des mots, ça en fait des phrases. Ça en fait du chagrin couché sur le papier.

Elle désigne les feuilles étalées sur le lit et celles restées dans sa valise.

— Elles sont toutes là. Il n'en manque pas une. Qu'est-ce que je pleurais ces 5 novembre. L'encre que je dessinais sur le papier, c'étaient mes larmes qui ne cessaient de couler. Je ne pouvais rien faire d'autre que m'enfermer dans ma chambre et écrire tout ce que j'avais dans le cœur. Alors j'écrivais, sans m'arrêter. Je lui parlais de mon malheur, de ma colère aussi, de toutes ces questions qui me rendaient malade.

Éléonore chausse ses lunettes. Elle se racle la gorge, et après quelques secondes d'une lecture silencieuse, elle se met à lire à voix haute :

« Pourquoi es-tu parti ? Pourquoi m'as-tu abandonnée ? Pourquoi as-tu cessé de me répondre ? Pourquoi ce silence terrible ?

Que t'est-il arrivé Arthur ? Tu ne pouvais pas simplement me dire adieu, c'est fini ? J'aurais souffert à en mourir, bien sûr. J'aurais pleuré toutes les larmes de mon corps, bien sûr.

Mon cœur se serait peut-être arrêté de battre, mais au moins j'aurais eu une réponse. Au moins, j'aurais su. Au moins, j'aurais pu essayer de me

reconstruire. Car ne pas savoir, c'est la pire des tortures. Comment faire son deuil quand le silence s'ajoute à l'absence ?

— Ça me faisait du bien, vous savez. C'était une vraie psychothérapie. Ma psychologue c'était ma lettre et mon stylo. C'est beaucoup plus économique.

Elle sourit tristement, puis regarde Antoine par-dessus ses demi-lunes.

— Vous écrivez Antoine ? Vous couchez votre peine sur le papier ?

— Oui... Ça m'arrive, des fois.

— Ça vous fait du bien, n'est-ce pas ?

— Oui. Et ça me fait mal en même temps... Quand je relis mes textes, ça me replonge dans des états et des émotions que je ne veux plus revivre...

— Oui je comprends, ça me fait la même chose aussi... Mais je pense que tout le monde devrait écrire ce qu'il ressent... Verbaliser sa peine, son chagrin pour se soulager... Immortaliser les joies et les petits bonheurs de la vie pour ne pas les oublier...

Elle s'arrête de parler et enlève ses lunettes.

— Vous savez, je ne crois pas qu'on oublie les choses. Je crois qu'on ne sait plus où on les range, c'est tout. Ces lettres sont ma mémoire. Depuis 1962. Et c'est pour ça que je résiste si bien à notre ami Alzheimer.

Elle sourit et remet ses lunettes.

« Cela fait un an que tu es parti aujourd'hui. Et près de sept mois que tu ne viens plus chercher mes lettres. Sept mois que tu as quitté ma vie. Où es-tu Arthur ? Que t'est-il arrivé ? Ne pas avoir de réponse, ne pas savoir, même le pire, m'est insupportable.

(...)

Tu me manques tellement. Je voudrais tellement remonter le temps jusqu'à notre première rencontre pour tout revivre une nouvelle fois. Pour revivre chaque seconde de ces deux-cent soixante-dix-huit jours passés avec toi.

(...)

Je me souviens de tout. Tous nos réveils. Toutes nos discussions. Toutes nos balades. Tous nos fous rires. Qu'est-ce que j'aime ton rire mon amour ! Tes yeux qui se plissent, ta fossette qui creuse ta joue et demande à être remplie de baisers.

(...)

Tu sais, c'est l'espoir de te revoir qui fait battre mon cœur, alors s'il te plaît, ne le laisse pas s'épuiser en vain.

(...)

Que fais-tu mon amour ? J'espère qu'il ne t'est rien arrivé. Réponds-moi. Je t'en supplie. »

— Voyez, je lui écrivais comme si j'attendais une réponse. Puis, quand j'avais terminé la lettre, que je me sentais mieux, presque soulagée, je la mettais dans une enveloppe et je la rangeais dans ma valise en attendant l'année d'après. Vous devez me prendre pour une folle, n'est-ce pas ?

— Non, pas du tout.

— Vous êtes gentil.

Elle passe sa langue sur ses lèvres et cherche quelque chose des yeux.

— Vous pourriez me servir un verre d'eau, Antoine ?

— Oui bien sûr.

Pendant qu'il va jusqu'au chariot, Éléonore se lève et s'accoude à la fenêtre entrouverte.

— J'aime quand le temps est beau et frais comme aujourd'hui.

— Oui. Vous pourrez répéter dans le jardin cet après-midi.

— Oui, c'est une bonne idée.

Il lui tend le verre d'eau.

— Et comment vont vos acteurs ? Ils s'améliorent ?

— Énormément. C'est incroyable comme certains sont doués.

— Ah oui ?

— Oui... Vous ne devinerez jamais qui est le ou la meilleur(e) ! Quelqu'un à qui vous n'auriez jamais pensé !

Il hausse les épaules.

— Je ne sais pas... Denis ?

— Non.

— Roland ?

— Non. Un indice, c'est une femme.

Il fronce les sourcils.

— Ça ne peut pas être Maria ?

— Figurez-vous que si !

— Maria ! répète-t-il, surpris.

— Oui ! Elle qui n'aimait pas prendre la parole en public, qui n'avait pas

confiance en son accent, hé bien elle se révèle sur scène. J'ai souvent remarqué ça. Les personnes timides sont souvent d'excellents comédiens. C'est comme si protégées par le costume d'un autre, elles se mettaient à nu et libéraient toute leur sensibilité.

— Et vous pensez que vous serez prêts pour le spectacle ?

— Je l'espère !

Alors qu'Éléonore se rassied, Antoine regarde sa montre.

— Je vais devoir y aller.

— Oui, désolée, je vous retiens toujours. Merci d'être là pour moi, Antoine.

— C'est normal.

— À demain ?

— Oui, à demain. Même heure, même endroit.

23.

Antoine est allongé sur le canapé, son ordinateur sur les genoux. Sur la table basse, une tasse de café à moitié vide et un cendrier plein fument. Il ne lui reste qu'une cigarette, qu'il s'empêche de commencer tout de suite. Il va avoir besoin de force pour continuer à avancer dans la nuit.

Cela fait deux jours qu'il fouille internet dès qu'il rentre du travail, mais il n'a toujours pas trouvé la moindre information sur Arthur Champlain. Son nom le hante, il ne cesse de penser à lui. Il ne veut pas décevoir Éléonore. Il sent son regard plein d'espoir quand elle le voit. Il sait qu'elle prie pour qu'il lève les yeux vers elle, qu'il lui sourie, lui fasse un signe de la main, le pouce levé, ça y est, c'est bon, je l'ai retrouvé, je sais ce qui lui est arrivé. Mieux, je lui ai parlé, il est toujours en vie, et il pense toujours à vous Éléonore.

Il a envoyé un message privé à tous les Champlain de Facebook. Il a même créé des comptes LinkedIn et Twitter pour contacter John, Benjamin, Stéphanie, Michael, Jenny, Daniel, Mary Champlain. À tous il a envoyé le même message :

« Bonjour, je m'appelle Antoine Rey. Je suis aide-soignant dans une maison de retraite à Paris. Je suis à la recherche d'un homme nommé Arthur Champlain. Il est Québécois et doit être né dans les années trente. Il a vécu à Paris en 1962 avant de rentrer à Québec pour s'occuper de sa mère malade.

Une de nos résidentes, Éléonore d'Argens l'a aimé passionnément. Elle pense toujours à lui. Je vous joins une photo prise pendant le festival de Cannes de 1962. Le connaissez-vous ? Avez-vous quelqu'un dans votre famille qui pourrait m'aider ? Si oui, pouvez-vous me contacter dès que possible ?

Merci par avance.

Antoine »

Il l'a même traduit en anglais pour les anglophones. Mais il n'a pas reçu la moindre réponse pour le moment. Alors il tourne dans sa chambre

comme un lion en cage.

Et si Franck avait raison ? Et si c'était peine perdue ? Et si même à l'ère de l'internet tout puissant, il était impossible de retrouver un nonagénaire anonyme et sans histoire ?

Antoine a fait le test avec ses grands-parents. Il n'a absolument rien trouvé à leur sujet.

Arthur Champlain. C H A M P L A I N. Ce nom résonne en lui comme une obsession. Pendant ses recherches, Antoine a découvert l'existence de Samuel de Champlain, un soldat, navigateur et cartographe de la fin du XVIème siècle et du début du XVIIème siècle. Surnommé le Père de la Nouvelle France, il participa à la fondation des colonies françaises en Acadie, à Québec et à Trois-Rivières, dont il fut longtemps le gouverneur officieux.

Samuel de Champlain est mort sans enfant, mais Arthur pourrait-il être l'un de ses lointains descendants ?

Antoine allume sa dernière cigarette. La télévision dont le son est coupé, diffuse un reportage sur les plaines de l'ouest canadien. On y voit des bisons paître paisiblement au milieu de grands espaces verdoyants. Antoine cherche la télécommande quelques secondes (il ne sait pas comment elle fait, mais elle arrive toujours à se glisser entre deux coussins ou sous un vêtement hors de sa vue) et remet le son. Un cowboy moustachu et bedonnant explique qu'il a hérité ses terres de son père qui lui-même les a héritées de ses parents, qui eux-mêmes les ont héritées de leurs grands-parents, arrivés au Canada à la fin du XIXème siècle. « Cette terre appartient à mes ancêtres, et j'ai le devoir de la cultiver et de la transmettre à mon tour à mes enfants » conclut-il, avant de lancer son cheval au galop vers le soleil couchant.

Mes ancêtres.

« Tu devrais commencer par ça. La généalogie. » avait dit Franck. Antoine se rassied devant son ordinateur et tape « généalogie Québec » dans Google. Les premiers résultats sont des sites payants, mais le troisième est celui de la Bibliothèque et Archives nationales du Québec, la BAnQ.

— Voilà, murmure-t-il en découvrant la section Généalogie du site. Si je ne trouve pas ici, je ne trouverai nulle part...

Le site regorge de centaines de milliers de sources, documents et d'archives. Les chiffres donnent le tournis.

Sont déjà disponibles en format numérique :

- 60 000 documents et dossiers d'archives du Régime français ;
- Dictionnaires généalogiques, monographies familiales et locales ;
- Des archives civiles et judiciaires dont les Archives des notaires du Québec, des origines à 1933 et les Registres de l'état civil du Québec des origines à 1912.

Pendant plus d'une heure, les yeux fiévreux, Antoine explore les différentes ressources disponibles. Les archives civiles. Les registres d'inhumation du Mount Hermon Cemetery. Les enquêtes des coroners du district judiciaire de Québec. Les listes des personnes incarcérées dans les prisons de Québec.

Antoine tape « Arthur Champlain » dans les barres de recherche de chacun des sites, mais sans succès. Il tente « Champlain » seulement, mais il obtient des centaines de documents liés à Samuel de Champlain. Il a l'impression de chercher une aiguille dans une botte de foin, il y a trop d'archives, trop de sources différentes.

— Comment je vais faire pour te retrouver ?

Vers deux heures du matin, Antoine entend des éclats de voix. Ce sont les voisins qui viennent de rentrer. À leur élocution traînante, il devine qu'ils sont encore soûls. Ils s'engueulent, comme presque tous les soirs, c'est la femme surtout qui crie, ses insultes partent dans les aigus. Les murs sont si mal insonorisés qu'Antoine saisit chacun de ses mots. « J'en ai marre de toi ! », « Dégage connard ! », l'homme n'y répondant que par quelques syllabes inaudibles. Antoine le croise de temps en temps le weekend, quand il va faire ses courses. C'est un petit homme gris d'une cinquantaine d'années, à l'air triste et inoffensif. Il n'a jamais vu sa femme, à croire qu'elle se cache. Une porte claque, des injures fusent et c'est le silence. Pourquoi les couples finissent-ils toujours par se déchirer ?

De guerre lasse, à près de trois heures du matin, Antoine se résout à remplir le formulaire de contact pour demander de l'aide.

— Qui es-tu Arthur Champlain ? Que t'est-il arrivé ?

OceanofPDF.com

24.

5 novembre 1965

*Tu ne me montreras jamais la chambre où tu es né.
Tu ne me montreras jamais la maison où tu as grandi.
Tu ne me montreras jamais ce lac où tu allais pêcher avec ton père.
Tu ne me présenteras jamais ta mère, elle ne me considérera jamais comme sa fille.*

Nous ne ferons jamais le tour du monde pour faire le tour de nos cœurs, comme tu me le chantaient souvent. Nous n'irons jamais en Grèce comme nous nous l'étions promis. Nous n'irons jamais à Venise, nous embrasser sous le pont des soupirs.

Nous ne prendrons jamais l'avion ensemble. Tu ne me serreras jamais dans tes bras au moment du décollage. Tu ne me murmureras jamais de douces paroles pour me dire que tout va bien, que je ne dois pas avoir peur.

(...)

Pourquoi m'as-tu menti Arthur ? Pourquoi m'as-tu fait rêver ainsi ?

(...)

Quand je suis trop triste de t'avoir perdu, j'essaie de voir le côté rose de l'histoire, et je me dis qu'il vaut mieux t'avoir rencontré que ne jamais t'avoir connu.

(...)

Sans toi, je suis perdue. Je ne sais plus si je vis, si je mange, si je respire, si je parle. Je sais seulement que je t'aime. Tellement que ça en est douloureux. Ces mots ne sont pas de moi, ils sont de Musset. Tu sais combien j'aime Musset. Je crois que je ne l'ai jamais autant lu que depuis que tu es parti. Ses lettres à Georges Sand résonnent tant en moi, de manière si charnelle, si intime que j'aurais pu les écrire.

« Je ne sais pas où je vais, mais je marche mieux quand ta main tient la mienne », écrivait-il. Moi c'est pire. Je ne sais plus marcher sans ta main dans la mienne.

Alors ne me laisse pas tomber.

Reviens. Vite. Je t'en supplie.

OceanofPDF.com

25.

— Il y a de l'opéra à la télévision ce soir, dit Georges, enthousiaste, en s'asseyant sur le lit. Du Ravel ! Shéhérazade, un cycle de mélodies pour voix et orchestre...

Il est essoufflé, il s'est dépêché de remonter après le dîner. Sa chemise à carreaux bordeaux dépasse sous son pull vert froissé, on dirait un écolier qui s'est habillé en vitesse pour ne pas être en retard.

— Je ne connais pas.

— Je ne vous en ai jamais parlé ?

— Non, dit Antoine en secouant la tête.

— C'est impossible, vous devez perdre la mémoire, s'esclaffe-t-il. C'était l'une des ouvertures préférées d'Alice. Vous vous souvenez qu'elle était professeure de chant, n'est-ce pas ?

— Oui bien sûr.

— Ah, vous voyez que la mémoire vous revient !

Ils rient.

— Alice voulait être chanteuse d'opéra quand elle était jeune. Qu'est-ce qu'elle a pu les travailler ces mélodies ! Asie, la Flûte enchantée, l'Indifférent... Elle butait sur toutes ces demi-teintes, tous ces sons chantés doux, pianissimo... Elle s'en arrachait presque les cheveux de ne pas les chanter comme elle voulait !

— À ce point ?

— Oh oui ! Elle a eu le coup de grâce quand elle a entendu la version enregistrée par Régine Crespin. C'est là qu'elle a compris que malgré tous ses efforts, elle ne serait jamais chanteuse professionnelle... Elle avait une jolie voix, la plus belle je trouvais moi, mais ce n'était pas suffisant pour faire carrière. Malheureusement.

Georges cherche des yeux quelque chose, il tâte le drap et la couverture de la main.

— Où est cette foutue télécommande ! Vous ne l'avez pas vue ?

Antoine regarde autour de lui et la désigne du doigt :

— Elle est juste là !

— Où ça ?

— Là, sous votre fesse gauche.

— Oh que je suis bête ! C'est terrible de vieillir mon petit !

— La vieillesse n'a rien à voir là-dedans. Moi aussi je passe mon temps à chercher ma télécommande ou mon téléphone. Et je n'ai que trente-et-un ans !

— Trente-et-un ans ! Qu'est-ce que c'est jeune ! Je donnerais tant pour revenir à mes trente-et-un ans !

Il s'arrête, songeur, puis chausse ses lunettes demi-lune.

— C'est sur Arte, m'a dit ma fille. Vous aimez l'opéra Antoine ?

— Pas vraiment.

— Oui, bien sûr... Vous les jeunes, vous préférez le rock... Ou le rap ! Vous avez tort pourtant. C'est bien souvent magnifique.

Antoine hausse les épaules. La seule et unique fois où il est allé à l'opéra, c'est à Vienne, avec Aurélie. Elle avait insisté pour voir un spectacle d'un compositeur allemand dont il a oublié le nom. Wagner peut-être ? C'est le seul qu'il connaît. Il s'est endormi avant l'entracte. Quatre heures de musique teutonne, c'est trop pour lui. Comme pour la majorité de l'humanité sans aucun doute. Son regard est soudain attiré par des bouts de papier déchirés par terre, à côté de la poubelle.

— Qu'est-ce que c'est Georges ?

— Rien, laissez, dit-il, troublé.

Antoine se penche et attrape un morceau qu'il déplie. C'est l'écriture de Georges.

— Laissez je vous dis !

— C'est un poème ?

Le vieil homme baisse la tête.

— C'est le poème que vous avez écrit pour Éléonore ?

— ...

— Georges ? Pourquoi l'avez-vous déchiré ? Leïla m'a dit que c'était très beau.

— Leïla est trop gentille. Même si c'était nul, elle ne le dirait pas.

— Mais non, ne dites pas ça.

— Si, c'était très mauvais. Et puis, les seuls poèmes que j'ai écrits, ils étaient pour Alice. Je ne peux pas lui faire ça. Je ne dois pas.

Georges porte une tartine à ses lèvres et croque dedans.

— Elle est bonne cette confiture. Oranges amères... Ma préférée.

Il la repose et boit un peu d'eau.

— Et puis, le cœur d'Éléonore est déjà pris, n'est-ce pas ?

Antoine hésite. Georges fait tellement de peine à voir.

— Je ne sais pas... Pourquoi dites-vous ça ?

— Si, vous savez. Je suis vieux Antoine. J'ai vécu beaucoup de choses dans ma vie, alors vous n'avez pas besoin de me mentir.

Antoine ne sait pas quoi dire, il bredouille mais l'ancien prof de maths l'interrompt.

— Pourquoi mentir ? Pour me protéger ? Pour protéger mon vieux cœur fatigué ? Il n'en a pas besoin. Je vous ai entendu parler avec Leïla. Je ne vois plus aussi bien qu'avant, mais s'il y a quelque chose que j'ai encore, c'est bien mon ouïe.

Antoine hoche la tête et lui sourit :

— Qu'avez-vous entendu, Georges ?

— Vous parliez d'Éléonore et de l'homme qu'elle aime toujours. Arthur, c'est ça ?

— Oui, c'est ça.

— Qui est-il ? Où est-il ? Pourquoi ne vient-il jamais la voir si elle l'aime encore ? Est-il mort ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas quoi ?

— Ce qu'il est devenu. Et elle non plus. Ils se sont aimés il y a bien longtemps... Il était Québécois. Il est rentré à Montréal pour s'occuper de sa mère malade. Et il n'est jamais revenu.

— Oh ! Comment peut-on disparaître comme cela ? C'était quand ?

— Il y a plus de cinquante ans... Cinquante-six ans exactement.

Georges émet un long sifflement entre ses dents.

— Cinquante-six ans...

— Oui.

— Plus d'un demi-siècle... Une éternité. J'étais déjà marié à Alice à cette époque-là. Nous avions déjà deux enfants. Anne-Sophie et Nicolas... Ça me paraît si loin tout ça.

Il laisse sa voix en suspens.

— Vous n'étiez pas né vous. Et vos parents ne se connaissaient sans doute pas.

— Non, je ne crois pas.

Ils restent un long moment silencieux. Antoine hésite à se baisser pour réunir tous les bouts de papier déchirés, mais Georges reprend la parole, l'air grave.

— Pourquoi les gens choisissent-ils d’être malheureux ?

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Une femme comme Éléonore aurait dû être aimée par un homme toute sa vie. Pourquoi a-t-elle choisi de vivre dans le passé ? Pourquoi a-t-elle choisi de s’interdire d’aimer à nouveau ?

Sa voix se met à trembler et Georges réprime un sanglot.

— Avant de mourir, Alice m’a fait promettre de continuer à vivre. Et de ne pas m’empêcher d’avoir un autre amour s’il venait frapper à la porte de mon cœur. « Ta vie sera longue, je veux qu’elle soit belle encore. Ne renonce à rien pour moi, mon amour. » Voilà ce qu’elle m’a dit avant de mourir... Vous vous rendez compte ? C’était il y a vingt-deux ans... J’ai cru que c’était Éléonore qui venait frapper à ma porte, au crépuscule de ma vie. Je me suis trompé.

Il prend un mouchoir et essuie ses vieilles joues ridées.

— Antoine, vous me montrerez des vidéos du Canada la prochaine fois ? Je n’y suis jamais allé.

26.

1^{er} janvier 1964

Mon amour,

L'année qui vient de finir a été triste. Je n'ai pas eu la force de célébrer le réveillon. Pourtant mes parents et ma sœur étaient là. Ils sont venus passer une semaine dans la capitale. Ma mère m'a dit que j'avais mauvaise mine, que j'étais trop maigre. C'est vrai que je suis maigre, mais je n'ai jamais faim, jamais soif. C'est comme si une moitié de moi était morte.

Mon père m'a dit que Paris n'était pas une ville pour moi, qu'elle allait m'avaler toute crue et que je ferais mieux de rentrer. S'il savait pourquoi je suis malheureuse. Mais je ne lui ai rien dit. Seule ma sœur est au courant.

Sophie t'a trouvé beau, très beau. Et elle a trouvé tes lettres d'une sensibilité et d'un romantisme rares pour un homme. Ce sont ses mots. J'aimerais tellement qu'elle te rencontre, qu'elle voie combien tu es merveilleux.

Le 31, nous sommes allés au restaurant. Nous avons bu du champagne, mais le cœur n'y était pas. Je pensais à toi. À cette année qui allait s'achever sans toi.

Où es-tu Arthur ? Que t'est-il arrivé ?

Il m'est impossible de vivre sans toi. C'est un supplice inimaginable. Je te vois, je t'entends, je te sens dans ma chair chaque minute, chaque seconde.

Tu es là, toujours présent, dans chacune de mes pensées, dans chacun de mes gestes.

Ton souvenir me prend la gorge, me déchire la poitrine. Il me casse les jambes, sape mes forces à ne plus pouvoir marcher.

Je t'aime de tout mon cœur. Si tu pouvais voir la place que tu y as prise, tu verrais qu'il ne bat plus que pour toi.

27.

De l'autre côté de l'Atlantique, à plus de cinq mille kilomètres de là, François Leclerc vient d'arriver à son bureau de la Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Comme tous les matins, la première chose qu'il fait est d'allumer la bouilloire pour son thé. Il en boit trois par jour. Un à neuf heures, un autre à 16 heures et un dernier à 22 heures devant la télévision. François est un homme d'habitude.

Tandis que l'eau bout encore, il va saluer sa voisine Jessica, une franco-canadienne dont il est secrètement amoureux. Il ne le lui dira sans doute jamais : Jessica a vingt-huit ans à peine, il pourrait être son père, et il sait bien qu'il n'a aucune chance avec elle, comme avec la plupart des femmes. Qui voudrait d'un vieux divorcé chauve et bedonnant qui n'a rien d'autre à offrir qu'une vie rangée dans un appartement sans charme de la Haute-Saint-Charles ?

François retourne ensuite à son bureau, se sert un thé vert et allume son ordinateur. Il jette un œil vers le ciel encore gris et se met à rêver d'une plage de sable blond, avec des cocotiers et des paillotes qui serviraient des cocktails de jus de fruits frais (passion ou coco, ses préférés) au son calme et reposant du reggae. Depuis combien de temps n'est-il pas parti en vacances au bord de l'océan ? Depuis que sa mère est malade ? Depuis son divorce avec Cécile ? Ou cela remonte-t-il à plus loin, à de lointaines vacances en Floride avec les enfants, quand ils étaient encore adolescents ? Il ne se souvient plus. Il n'a plus aucune notion du temps. Un tel tsunami a dévasté sa vie depuis que Cécile lui a annoncé qu'elle le quittait pour un autre. S'il tient, c'est pour ses enfants et pour sa mère qui se bat contre le cancer depuis deux ans maintenant. Avec courage et dignité. Si elle reste debout face à la maladie, il se doit de rester debout face à sa peine.

Il n'a pas beaucoup de courriels ce matin-là. Une invitation à un événement organisé par les amis de la France à Québec. Une demande d'un archiviste de Toronto. Et un message de France. Envoyé par un aide-soignant. Un certain Antoine Rey. Qui recherche un Québécois né dans les années trente. Les demandes de ce type se multiplient ces derniers temps. Il y a une véritable explosion de l'intérêt pour la généalogie. Chaque semaine,

la BAnQ reçoit une dizaine de requêtes de Français lancés sur les traces de leurs ancêtres marins, soldats ou marchands débarqués en Nouvelle-France entre les seizième et dix-huitième siècles.

L'homme recherché s'appelle Arthur Champlain. L'histoire est belle : l'aide-soignant travaille dans une maison de retraite et tente de retrouver l'amour de jeunesse d'une des résidentes, Éléonore d'Argens. C'est un beau nom, un nom de roman. Il a joint une photo des deux amants. Une photo qui date du début des années soixante. La femme est magnifique, avec de sublimes yeux bleus. L'homme aussi est beau, très beau, on dirait un chanteur de rock. Il a quelque chose de magnétique dans le regard, comme Jim Morrison sur cette photo célèbre où le leader des Doors pose torse nu, les bras en croix, le visage tendu vers l'objectif. François zoome sur l'image. Une photo peut dire tellement de choses. Un regard peut exprimer tellement de mots et d'histoires. Ce qu'ils se sont dit avant de poser. Ce qu'ils se sont dit après. « Je t'aimerai toujours. », semblent-ils s'être promis.

François porte la tasse de thé tiède à ses lèvres et boit une petite gorgée. Il fait la grimace : il aurait dû mettre plus de sucre. Il ouvre la base de données. Arthur Champlain. Ce nom lui dit quelque chose. Il l'a déjà entendu, l'a déjà lu quelque part. D'après l'aide-soignant, il est né au début des années trente ou juste avant. Il habitait à Montréal. Et c'est tout. C'est peu, mais c'est sans doute suffisant pour remonter sa piste.

François tape son nom sur le clavier. La page met quelques secondes à charger. Il faudra qu'il en parle à l'informatique, le réseau est vraiment mauvais ces derniers temps. La page s'affiche : 0 résultat. Il n'y a pas d'Arthur Champlain né entre 1930 et 1940. Peut-être devrait-il élargir la période ? 1920-1940. La page charge, clignote : 0 résultat. Il hausse les sourcils et boit une nouvelle gorgée de thé. Il pose ses mains sur le clavier et clique sur « Répondre ».

Bonjour monsieur,

Je suis désolé, mais nous n'avons aucun Arthur Champlain dans nos bases de données.

Je vous souhaite à vous et à votre résidente une bonne recherche.

Cordialement,

Le service Archives.

OceanofPDF.com

28.

Il y a comme une atmosphère de fête ce dimanche-là. Il y a plus d'enfants que d'habitude. Leurs cris et leurs rires emplissent les murs et les arbres, rebondissent sur les bancs et les chaises, se faufilent entre les fleurs faisant souffler un vent de fraîcheur dans la résidence.

Georges est entouré des siens près de l'entrée. Il y a sa fille et son gendre, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. Il sourit, voûté sur sa canne, mais on le sent perdu dans ce tourbillon de noms et de visages qu'il oublie peu à peu. Plusieurs fois, il demande qui sont ces femmes et ces hommes qui lui parlent si familièrement.

— Je le connais ?

— Oui papi, c'est Sébastien, ton arrière-petit-fils.

— Ah bon ?

— Oui.

— Mais c'est le fils de qui ?

— D'Annaëlle, ta petite-fille.

— Et elle, c'est qui ? interroge-t-il en désignant une jeune femme blonde qui tient un enfant sur ses genoux.

— Joséphine, la femme de Henri, ton petit-fils. Le fils de ton fils, Nicolas.

— Mais j'en ai beaucoup des petits-enfants ?

Il y a aussi Maria et Roland que l'atelier théâtre a définitivement rapprochés. Ils rient, assis l'un à côté de l'autre, observant les visiteurs comme au spectacle. Parfois, Maria caresse la grosse main de Roland ou pose sa tête sur son épaule comme une adolescente énamourée. Et lorsque sa fille Carmen arrive avec ses deux chats Granada et Toledo, elle ne pourrait pas être plus heureuse : tous les amours de sa vie sont réunis autour d'elle.

— Je crois que je tombe amoureuse, confie-t-elle à sa fille alors que Roland s'est éclipsé pour jouer aux cartes avec André.

— Maman ! Vraiment ?

— Oui. Il est si gentil !

— C'est vrai qu'il a l'air bon.

— Oui ! Il est doux, attentionné...

— Tu vois ! Toi qui refusais de quitter ta maison ! Tu as bien fait de venir t'installer ici !

— Oui, c'est vrai. La vie est si surprenante parfois !

Sont venus également les petits-enfants de Denis qui lui font écouter l'album du sosie vocal de Johnny. Il ne comprend pas ce qu'il écoute :

— Mais je la connais pas cette chanson ! C'est quel album ?

— C'est pas Johnny qui chante papy !

— Comment ça, c'est pas lui ? C'est qui alors ?

— C'est son sosie !

— Qu'est-ce que tu racontes ? ! C'est pas sa voix ?

— Non papy !

— Tu te moques de moi ? !

Éléonore, elle, est assise dans un fauteuil à l'écart, près du potager, à côté de deux cygnes d'ornement qui semblent se parler. Elle porte une longue robe blanche, avec des imprimés bleus et rouges. On dirait qu'elle s'est habillée pour une garden party, mais le seul jardin qu'elle peut visiter désormais, c'est celui des Acacias, un jardin trop étroit pour elle, trop petit pour l'immense vie qui bat encore en elle.

Antoine s'approche lentement d'elle. Sa tête est penchée sur un livre, peut-être Cyrano de Bergerac, dont elle leur a lu la tirade du nez pendant l'atelier de théâtre, mais il ne sait pas, il ne voit pas la couverture.

— Éléonore ?

Elle ne répond pas, absorbée qu'elle est par sa lecture.

— Éléonore ?

— Oui ? ! s'écrie-t-elle en sursautant.

— Pardon, je ne voulais pas vous faire peur. Tout va bien ?

— Oui ! Je vais toujours bien quand je lis Musset, dit-elle dans un large sourire.

— Ah ! Et qu'est-ce que vous lisez ?

— » On ne badine pas avec l'amour ». Écoutez comme ce texte est merveilleux :

« Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ;

(...)

Mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : j'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. »

— C'est beau.

— C'est si vrai.

Antoine rapproche un fauteuil et s'assied à côté d'elle. Il tient des chocolats en forme de cœur sur une serviette en papier.

— C'est du chocolat noir. Comme vous aimez. C'est la petite-fille de Georges qui les a apportés. Vous en voulez ?

— Oh c'est gentil. Je vais en prendre un. C'est laquelle ?

— Alice, la grande brune en robe blanche.

— Elle est belle... J'irai lui dire merci.

Éléonore croque doucement et observe longuement cette moitié de cœur dans sa main.

— Vous avez trouvé quelque chose sur Arthur ?

— Non, pas encore.

Elle secoue la tête.

— Vous êtes gentil Antoine, mais ne perdez pas votre temps. Si vous ne l'avez pas encore retrouvé, c'est que vous ne le retrouverez jamais. Vous avez tout essayé, n'est-ce pas ?

— Je vais continuer à chercher.

Elle pousse un long soupir :

— Plus j'y pense et plus je me dis que vous avez sûrement raison.

— À quel propos ?

— Arthur m'a sans doute menti. Il m'a sans doute donné un faux nom. Pour pouvoir disparaître sans laisser de traces.

Sa voix est une plainte, elle a perdu tout espoir. Ils restent silencieux, le temps de finir leur chocolat. Un enfant passe en courant devant eux. Il est blond comme les blés et porte un costume de super-héros Marvel.

— Ça fait du bien de voir tous ces enfants ici. Ils apportent de la joie.

— Oui, ils devraient venir plus souvent.

La petite tête blonde se retourne vers eux et leur adresse un sourire lumineux avant de repartir en criant vers la famille de Georges.

*« Nous n’aurons jamais d’enfants.
Je ne verrai jamais mon ventre s’arrondir.
Tu ne poseras jamais ta main sur ma peau pour sentir ses premiers
mouvements.
Nous ne discuterons jamais de son prénom. Gabriel ou Nicolas ? Juliette ou
Anna ?
Nous ne pleurerons jamais de joie en le prenant pour la première fois dans
nos bras.
Nous n’aurons jamais de chez nous, à trois, puis à quatre et puis... Tu te
rappelles quand on disait qu’on en voulait quatre, deux filles et deux
garçons ?
Nous ne verrons jamais nos enfants grandir.
Nous ne les verrons jamais faire leurs premiers pas. Dire leurs premiers
mots, maman, papa.
Nous ne les amènerons jamais à l’école.
Nous ne jouerons jamais avec eux sur la plage.
Nous ne consolerons jamais leurs peines.
Nous ne fêterons jamais leurs joies.
Nous ne verrons jamais éclore leurs premières amours.
Nous ne verrons jamais mourir leurs premières histoires.
Nous ne les accompagnerons jamais jusqu’à l’autel.
Là où tu m’avais promis que tu guiderais mes pas.
Penses-tu parfois à tous ces souvenirs que nous avons perdus ?
Moi tous les jours, depuis que tu as disparu.*

— Vous voyez. Je les connais par cœur mes lettres. À force de les lire et les relire, de les ressasser le jour et la nuit.
Elle serre les dents, pour s’empêcher de pleurer devant tous ces enfants.
Elle ne veut pas gâcher le bonheur rare des familles réunies.
— Vous voulez des enfants Antoine ?
— Oui. Enfin... J’en voulais... Avec Aurélie... Moi j’étais prêt... Pas elle...
C’est vrai qu’il était prêt. Il sentait son désir de paternité dans sa chair, dans son ventre. Mais Aurélie disait qu’ils avaient le temps. Elle n’avait que trente-trois ans, ils pouvaient patienter encore un peu, le temps de construire leurs carrières, d’acheter une maison, de se pacser ou de se marier.
— Je comprends. Les femmes d’aujourd’hui ne sont plus aussi pressées

d'être mères qu'avant. Elles font comme les hommes, elles privilégient leur travail, et elles ont bien raison. Et puis, avec les progrès de la médecine, avoir un enfant tard n'est plus vraiment un problème. Vous êtes un homme, Antoine, ne vous en faites pas, vous avez le temps d'en avoir avec une autre... Moi je n'en ai pas eu, ma sœur non plus. Aujourd'hui, je regrette un peu. Ça me fait mal de savoir que ma lignée va s'arrêter avec moi. Et je m'en veux parfois. Pour mes parents. Mes grands-parents. Mes ancêtres. Il n'y aura plus de famille d'Argens après ma mort.

C'est à ce moment-là, comme un signe du ciel, que le vent se met à souffler plus fort, que le ciel s'assombrit et que les premières gouttes de pluie invitent tout le monde à rentrer dans la résidence.

— Donnez-moi le bras Antoine, dit-elle en se levant. Et ne vous en faites pas pour moi. J'ai survécu sans explication pendant tout ce temps. Je peux bien survivre ainsi jusqu'à ma mort.

29.

— Ne faites pas la même erreur que moi, Antoine. Ne laissez pas le passé vous empêcher de vivre le présent. Ne refusez pas le bonheur à cause d'un amour perdu.

Antoine ne cesse de penser aux paroles d'Éléonore. Il voudrait tant oublier Aurélie. Mais comment guérit-on d'un amour que l'on croyait éternel ? Est-ce possible au moins ? Si Éléonore n'y est jamais parvenue, pourquoi y parviendrait-il ?

Dans son casque, résonnent les premières notes de « Perfect » d'Ed Sheeran, une des chansons préférées d'Aurélie. Qu'est-ce qu'ils ont pu l'écouter ensemble ! Il l'aimait tant cette chanson qu'elle lui fait si mal maintenant. Antoine a comme un vertige, et il se dépêche de passer au titre suivant.

Il presse le pas, il a hâte de s'allonger sur le canapé, et de s'endormir devant la télé, son corps est si fatigué. Il salue son voisin, le petit homme gris qui sort faire des courses, acheter de l'alcool sans doute. Il prend l'ascenseur et il arrive devant sa porte. Il tressaille : il entend de la musique. Il enlève son casque, mais il ne rêve pas, quelqu'un a mis Lady Gaga à fond.

Aurélie. Elle est revenue. Au moment-même où il veut la chasser de son esprit. Il déglutit, il passe une main dans ses cheveux, se recoiffe. Il sait qu'il a le teint blafard, les yeux cernés, il n'a aucune envie qu'elle le voie dans cet état-là.

Pourtant, mû par l'impatience folle de la retrouver enfin, il introduit la clé dans la serrure. Sa main tremble. Mais quand il ouvre, ce qu'il voit le laisse bouche bée. En short et t-shirt, Franck danse au milieu du salon, au milieu de cartons remplis à ras bord. Sa déception est immense.

— Franck ? ! Mais qu'est-ce que tu fous là ? ! crie-t-il.

— Hey ! Je pensais pas que tu rentrerais si tôt.

Antoine s'avance vers lui, en colère contre l'espoir irraisonné qui s'est emparé de lui. A-t-il réellement cru qu'elle était revenue ? Après tout ce

temps ? Quel con ! Il se bouche les oreilles et se précipite sur l'enceinte pour éteindre la musique qui hurle le dernier tube de Rihanna.

— Mais c'est quoi ce bordel ? !

— Bah dis-donc, t'as l'air content de me voir !

Antoine regarde les cartons, il y voit le peignoir d'Aurélie, un tableau de Collioure qu'ils ont acheté ensemble sur le port.

— Mais qu'est-ce que tu fous ? ! Comment t'es rentré ? !

— J'ai demandé la clé au gardien.

— Et il te l'a donnée comme ça ? !

— Bah oui ! J'ai dit que j'étais ton frère. Que je te faisais une surprise pour mon retour de New-York.

— Mon frère ? ! Et il t'a cru ? !

— J'ai mille photos de nous depuis la crèche ! Donc oui, il m'a cru !

— Putain ! Mais c'est quoi tous ces cartons ? !

— Je fais ce que tu aurais dû faire depuis longtemps. Je débarrasse ton appart de tous les souvenirs de qui tu sais.

Antoine a envie de l'engueuler, mais aucun mot ne sort de sa bouche. Il sait qu'il a raison.

— Et j'ai quasiment fini. Surtout, ne me remercie pas !

Antoine passe devant la salle de bains. Il a jeté sa brosse à dents, son peignoir et même son tapis de douche marqué « Amour ». Il entre dans la chambre. Il a retiré les taies d'oreiller, celles avec les deux chats qui s'embrassent.

— Et le miroir, il est où ? !

— Poubelle ! Quel genre de mec a un miroir en forme de cœur ? À part un dépressif masochiste qui s'oblige à penser à son ex sans arrêt ? !

Franck éclate de rire.

— Allez, viens boire un coup, dit-il en désignant la table-basse sur laquelle il a posé des chips et du jambon.

— Assieds-toi, je m'occupe de tout.

Antoine se laisse choir sur le canapé, sans force. Il regarde les cartons, les souvenirs d'Aurélie. Que fait-elle en ce moment-même ? Est-elle avec lui ? Parlent-ils de mariage ? D'enfants ? Le bruit du bouchon qui saute le tire de ses pensées.

— Champagne ! À la tienne mon pote ! Prochaine étape : le déménagement. Antoine boit doucement. Les bulles lui font du bien. Il ferme les yeux.

— Alors, tu en es où avec Arthur Champlain ?

— Nulle part. Je n’ai rien trouvé sur lui.

— Tu vois. Je te l’avais dit.

Ils restent silencieux, puis Franck demande :

— Au fait, c’est qui la petite brune à côté de toi sur la photo des Acacias ?

— La photo des Acacias ?

— Oui, sur Facebook. T’es sur une photo avec des résidents et une nana. Une aide-soignante.

Antoine fronce les sourcils.

— Fais voir ?

Franck sort son téléphone et va sur la page Facebook de la résidence. C’est une photo plan large prise dans le jardin, le dimanche précédent. « Un bel après-midi d’été en famille » dit la légende. Au premier plan, Georges tient une petite fille sur ses genoux, entouré des siens. Sur la droite, Éléonore discute avec Maria et Roland, sous le chêne. Antoine, lui, est assis à une table avec Denis et André. Leïla est debout, derrière eux, on dirait qu’elle le regarde.

— Comment elle s’appelle ?

— Leïla.

— Elle est super mimi ! Tu me la présentes quand ?

— C’est une collègue.

— Une collègue... Vraiment ?

Franck le dévisage, un sourire aux lèvres.

— Oui.

— T’as vu comment elle te regarde ?

— Quoi ?

— Y a de l’amour dans ce regard.

— Tu racontes n’importe quoi !

— Tu rougis !

— Mais pas du tout !

— Si !

Le visage de Franck s’éclaire soudain et il ouvre la bouche, comme s’il avait une révélation :

— T’as couché avec !

— Mais pas du tout !

— Tu l’as embrassée alors !

— Mais non !

— Alors pourquoi tu rougis ? Et pourquoi elle te regarde comme ça ? !

— Arrête, tu racontes n'importe quoi !

Franck éclate de rire. Puis, il regarde sa montre et se lève.

— Bon allez, j'ai réservé un resto ! Viens, on va s'en mettre plein la panse à la santé de Leïla !

OceanofPDF.com

30.

Les photographies sont posées sur le drap blanc dans un patchwork mélancolique de couleurs fanées. Pâlies, elles semblent flotter au-dessus du lit, comme en suspens de cette époque. Certaines sont surexposées, d'autres décolorées, bien plus qu'elles ne devraient l'être. Elles ont été trop regardées, trop de larmes ont coulé sur leur papier glacé.

Ces photos sont des embrassades, des éclats de rire, des instantanés de bonheur. Mais quand on connaît toute l'histoire, c'est la désolation qui prédomine. Elles sont le témoignage d'une solitude, et plus Antoine les observe, plus elles le bouleversent.

Arthur est sur la plupart des photos mais il y en a aussi de ses années théâtre. Antoine en prend une. Éléonore se tient le visage entre les mains tandis qu'un acteur est à genoux, implorant.

— Parlez-moi du théâtre.

— Ah le théâtre ! C'est toute ma vie. C'est grâce à lui que je suis encore là. Que je n'ai pas sombré dans la folie.

Éléonore sourit. Elle prend une grande inspiration, comme avant de se lancer dans une tirade, et elle lui raconte son histoire. Toute son histoire.

Quand elle naquit en cette fin d'été 1930, ses parents Marcel et Pierrette ne l'attendaient plus. Ils avaient quarante ans passés et s'étaient résignés à l'idée de n'avoir qu'une fille, l'adorable Sophie, née huit ans plus tôt. Ils auraient bien voulu fonder une famille plus nombreuse, mais la vie et Dieu, (ils étaient très pieux), en avaient décidé autrement. Ils en avaient pris leur parti : ils étaient instituteurs, alors des enfants, ils en avaient des dizaines d'autres, des filles, des garçons, des têtes brunes, blondes ou rousses, et c'était très bien ainsi.

Aussi quand Éléonore arriva presque sans prévenir, le ventre de Pierrette ne s'étant arrondi qu'au huitième mois, Marcel accueillit sa naissance comme un don du ciel : il décida de la nommer Éléonore, de l'hébreu Elinora « Dieu est lumière ».

Éléonore ne pleura pas quand elle vit le jour. On aurait dit qu'elle riait. Marcel tomba immédiatement en adoration. En un instant, ce petit être

violet et chauve bouleversa sa vie et celle de sa femme. Désormais, tout tournerait autour d'elle. Elle serait leur soleil, le centre de leur univers.

Éléonore fit tout de suite ses nuits. Sourit tout de suite à la vie. Elle était née pour donner de la joie à tous ceux qu'elle croiserait. Il était fier de sa fille Marcel. Il pouvait la garder des heures tout contre lui, son petit corps chaud contre le sien, avec sa main minuscule dans la sienne. Il fallait la lui arracher des bras pour la bercer un peu.

En grandissant, ce sentiment d'amour exclusif ne fit que croître. Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle dise, c'était pour lui un enchantement. Pierrette lui demandait bien de s'occuper un peu plus de Sophie, ce n'était pas juste ce qu'il faisait, leur fille aînée ne méritait pas d'être délaissée ainsi. Mais c'était plus fort que lui, il n'en avait que pour Éléonore. Heureusement, les deux sœurs s'entendaient à merveille. Elles ne se disputaient jamais, partageaient le même amour sororal. Sophie veillait sur Éléonore comme une mère, et Éléonore l'écoutait et l'imitait comme une fille. Elles étaient si différentes pourtant : Sophie était calme et discrète, quand Éléonore, plus volubile, accaparait l'attention par sa présence magnétique. Elles ne se ressemblaient pas non plus physiquement : Sophie était brune, pas vraiment jolie, simplement mignonne quand Éléonore était d'une beauté solaire, presque irréaliste.

Éléonore ne ressemblait à personne dans la famille. Elle avait des cheveux clairs quand ils étaient tous très bruns. Et alors que Marcel et Pierrette avaient les yeux marrons, les siens étaient un mélange de ciels et d'océans. On pouvait y voir tous les horizons du monde dans ce bleu qui se faisait gris, dans ce marine baigné de pluie. Marcel n'écoutait pas les rumeurs, il s'en moquait. Éléonore était sa fille adorée et c'était tout.

Éléonore comprit très vite le pouvoir qui lui avait été donné, l'attraction qu'elle exerçait sur les hommes. Vers treize ou quatorze ans, elle réalisa que leurs yeux n'étaient pas innocents, qu'ils pouvaient s'animer d'une faim charnelle et vorace, qu'ils pouvaient être un désir, une volonté de séduire et de conquérir.

Éléonore se souvient de son premier amoureux. Il s'appelait Yves. Elle n'aimait pas ce prénom, ça lui faisait penser à ivre. Et Yves était ivre d'amour. Il lui écrivait de longues lettres enflammées. C'est beau une lettre écrite par un adolescent. C'est pur, ça n'a pas peur d'ouvrir son cœur, de se

mettre à nu. Ça emploie de jolis mots que l'on ne trouve pas encore niais. Ça parle de fleurs et de ciel bleu, ça promet de beaux soleils radieux.

Que sont-elles devenues ces lettres ? Ont-elles été jetées ? Se sont-elles perdues dans des cartons, au fond d'une cave ou d'un grenier ? Elle aurait dû les garder. On devrait toujours conserver les preuves d'amour. Pour pouvoir les relire et se rappeler qu'un jour, quelque part, quelqu'un nous a aimés.

C'est Yves qui lui fit découvrir les arts, la musique et le théâtre en particulier. Ses parents étaient des saltimbanques comme disait Marcel. Le père était acteur, la mère chantait dans des music halls. Yves l'emmenait dans les coulisses, voir les répétitions.

— Les planches qui craquent, les acteurs qui crient, qui rient, qui se bousculent pour se changer... Les costumes multicolores taillés dans de beaux tissus, le maquillage qui transforme les visages, la musique qui donne envie de danser... s'enthousiasme-t-elle, les yeux brillants, comme si elle revivait ce tourbillon artistique. Je suis littéralement tombée amoureuse du lieu et de l'atmosphère... J'avais trouvé ma vocation. Le monde du spectacle. C'est ça que je voulais faire.

Éléonore se rappelle parfaitement leur première fois. À la fin de la pièce « Les Précieuses Ridicules » de Molière (son père jouait La Grange, l'un des deux amants rebutés), Yves l'entraîna jusqu'au toit par le petit escalier qui s'échappait des coulisses.

— Mais où va-t-on ? !

Une fois arrivés sur le toit qui surplombait la ville, Yves lui montra les étoiles. Il en désigna une qui brillait plus que les autres : « Celle-là, c'est le symbole de notre amour ». Pourquoi les hommes se tournent-ils toujours vers le ciel pour séduire les femmes ? Puis ils s'étaient embrassés. Yves était tendre, ses caresses étaient douces. Éléonore aima cette première fois.

L'été suivant, quand les parents d'Yves annoncèrent qu'ils déménageaient à Toulouse, elle pleura. Parce qu'elle ne reverrait plus leur fils. Et surtout, parce qu'elle n'aurait plus accès aux coulisses.

— Qu'est-ce que j'ai embêté mes parents avec le théâtre. Je ne lisais plus que ça. Je ne pensais plus qu'à ça. Dès qu'une nouvelle troupe arrivait en ville, je les tannais pour qu'ils m'achètent une place, même la moins chère, derrière un poteau, un rideau, je m'en moquais ! Je voulais être là, au milieu

du public, au plus près des acteurs, pour respirer, rire, m'émouvoir et pleurer avec eux. Pour vivre cette vie parallèle maquillée et costumée, où quelques vers et quelques mots suffisent à vous nourrir et vous emplir de joie.

Elle sourit à cette évocation.

— Je me demande comment je suis arrivée jusqu'au bac sans redoubler une seule classe. J'avais de bonnes notes en composition française, je les truffais de références à Molière, Racine, Corneille, Musset, mes profs aimaient ça... Mais pour le reste... J'étais nulle en mathématiques, l'histoire et la géographie ne m'intéressaient pas... Apprendre que la Chine et le Japon s'appelaient le Cathay et le Cipangu à l'époque de Marco Polo me semblait tellement inutile. Mon père et ma mère s'inquiétaient. Ils voulaient que je fasse de belles études, que je devienne institutrice comme eux, ou même universitaire. Ils me répétaient que j'en avais largement les capacités, que je ne devais pas les gâcher. Mais moi, ce que je voulais, c'était faire du théâtre. Alors nous avons passé un marché : si j'avais le bac avec mention, je pourrais monter à Paris vivre ma passion. Mon père m'avait donné deux ans pour réussir. Je me rappelle encore ses mots. « Si c'est pour jouer des rôles de soubrette et vivre pauvrement, tu rentres à la maison ! Tu mérites le meilleur ma fille, tu le sais ! »

Elle marque une pause, un air nostalgique sur le visage.

— Je n'ai pas réussi comme je l'espérais. Je n'ai jamais eu de grand rôle. Je n'ai pas été admise à la Comédie Française. Mais je ne suis jamais rentrée chez mes parents. Au grand regret de mon père. Car je l'ai aimée cette vie d'artiste. C'était une vie chiche, mais vivante.

31.

5 novembre 1972

Mon amour,

Cela fait dix ans que tu es parti.

Dix ans que je continue à penser à toi. Dix ans que je continue à te faire vivre dans mes souvenirs.

C'est long dix ans. C'est une éternité. On a le temps de changer. De refaire sa vie. De se marier. De faire des enfants.

Mais à l'heure où je t'écris ces lignes, j'ai la sensation que tu es parti hier et que tu vas revenir, inchangé, comme si de rien n'était, avec le même visage d'ange que j'aimais tant regarder. Avec le même sourire qui illuminait toutes mes pensées. Avec la même fossette que je remplissais de baisers. Avec les mêmes boucles châtain clair dans lesquelles mes doigts adoraient s'enrouler. Avec les mêmes promesses de voyages, de maison et d'enfants à la bouche.

(...)

Tu sais, je t'ai renvoyé une lettre cet été. Comme on jette une bouteille à la mer. Bien sûr, tu ne l'as jamais reçue. J'ai même appelé l'hôtel, comme je l'avais fait tant de fois en 1963. La dame qui m'a répondu m'a dit qu'elle ne connaissait pas d'Arthur Champlain. Qu'elle n'avait jamais eu de client de ce nom-là.

Si elle avait su que j'appelais un fantôme disparu dix ans plus tôt, elle m'aurait prise pour une folle. Mais je suis folle, Arthur. Folle de penser encore à toi comme je le fais. Folle d'espérer encore qu'un jour tu reviendras. Folle de t'aimer encore comme je t'aime. Folle de toi. Encore et toujours. Malgré moi. Malgré la souffrance que ça me fait.

Pourquoi mon cœur ignore-t-il ainsi ma raison ? C'est si dur de vivre sans toi.

J'ai pleuré au téléphone, tu sais. La réceptionniste ne savait pas quoi dire. Plus je pleurais, plus elle essayait de me consoler, plus je me disais que j'étais pathétique... Qu'avais-je espéré en appelant dix ans après ? La dame était si gentille, elle ne devait rien comprendre. Elle m'a promis que si jamais elle entendait parler d'Arthur Champlain, elle me contacterait. Et elle m'a souhaité bonne chance dans ma recherche. Mais je ne crois plus à la chance. Et je ne crois plus en rien. Plus depuis que tu as cessé de me répondre, ce mois d'avril 1963.

(...)

Qu'es-tu devenu Arthur ? Que t'est-il arrivé ? Je ne peux me résoudre à penser que tu m'as abandonnée comme ça, sans un mot. Car je sais au fond de moi que tu n'es pas comme ça, que c'est impossible que tu m'aies quittée comme ça. Ce n'est pas toi.

(...)

Tu sais, je chante toujours dans les bars où nous jouions. Les Trois Baudets, La Colombe, L'Échelle de Jacob... Tu te souviens ? On y croisait Jean Ferrat, Guy Béart, Anne Sylvestre... Tu te rappelles quand Georges Moustaki t'a dit que tu avais du talent ? Il t'avait dit de lui envoyer tes compositions... Pourquoi ne l'as-tu jamais fait ?

Éléonore sourit avec mélancolie. La scène. Elle en avait tant fait avec Arthur. Il trouvait qu'elle avait une belle voix, fragile et délicate. Elle pensait qu'il mentait ou que l'amour le rendait sourd mais elle aimait chanter avec lui. Elle aimait quand leurs deux voix s'unissaient et se mariaient pour ne faire qu'une, juste au-dessus de la douceur de sa guitare.

Après son départ, elle s'était longtemps arrêtée pour l'attendre en pleurant, elle n'avait plus la force de l'affronter seule. Puis, petit à petit, elle avait recommencé à se produire dans les bars, les petites salles qu'ils fréquentaient ensemble. Pour se rappeler de lui. Quand elle disait les mots qu'ils avaient chantés à l'unisson, elle avait l'impression qu'il était avec elle. Il vivait en elle, elle le sentait dans son cœur, dans son ventre, dans sa poitrine. Il était dans chacun de ses gestes, dans chacune des paroles qu'elle disait. Elle ne voulait jamais quitter la scène, c'était sa parenthèse enchantée, son rendez-vous avec lui. Et elle savait trop bien la douleur que c'était que de retourner dans la vraie vie, vide de son absence. Quand elle

chantait, elle n'était plus simplement elle, elle était eux. Elle n'était plus simplement une, elle était deux.

(...)

Je continue à jouer au théâtre aussi. Mais j'ai de moins en moins de rôles, de moins en moins de public. Je me fais vieille. J'ai quarante-et-un ans. C'est fini pour moi le showbiz. Je suis trop usée, j'ai passé la date limite. Les regards des hommes sont si cruels : je vois dans leurs yeux que ma beauté se fane, que je suis moins désirable, que je dois m'effacer devant des petites jeunes qui arrivent toutes fraîches, avec leur innocente ambition. Bien sûr, on ne me le dit pas en face, mais on me fait de moins en moins de compliments. On ne me dit plus que j'ai une jolie voix, que je suis une bonne actrice, que j'ai du talent.

On ne me dit plus rien, parce que je ne suis plus rien sans toi.

Reviens. »

OceanofPDF.com

32.

Quand Antoine entre dans la salle de repos, Leïla est debout devant la petite cuisine, attendant que la bouilloire chauffe. Elle ne l'entend pas arriver, elle a ses écouteurs, elle regarde une vidéo sur son smartphone.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je regarde une vidéo horrible.

— C'est quoi ?

— Deux connasses qui se filment à côté d'une pauvre vieille intubée. Elles tirent sur les tubes et se marrent ces connes ! Des aides-soignantes, tu te rends compte ? Ça les fait marrer les gens en fin de vie ! Franchement, quand je vois ça, je me dis qu'il n'y a plus aucun espoir dans l'humanité !

Antoine s'approche d'elle et il les voit deux jeunes, à peine vingt ans, des stagiaires sans doute, qui font des selfies à côté d'une vieille femme qui dort. Elles posent quelque chose sur son visage, on ne distingue pas ce que c'est, la qualité de la vidéo est trop mauvaise, mais ça les fait rire encore plus. Antoine a une grimace de dégoût.

— Ça se passe où ?

— Je sais pas. Ils ont mis ça sur Twitter, ils essaient de retrouver les meufs. J'espère qu'on va vite les choper.

Elle enlève ses écouteurs. Elle est pâle, fatiguée.

— Ça va Lala ?

— Arrête, j'aime pas quand tu m'appelles comme ça.

Elle se mord la lèvre.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle réprime un sanglot et lui tourne le dos pour qu'il ne la voie pas pleurer.

— Hé ! Qu'est-ce qu'il y a ? C'est cette vidéo ?

— Mais non.

— Alors c'est quoi ?

Il la prend dans ses bras, et elle s'abandonne complètement à ses larmes.

— Dis-moi.

Elle renifle, le repousse mollement, sans conviction.

— Leïla ?

Elle se tourne vers lui, ses yeux noirs sont rouges.

— Antoine, j'en peux plus...

— Quoi ?

— J'en peux plus de te voir tous les jours, de faire comme si...

Il fronce les sourcils, il ne comprend pas.

— Antoine, je voulais pas mais... Ce que je ressens quand je te vois, ce que je ressens quand je rentre chez moi... C'est...

— C'est quoi ?

— Antoine... Je crois que je t'aime...

Il reste sans voix. Il ne sait pas quoi dire. Il ne s'attendait tellement pas à ce qu'elle lui annonce ça comme ça, en pleurs. Leïla, c'est sa collègue, son amie. Celle avec qui il aime rire, et refaire le monde. Celle qui lui permet d'oublier ne serait-ce que quelques instants la difficulté de leur travail. Mais c'est tout.

— Je...

— Tais-toi, dit-elle en reculant. Je sais que tu l'aimes encore, que je suis juste ta pote... Et ça me fait mal tu sais... Ça me fait mal de me dire que je ne serai jamais rien d'autre que ça. Ça me fait mal de me dire que je vais continuer à te voir tous les jours, juste comme ça, en collègues...

— Je savais pas...

Elle le pousse, se force à sourire. Elle l'imité.

— Je savais pas... T'es bien le seul. Éléonore, Georges, Roland... Tous m'ont parlé de toi. Tous m'ont dit, alors, avec Antoine, t'en es où ? Mais toi, tu vois rien. Tu penses qu'à ton ex. Et à cet Arthur.

Elle rit nerveusement et se retourne vers la bouilloire qui siffle.

— Je me fais un thé, t'en veux ?

— Euh, oui...

— Si on m'avait dit qu'un jour je tomberais amoureuse dans une résidence pour vieux ! J'y crois pas !

Elle verse l'eau chaude dans les tasses, le liquide brûlant gicle un peu par terre.

— Leïla, fait-il doucement sans savoir quoi dire après.

— C'est pas la peine... Je vais me faire une raison...

— Je suis désolé.

— C'est moi qui suis désolée. Je suis ridicule de pleurer comme ça... Putain, je pleure jamais moi !

— Mais non, dis pas ça !

— Si !

Elle s'essuie le visage d'un revers de manche.

— Bon allez, je vais me reprendre. On fait comme si rien ne s’était passé, ok ?

Antoine sourit tendrement.

— Arrête de me sourire comme ça ! C’est à cause de ce sourire que je suis tombée amoureuse de toi !

— Ok. Promis, je ne te sourirai plus... Je te ferai même la gueule si tu le veux.

— T’es con.

Son sourire essuie ses larmes.

— Bon, oublie ce que je viens de dire, ok ? !

Elle n’attend pas de réponse, il n’y a pas de réponse à ça. Ils boivent leur thé en silence sans oser se regarder. Quand elle a terminé, Leïla s’assied dans le fauteuil qu’elle bascule en arrière, les yeux mi-clos. Antoine lui, reste debout. Il ne sait pas quoi faire. Il se sent nul et coupable. Nul de n’avoir rien vu, coupable de ne pas savoir comment réagir.

C’est Leïla qui brise le silence, comme toujours.

— T’en es où de tes recherches sur Arthur ?

— Toujours rien.

— C’est chelou quand même... Et si Éléonore avait tout inventé ? Arthur Champlain, la maladie de sa mère...

— Pourquoi elle aurait fait ça ?

— Je sais pas, comme ça. Pour occuper ses derniers jours avec une belle et tragique histoire d’amour.

— Non, c’est impossible. Les lettres sont bien réelles.

— Ça ne veut rien dire, ça. Elle ne les a jamais envoyées.

— Elle a envoyé les premières.

— C’est ce qu’elle dit, ça. Elle t’a montré des lettres d’Arthur ?

— Oui j’en ai lu.

— Combien ?

— Deux... Ou trois, répond-il en essayant de se souvenir des dates et des mots.

« Sache que je t’aime, et que je pense tout le temps à toi. Chaque minute, chaque seconde. S’il poussait une fleur à chacune de mes pensées pour toi, la Terre serait un immense jardin de roses. »

« Merci d’être là pour moi, mon amour. Merci de m’attendre depuis si longtemps maintenant. »

Merci pour tes mots, ils sont des caresses sur mon cœur. »

— Les écritures étaient différentes ?

— Oui bien sûr, répond-il en se remémorant l'écriture masculine, serrée avec des barres et des hampes qui partent brutalement en diagonale, vers l'arrière, vers le passé.

Leïla se redresse dans le fauteuil. Elle fronce les sourcils, réfléchit en même temps que les questions sortent de sa bouche.

— Et tu as vu les enveloppes ? Le tampon canadien ?

— Non...

— Donc elles pourraient avoir été écrites n'importe où ?

— Je sais pas, j'en sais rien. Pourquoi tu demandes ça ? !

Leïla lève ses yeux vers lui. Il serait impossible de penser qu'ils ont pleuré quelques minutes plus tôt. Ils brillent maintenant et elle sourit.

— Bon, c'est une hypothèse, ok ?

— Ok, vas-y.

— Éléonore était une artiste, pas vrai ? Elle fréquentait des acteurs, des chanteurs, des écrivains, des scénaristes...

— Oui, et donc ? Où veux-tu en venir ?

— Imagine que ces lettres ne soient qu'un jeu entre Éléonore et un auteur ? Une sorte d'exercice littéraire ? Ou un début de pièce de théâtre ? Ou de film qui n'aurait jamais vu le jour ? Tu vois, genre *Les Liaisons Dangereuses*...

Antoine sent l'excitation le gagner. Il a envie de fumer, mais il ne peut pas, c'est interdit dans la salle de repos. Leïla se lève. Elle réfléchit à voix haute.

— Attends, j'ai mieux !

— Quoi ?

— Éléonore, c'est une sorte de metteur en scène ici, pas vrai ? Avec son atelier théâtre, sa pièce *La Maison des Souvenirs*, tout ça.

— Oui et alors ?

— Bah avec ses lettres, avec Arthur, avec sa demande de le chercher, c'est un peu comme si elle nous faisait jouer une pièce. *Sa propre pièce*. Sauf que là, c'est dans la vraie vie, avec toi dans le premier rôle ! Avec son histoire, sa tragédie amoureuse, elle est à nouveau le centre d'attention qu'elle était dans sa jeunesse.

Antoine est pris d'une sorte de vertige. Éléonore et sa solitude. Arrivée seule avec sa valise. Éléonore qui n'a pas de famille. Pas d'amis. Seulement des souvenirs. Elle, la belle comédienne que tout le monde admirait dans sa

jeunesse. La beauté qui attirait tous les regards au festival de Cannes.
François Truffaut, Paul Newman...
Et si c'était ça le secret d'Éléonore d'Argens ?

OceanofPDF.com

33.

— Vous avez reçu d'autres lettres d'Arthur ? demande Antoine en regardant la valise beige.

— Non, seulement ces quatre-là, répond-elle en secouant la tête.

La lampe de chevet jette une lumière crue sur son visage, accentuant ses rides et ses cernes. Elle non plus ne dort plus beaucoup.

Antoine fait le tour du lit et prend les lettres. Cette écriture est si serrée, si abrupte. On dirait que l'auteur livrait un combat intérieur pour accoucher des mots.

« Mon amour, ma perle précieuse,

Tes mots sont comme des bulles de bonheur dans mon cœur triste. Triste de ne pas être auprès de toi, et triste de voir ma chère mère souffrir ainsi. Elle se bat, avec courage, mais la maladie est là, et je dois rester auprès d'elle. Je ne sais pas combien de temps, mais j'espère le moins possible, ton absence m'est si pénible. »

Il est là son combat. Entre sa mère malade et Éléonore qui lui manque. Entre la France et le Québec. Entre son amour filial et son amour passionnel.

« Ton image est tout le temps là avec moi. Le jour, quand je suis malheureux, je n'ai qu'à fermer les yeux pour te voir, et ça me suffit pour sourire à nouveau.

Et le soir, quand je m'endors, j'ai ton visage gravé sous mes paupières. Tes yeux magnifiques sont sur moi, ils veillent sur mon sommeil, et toute la nuit je te rejoins dans mes rêves. »

— Quatre lettres en cinq mois, c'est peu...

— Oui... Quand je pense que dans le même temps, je lui en ai presque envoyé une par semaine, quinze en tout...

« Tu es le soleil, mon amour, tu portes en toi tous ses rayons qui réchauffent mon cœur.

Tu sais le soir, quand la nuit a pris possession du monde, je regarde le ciel et les lumières de Montréal. Toutes les nuits. Elles sont si belles, je te

les montrerai un jour. Elles scintillent si fort quand je pense à toi, que j'y vois ton visage. J'y vois ton sourire et tes mots, et ils me disent qu'au même instant, toi aussi tu penses à moi. Nos deux esprits sont connectés par-delà l'Atlantique, et je suis rassuré : je sais que tu m'attends et je me sens bien. »

— Il écrivait bien.

— Oui, c'était un poète, un homme sensible. Qu'est-ce que j'étais heureuse quand je lisais ces mots.

Antoine ouvre la fenêtre, c'est lui qui a besoin de fumer cette fois-ci.

— Ça reste entre nous, hein ?

— Bien sûr, nous sommes liés jusqu'à la mort désormais, répond-elle avec un clin d'œil.

— Vous en voulez une ?

Elle fait oui de la tête.

— Merci.

Elle tire une longue bouffée, puis elle reprend son histoire.

— Dans mes lettres, je lui racontais ma vie sans lui. Le théâtre, les tournées dans des petites salles parisiennes, en Province, mes tours de chant. J'avais mon petit succès à l'époque, j'ai eu des articles dans les journaux... Mais je savais que l'on parlait plus de ma beauté que de mon talent. Le monde du showbiz est si cruel pour les femmes.

— Il y a des vidéos de vous sur scène ?

— Non, répond-elle avant de se raviser. Enfin, je ne sais pas. Je ne crois pas. Je ne sais plus. Antoine sort son téléphone.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je vais voir si vous êtes sur internet.

— Moi ? Sur internet ? (Elle rit). Ça serait drôle !

Antoine tape « Éléonore d'Argens », parcourt les premières pages des résultats, et au bout d'un moment, il secoue la tête.

— Non, on dirait qu'il n'y a rien.

— Vous voyez... Éléonore d'Argens n'existe pas sur internet. Elle n'existe que dans la vraie vie, pour quelques centaines ou milliers de personnes et spectateurs qui m'ont vue jouer et chanter et ont sans doute oublié mon nom et mon existence.

— Vous seriez née à mon époque, vous seriez sur Facebook, Instagram, Wikipédia... Je peux vous l'assurer, Éléonore. C'est juste une question de génération.

— Vous êtes gentil d’essayer de me convaincre que je n’ai pas raté ma carrière. Mais vous savez, les acteurs et chanteurs de mon temps qui ont réussi, sont tous sur internet. Mais attention, j’ai aimé ce que j’ai fait. J’ai aimé les troupes dans lesquelles j’ai joué. J’ai aimé les textes que j’ai dits, que ça soit pour dix, vingt ou cent personnes. J’étais libre. C’était le plus important. Et j’ai quand même fait le festival d’Avignon plusieurs fois !

Antoine la regarde sans un mot. Il aimerait lui dire que la liberté qu’elle a trouvée sur scène est celle qu’elle a perdue en amour, en s’interdisant de retrouver le bonheur, mais il reste silencieux. À quoi bon la blesser avec ce qu’elle sait déjà ?

Antoine tend le bras et prend la dernière lettre d’Arthur.

Tu te rappelles cette phrase ? « Les rencontres sont comme les vents. Certaines vous effleurent à peine, d’autres vous renversent. » Je me la répète souvent quand je pense à toi. Elle est si vraie. La vie est si surprenante. Il suffit d’une rencontre pour la changer à jamais, pour bouleverser toutes ses certitudes, toutes ses croyances.

Ces neuf mois de bonheur total, parfait, m’ont fait réaliser qui j’étais vraiment et ce que je voulais vraiment.

Qui étais-tu Arthur ? Quel genre d’homme étais-tu pour écrire des mots pareils et disparaître aussi brusquement ? Ta mère était-elle vraiment malade ? Ou as-tu tout inventé pour t’échapper ?

Antoine lève les yeux vers la fenêtre. Dehors une nuit tiède a pris possession du jardin. Elle est pleine de bruits légers, de frôlements, de souffles comme des caresses.

Il réfléchit. Arthur est-il encore vivant ? Si oui, où est-il ? Au Canada ? Pense-t-il encore à Éléonore ? Se peut-il qu’il pense à elle en ce moment-même, tandis qu’ils relisent sa dernière lettre ?

Ils restent un long moment silencieux. Puis, Antoine, après avoir hésité, se lance. C’est le moment.

— Écoutez Éléonore...

— Oui ?

Les mots restent bloqués dans sa bouche.

— Antoine ?

Il plonge son regard dans le sien.

— Je n’ai trouvé aucune trace d’Arthur Champlain.

— ...

— Même les Archives nationales du Québec n’ont aucune trace de lui.
Éléonore détourne la tête, comme pour ne pas affronter la vérité en face.

— Éléonore ?

Elle ne répond pas.

— Éléonore ? Vous ne m’avez pas tout dit.

Elle ne répond toujours pas.

— Qui est Arthur ? Comment s’appelle-t-il vraiment ?

Il lui prend le bras.

— Éléonore, regardez-moi.

Elle refuse de se tourner vers lui.

— Éléonore ? !

D’un mouvement d’une force étonnante pour son âge, elle lui fait lâcher prise.

— Qu’est-ce que vous me cachez ?

Elle serre les poings et baisse la tête.

— Éléonore, je ne peux pas vous aider si vous ne me dites pas toute la vérité.

Elle réprime un sanglot et prend une grande inspiration, comme si elle allait se jeter dans le vide.

— Éléonore ?

— Je...

— Oui ?

— Je ne connais pas son vrai nom, répond-elle enfin laissant Antoine complètement abasourdi.

— Comment ça ? !

— Je ne connais pas son nom, répète-t-elle d’une voix blanche.

— Vous voulez dire que vous avez inventé Arthur Champlain ? !

— Non, c’est le nom qu’il donnait...

— Je ne comprends pas ! Vous me laissez chercher quelqu’un qui n’existe pas ? ! Qui est Arthur Champlain ? ! Un fantôme ? !

— Non, il existe, mais...

Il la coupe :

— Dites-moi la vérité maintenant ! Qui est Arthur ? !

Elle pousse un long soupir, puis elle répond d’une voix voilée :

— Au fond de moi, j’ai toujours senti qu’il y avait quelque chose qui clochait. Mais je refusais de me l’avouer. Je ne voulais pas lui poser de questions. J’avais si peur de tout gâcher. Notre amour était si grand, notre

bonheur était si parfait... Pourquoi me serais-je arrêtée à des petits détails inutiles ? Ça n'avait aucun sens ! Mais après son départ, après sa disparition, je me suis souvenue de choses bizarres...

— Quelles choses bizarres ?

Elle hésite. Elle ferme les yeux comme pour échapper au retour de ces souvenirs cruels.

— Éléonore ? répète Antoine en lui prenant les mains. Dites-moi tout ce que vous savez.

Elle rouvre les yeux. Ils sont bleu marine, presque noirs dans la pénombre de la chambre. Et soudain, comme un barrage qui cède sous la pression de l'eau, sous la pression du passé, les mots sortent de sa bouche :

— Quand il est parti, et que je me suis retrouvée seule avec mes questions, j'ai repensé à ces neuf mois ensemble. J'en ai eu du temps pour tout analyser, tout ressasser. Et je me suis souvenue de fois où il disparaissait pendant des heures sans me dire où il allait. Je me suis souvenue de ces matins où je me réveillais et il n'était plus dans le lit. Il était parti pendant la nuit.

— Où allait-il ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne le lui demandiez pas ?

— Si, bien sûr, mais il me disait qu'il n'arrivait pas à dormir, qu'il était parti se balader, prendre l'air... Et comme il revenait toujours avec une petite attention, des fleurs, des croissants... Je ne me posais pas de questions...

Elle marque une pause, cherche dans sa mémoire.

— Il y avait ces coups de fil aussi...

— Quels coups de fil ?

— Des appels mystérieux... On aurait dit qu'il parlait en langage codé pour ne pas se faire comprendre. Je pensais au début que c'était de l'argot québécois mais c'était autre chose.

— C'était quoi d'après vous ?

— Je ne sais pas.

— Quel genre d'homme parle en langage codé, Éléonore ?

— Je ne sais pas.

— Éléonore ?

— ...

— C'était un truand ? Un mafieux ? Un agent secret ?

Elle secoue la tête. Elle ne veut pas y croire. Elle ne veut pas salir sa mémoire.

— Non, non, je ne crois pas.

Mais elle ne croit plus rien. Tout est possible maintenant, et elle le sait.

— Et quoi d'autre ? Il y avait-il d'autres choses bizarres ?

Éléonore essaie de ralentir sa respiration. Son cœur bat trop vite. Elle revoit Arthur dans son blouson de cuir. Elle revoit son regard qui pouvait s'assombrir parfois, qui devenait d'une dureté presque effrayante sans qu'elle sache pourquoi. À quoi pensait-il dans ces moments-là ? Quelles idées noires le mettaient dans ces états-là ?

— Je me souviens l'avoir vu discuter avec des hommes. Il me disait que c'étaient des producteurs, qu'ils allaient faire décoller nos carrières, et je le croyais moi, mais...

— Mais ? répète-t-il, impatient.

— Vous les auriez vus avec leurs lunettes noires, leurs beaux costumes, leurs belles voitures...

Éléonore écrase nerveusement sa cigarette. Elle tire sur les plis de sa robe, comme sur les fils du passé. Ce saut dans le temps lui est douloureux. Il fait resurgir des fantômes oubliés qu'elle avait enfouis au plus profond de sa mémoire pour se protéger.

— Qui étaient-ils ?

— Je ne sais pas. Mais je me disais qu'ils avaient plus la tête de parrains que de simples producteurs...

— Des parrains vous dites ?

— Oui, le genre de types qu'on voit dans les films de gangsters, vous voyez. Je ne posais pas de questions, moi. Je le laissais faire et je le croyais. Antoine porte sa main à ses lèvres. Il a besoin de réfléchir.

— De quoi vivait-il Éléonore ? Comment gagnait-il son argent ?

— Il chantait dans les bars...

— Et ça suffisait ?

— Non, bien sûr que non...

— Alors ?

Elle pleure maintenant. Elle s'abandonne à sa peine, et quand Antoine la prend dans ses bras, il la trouve si faible et si fragile qu'il se fait la promesse de tout faire pour retrouver Arthur. Quel que soit son nom, quels que soient ses mensonges.

« Je te retrouverai Arthur. Pour Éléonore, je découvrirai ta vérité. »

OceanofPDF.com

34.

François est allongé sur le canapé-lit qu'il laisse toujours déplié. Il ne dort plus dans sa chambre depuis que Cécile est partie. La plupart de ses soirées, il les passe seul dans le salon, à manger des pizzas ou des hamburgers (il a pris quinze kilos depuis le divorce) devant des séries Netflix, ou des vieux films de gangsters avec Robert De Niro ou Al Pacino.

Il a appelé sa fille aînée en FaceTime après le travail. Ils n'ont pas parlé très longtemps, elle était pressée, elle avait un dîner en ville. Elle n'est pas rentrée dans les détails, mais il pense qu'elle a un nouveau petit ami. François espère qu'elle a trouvé un type bien cette fois-ci. Le dernier était un bon à rien qui profitait d'elle et ne lui causait que des problèmes.

Il se lève et va jusqu'au frigo pour se resservir un verre de coca. Il sait que c'est mauvais pour lui, il a vu sur Facebook qu'une canette contient sept morceaux de sucre, mais il aime trop ça pour s'en passer.

Il zappe de chaîne en chaîne. Justin Trudeau est à nouveau empêtré dans un scandale de BlackFace, les Canadiens de Montréal ont perdu à la dernière seconde et Céline Dion clame qu'elle est à nouveau heureuse. François change de chaîne et tombe sur des images en noir et blanc qui crépitent :

« À l'automne 1962, le sigle FLQ commence à apparaître sur les murs des grandes villes du Québec. FLQ pour Front de Libération du Québec », dit la voix off sur une musique inquiétante.

« Dans la nuit du 7 au 8 mars 1963, le FLQ frappe pour la première fois et attaque trois casernes militaires avec des bombes incendiaires. Dans un communiqué, le mouvement dit s'insurger contre la domination des Anglophones qui accaparent le pouvoir et les richesses, et déclare que l'indépendance des Francophones n'est possible que par la révolution sociale. »

François se redresse. Il n'était pas né en 1963, mais il se souvient avoir souvent entendu son père et son grand-père parler du FLQ et de l'indépendance du Québec. « Ça serait mieux pour nous », disait papy Jacques, sans que François ne sache pourquoi ni comment la situation serait

meilleure. Il se rappelle aussi parfaitement la célèbre phrase du Général de Gaulle lors de sa visite en 1967 « Vive le Québec libre ! ». Papy Jacques avait pleuré de joie devant sa télévision. « Tu aurais vu la foule quand le général a prononcé son discours. À l'époque, nous étions tous persuadés de vivre un moment historique. Mais le général est mort, et nous ne sommes jamais devenus indépendants. » avait-il regretté. François n'avait jamais compris l'émotion qui s'était emparée de lui à ce moment-là, et il avait même voté non lors des référendums sur l'indépendance de 1980 et 1995.

« Le Québec va alors subir une escalade de violence sans précédent. Le 1^{er} avril, une semaine après l'attaque de l'armée canadienne, trois bombes explosent coup sur coup : la première devant le Ministère Fédéral, la deuxième près de la gare du Canadien National à Montréal, la dernière sur la voie ferrée reliant Québec à Montréal, quelques heures avant le passage du train du premier ministre John Diefenbaker. »

Sur l'écran, défilent des images d'archives de bâtiments détruits et en flammes. Un pompier sort d'un immeuble recouvert de suie et de plâtre, devant des badauds médusés.

« Le 12 avril, dans une opération conjointe de la Gendarmerie royale du Canada et de la police de Montréal, des dizaines de perquisitions sont effectuées contre des militants indépendantistes. Vingt personnes sont arrêtées et interrogées. »

La caméra filme des visages juvéniles. On dirait de simples étudiants, mais à la manière dont ils résistent aux gendarmes, et dont ils fixent l'objectif, on comprend qu'ils sont bien plus que cela. Ce sont des opposants politiques, des indépendantistes déterminés à aller jusqu'au bout pour faire triompher leur cause. Fasciné, François augmente le son. Son père n'avait jamais caché ses sympathies pour le FLQ. Avait-il fait partie de ces étudiants ?

« Une fusillade fait plusieurs blessés dont des gendarmes mais trois felquistes parviennent à s'échapper : Daniel Bergeron, Arthur Dulac et Bertrand Latulipe. Ils deviennent les ennemis publics numéro un du Québec. »

Les photos des trois hommes apparaissent en plein écran. Ils font plus vieux que les autres, ils doivent avoir la trentaine. Ils portent la barbe et les

cheveux longs, et ils ont quelque chose de magnétique dans le regard, comme un air de défi à la vie et au pouvoir.

« Les représailles du FLQ ne tardent pas. Le lendemain une bombe explose devant un bâtiment du quartier général de la Gendarmerie Royale. Et le dimanche 21 avril, le FLQ...

La litanie terroriste continue, mais François n'écoute plus. Il cherche sur la télécommande comment revenir en arrière. Il appuie sur des touches mais rien ne se passe. Il ferme les yeux, pour se remémorer ce qu'il vient de voir. Ce visage, avec cette lueur intense dans le regard. Il le connaît, il l'a déjà vu.

Ça y est. Retour en arrière. Les trois hommes magnifiques surgissent à nouveau sous ses yeux.

« Une fusillade fait plusieurs blessés dont des gendarmes mais trois felquistes parviennent à s'échapper : Daniel Bergeron, Arthur Dulac et Bertrand Latulipe. Ils deviennent les ennemis publics numéro un du Québec. »

Il met sur pause. Le noir et blanc leur donne une profondeur, une aura qui leur insuffle une jeunesse et une superbe éternelles. Ils ont quelque chose de Che Guevara dans la posture.

Ces visages. Ces regards. Ce charisme.

« ... trois felquistes parviennent à s'échapper : Daniel Bergeron, Arthur Dulac et Bertrand Latulipe. »

François s'attarde sur la photo des trois hommes. Et plus particulièrement sur le second, celui du milieu. Celui qui ressemble à Jim Morrison. Où a-t-il vu ce visage ?

C'est alors qu'il fait la connexion.

Arthur Dulac.

Se pourrait-il qu'Arthur Dulac et Arthur Champlain ne soient qu'une seule et même personne ?

35.

Lorsqu'Antoine appuie sur le bouton du troisième étage, ses mains tremblent encore. Il a cru qu'il allait devoir dire la vérité à Sam quand il l'a croisé dans le réfectoire. Sam sortait de la bibliothèque, l'air complètement stone, on aurait dit qu'il avait fumé un joint.

— Antoine ? ! Mais qu'est-ce que tu fous encore là ?

— Euh, rien... Des choses à finir...

— À 21 heures ? Rentre chez toi ! T'es plus payé depuis 18 heures, mec ! Tu vas quand même pas bosser gratis pour Catherine !

— Non, t'inquiète, je file.

Antoine a le ventre noué, comme quand il passait ses examens. Mais cette fois-ci, les conséquences d'un échec seraient beaucoup plus graves. Si quelqu'un l'apprend, il peut perdre son emploi. Briser sa carrière. Il le sait. Il ne comprend même pas comment il peut se mettre ainsi en danger. C'est une folie. Mais elle a tellement insisté.

L'ascenseur s'arrête et les portes s'ouvrent en crissant. Ça fait au moins un mois qu'un réparateur doit venir. Un jour quelqu'un va rester coincé. Pourvu que ça ne soit pas eux. Le couloir est vide, on n'entend pas un bruit, tous les résidents dorment à l'heure qu'il est. Antoine avance rapidement, il a l'impression que ses baskets font un bruit de sabots dans la nuit silencieuse. Il arrive devant la porte, frappe trois fois comme convenu, et entre.

Éléonore est debout devant la fenêtre ouverte. Elle est déjà habillée : elle a mis ses chaussures et passé une veste par-dessus sa robe. Son visage s'illumine quand elle le voit :

— Ah vous voilà, Antoine ! J'ai eu peur que vous changiez d'avis.

— Non, je vous l'ai promis.

— Vous êtes un amour ! Merci !

Il se dirige vers l'armoire, prend deux oreillers et les place sous les draps, pour que l'on ait l'illusion d'un corps sous le coton blanc.

— Ne me dites pas que je ressemble à ça quand même ? ! rit-elle.

Antoine lui fait un clin d'œil.

— Vous êtes prête ?

— Oui.

Ils sortent de la chambre en silence, referment la porte derrière eux et prennent l'ascenseur jusqu'au niveau – 1, celui du garage. Éléonore hâte le pas :

— C'est excitant ! J'ai l'impression de retourner en enfance quand je faisais l'école buissonnière !

Antoine jette un regard inquiet à la caméra principale et se dépêche d'atteindre sa Clio. Il ouvre la porte passager :

— Montez.

— Vous êtes galant en plus. Décidément, vous êtes parfait Antoine.

Il fait le tour du véhicule et démarre. La lumière orange du portail se met à clignoter. Il a l'impression que la porte met une éternité à s'ouvrir. Pourvu que Sam n'ait pas la mauvaise idée de regarder la caméra du garage à ce moment-là. La boule au ventre, il s'engage sur la pente et ce n'est qu'une fois dans la rue, que la résidence est dans le rétroviseur, qu'il commence à se détendre.

— Vous voulez de la musique ? demande-t-il au bout d'un moment.

— Oui, s'il vous plaît.

— Que voulez-vous ?

— Je ne sais pas... Ce que vous voulez.

Antoine sourit et il lance la playlist qu'il a préparée exprès pour elle. En entendant les premières notes, Éléonore tourne un visage plein de surprise vers lui et quand la voix du grand Charles Aznavour retentit, elle chante avec lui :

— Viens voir les comédiens, voir les musiciens, voir les magiciens qui arrivent... Oh ! Je la chantais à l'époque...

Éléonore regarde les lumières de la nuit défiler en bougeant la tête au rythme de la musique. Elle observe toutes ces rues pleines de vie, toutes ces terrasses pleines de rires, et elle réalise soudain combien elle supporte mal cet enfermement qu'elle a elle-même choisi. Elle réalise combien vivre en vase clos est contre-nature. Contre *sa* nature. La maison de retraite est comme l'internat de son enfance : une cage dont elle veut s'échapper.

— Vous pouvez conduire plus vite vous savez, j'aime la vitesse, sourit-elle en regardant le compteur qui ne dépasse pas les cinquante à l'heure.

— Je suis prudent, je respecte les limitations. Vous savez que ce que nous faisons là est interdit par le règlement ?

— Je sais Antoine. Ne vous inquiétez pas. Si jamais on nous arrête, je dirai que je vous ai pris en otage et que vous n’y êtes pour rien. Que je vous ai menacé avec ma canne, et que vous avez agi sous la contrainte !

Ils rient de bon cœur. Son sourire éclaire son visage parcheminé, ses rides sont une explosion de joie et rien que cela conforte Antoine dans la décision et le risque qu’il a pris.

— Merci encore, dit-elle.

C’est une vieille chanson de François Hardy qui résonne maintenant dans l’habitable. Éléonore se tourne à nouveau vers Antoine.

— Mais quelle est cette playlist ?

— Les tubes de 1962, sourit-il. J’ai pensé que ça vous ferait plaisir.

— Si vous saviez !

Elle se met à fredonner les paroles, et à son grand étonnement, elle ne les a pas oubliées :

*Lorsque sa bouche à mon oreille vient murmurer,
Mille mots tendres, mille merveilles, mille secrets,
C'est à l'amour auquel je pense, Et que j'espère et que j'attends.*

— Je la chantais à Arthur...

— C’est une jolie chanson.

— Oui, j’ai toujours aimé Françoise Hardy... Elle a une élégance rare...

Elle se tait pour écouter les paroles.

— Mais je ne chantais jamais le dernier couplet...

— Ah bon, pourquoi ?

— Écoutez...

*Et lorsque pour une autre fille, un beau matin.
Il m'a quittée, laissée seule avec mon chagrin.
C'est à l'amour auquel je songe. Je me demande à ce moment
S'il n'existe que dans les songes ou bien vraiment.*

Elle se sent envahie par une vague de nostalgie et des souvenirs lui reviennent, elle assise en tailleur sur le lit, avec sa guitare trop grande sur les genoux, lui, enroulé dans les draps, les yeux fixés sur elle, de ses yeux marrons presque noirs. « J’aime quand tu chantes... ». « Je n’aime pas ma voix. » « Je sais. Mais moi je l’aime. Et c’est le plus important. »

— Ça va ? Vous voulez que je change ?

— Non merci, vous êtes gentil. C'est juste que... C'est fou comme une chanson peut rappeler un moment précis de notre vie... Comme s'ils étaient associés pour l'éternité... Comme si la musique pressait une touche dans la mémoire pour faire revivre à chaque fois le même souvenir, les mêmes sentiments...

Ils restent un moment silencieux, puis elle reprend :

— Vous avez des chansons que vous écoutiez avec Aurélie, vous ?

Son nom lui fait toujours aussi mal. Il ne répond pas tout de suite.

— Oui bien sûr... Nous avions quelques chansons que nous aimions bien...

— Vous n'en aviez pas une en particulier ?

— Si... Nous aimions beaucoup Perfect d'Ed Sheeran...

— Ed qui ?

— Sheeran... Un chanteur anglais... Attendez, je vais vous la mettre...

Antoine appuie sur l'écran de son téléphone et sélectionne la playlist *Love*. Et quand les premiers arpèges de la guitare acoustique s'élèvent, son ventre se serre. C'était la chanson qu'il aurait voulu jouer à leur mariage. Pour lui dire combien il la trouvait parfaite. Parfois, il la lui chantait en français. Aurélie trouvait les paroles culcul mais ses yeux avaient alors la couleur de l'amour.

Chérie, embrasse-moi doucement, ton cœur est tout ce que je possède. Et dans tes yeux, tu tiens le mien.

L'écoutait-elle encore blottie dans les bras de Mathieu Chanel ?

Sur leur droite, apparaîtrait soudain la tour Eiffel, vêtue de ses plus belles lumières or et argent. La voir surgir de l'ombre provoque en Éléonore une vague d'émotion qu'elle n'aurait pas imaginée. Elle l'a tellement vue la dame de fer, observée de tant de balcons, de tant de pelouses, en tant d'occasions, 14 juillet, réveillon de la Saint-Sylvestre, pique-niques d'été...

Mais cette nuit-là, c'est la première visite d'Arthur qu'elle lui évoque. Son regard émerveillé comme celui d'un enfant lorsqu'ils s'étaient retrouvés en bas de ces trois-cents mètres de dentelle de fer. Son sourire lorsqu'ils avaient admiré les splendeurs de Paris depuis la plateforme du premier étage : le Louvre, le Grand Palais, les Invalides, Notre-Dame... Antoine ralentit.

— Vous voulez vous arrêter ?

— Non, c'est bon, ça m'a fait du bien de la voir.

— Vous êtes sûre ?

— Oui. Vous m'emmenez à Montmartre maintenant ? Je voudrais voir le Sacré-Cœur.

Les yeux happés par les lumières de la ville, Éléonore ne perd pas une miette des rues et immeubles qu'ils croisent. L'avenue d'Iéna, la Place de l'Étoile et l'Arc de Triomphe.

— Qu'est-ce que j'ai pu la détester cette place quand je conduisais. Je faisais tout pour l'éviter. Je ne comprends pas comment il n'y a pas plus d'accidents avec toutes ces voitures qui foncent dans tous les sens !

— Il faut s'imposer, c'est tout, dit Antoine en écrasant la pédale d'accélérateur.

Un VTC klaxonne, un livreur à scooter surgit de nulle part lui coupe la route, mais grâce à un coup de volant réflexe, Antoine parvient à s'insérer et à prendre l'avenue de Wagram sans encombre.

— Voyez, ce n'est pas si difficile.

— Je crois que je serais incapable de conduire ou même de démarrer une voiture aujourd'hui. Avec tous ces boutons partout ! rit Éléonore.

Ils continuent sur le boulevard de Courcelles, avec à sa droite l'entrée du parc Monceau, sa rotonde et ses grandes grilles en fer forgé. Puis le boulevard des Batignolles :

— Regardez à gauche ! C'est le théâtre Hebertot ! Vous y êtes déjà allé ? Non ? Vous devriez ! La salle est magnifique ! J'y ai vu Jean Rochefort à l'époque. Il jouait dans *L'Amant* de Harold Pinter... En quelle année c'était ? 1964 ou 65, je crois... Bref ça n'a pas d'importance ! C'était Delphine Seyrig qui lui donnait la réplique. Quelle actrice merveilleuse ! Vous connaissez ?

— Jean Rochefort oui, mais Delphine Serre...

— Seyrig ! Elle était très connue à l'époque. Elle a joué pour Alain Resnais, Jacques Demy, François Truffaut... Vous avez vu *Baisers volés* ? Non ? Je vous le recommande...

Éléonore marque une pause, passe sa main dans ses cheveux :

— Il y a une phrase qu'elle dit dans ce film... Une phrase qui m'a beaucoup marquée... Parce qu'elle faisait écho à ma vie... Elle parle du Lys dans La Vallée de Balzac... Tiens, il faudrait l'acheter pour la bibliothèque... Elle dit : « Madame de Mortsauf aimait Félix de Vandenesse. C'est pas une belle histoire d'amour. C'est une histoire lamentable. Parce que finalement, elle est morte de n'avoir pas pu partager cet amour avec lui. »

Cette phrase m'a poursuivie longtemps, vous savez. Et elle me poursuit encore aujourd'hui. Je vais mourir bientôt et tout l'amour que j'avais à partager, tout l'amour que j'avais à offrir à Arthur, hé bien, je vais l'emporter avec moi, dans ma tombe... C'est idiot n'est-ce pas ?

Sa voix s'éteint dans un nuage de fumée. Antoine ne dit rien. Il ne sait pas quoi lui répondre. Il fixe le feu rouge et quand il passe au vert, il accélère et prend la rue Caulaincourt.

— C'est drôle d'ailleurs, car dans le film, Jean-Pierre Léaud habite à côté du Sacré-Cœur, murmure-t-elle alors que la silhouette blanche et majestueuse de la basilique se dessine en haut de la montée.

Éléonore reste un long moment immobile devant les formes byzantines et romanes du Vœu National, aveugle aux flots de passants qui la frôlent, sourde au joyeux tumulte de langues étrangères qui l'entoure.

— C'est fou, j'ai l'impression que ça fait une éternité que je ne suis pas venue ici.

Elle prend le bras d'Antoine et commence à marcher vers le parvis où se presse une foule de touristes en robes et bermudas. Des notes de guitare s'élèvent dans l'air chaud de l'été, et Éléonore ralentit pour s'arrêter en haut des marches qui descendent jusqu'au square Louise Michel. Un guitariste chante *La Vie en Rose* d'Édith Piaf devant un parterre de couples qui s'embrassent. Il y a des gens de toutes les nationalités, de toutes les cultures, et tous se sont réunis à l'appel de cet hymne planétaire à l'amour.

Éléonore fredonne les paroles en se balançant doucement, d'un pied sur l'autre :

*C'est lui pour moi, moi pour lui dans la vie
Il me l'a dit, l'a juré pour la vie
Et dès que je l'aperçois
Alors je sens en moi
Mon cœur qui bat*

— C'est ici que nous nous sommes embrassés pour la première fois. Juste là, sur cette marche, en bas à droite, dit-elle en indiquant l'endroit où sont assises deux femmes qui se tiennent la main. Je me rappelle encore parfaitement cette journée. Nous l'avons passée à nous balader à Montmartre, à prendre des cafés en terrasse, à observer les gens, à parler de tout et de rien. Qu'est-ce qu'il me faisait rire. J'aimais tout ce qu'il disait,

tout ce qu'il faisait. Le moindre de ses mots avait de l'importance. Le moindre de ses haussements de sourcils, le moindre de ses sourires. Et il avait cette fossette qui me faisait craquer, ce creux que je voulais remplir de baisers. Nous avons dîné chez une amie à moi, une actrice, Florence. Nous avons bu du bon vin, mangé du jambon, du fromage, il adorait ça, le comté, le cantal... Je me rappellerai toujours ce que Florence m'a dit ce soir-là : « C'est fou la complicité qu'il y a entre vous. On dirait que vous vous connaissez depuis toujours. » C'était vrai. Tout était si évident, si naturel entre nous. En rentrant, Arthur a voulu voir le Sacré-Cœur de nuit, pour admirer les lumières de la ville et les étoiles qui scintillent quand le soleil est couché.

Elle marque une pause et ferme les yeux.

*Des nuits d'amour à plus finir
Un grand bonheur, qui prend sa place
Des ennuis des chagrins s'effacent
Heureux, heureux, à en mourir*

Elle rouvre les yeux :

— Il m'a pris la main, là sur cette marche. Il m'a attirée à lui et il m'a dit « Je crois que je t'aime déjà ». Quand il m'a embrassée, j'ai su que c'était lui, l'homme de ma vie.

OceanofPDF.com

36.

Leïla est assise en tailleur dans le fauteuil de la salle de repos. Elle touille machinalement son café tiède, devant une série policière qu'elle regarde le son coupé. C'est peut-être les Experts Miami. Ou Los Angeles. Ou New York Unité Spéciale. Elle les confond toutes, elles se ressemblent toutes. Son visage est gris de fatigue, elle a besoin de sommeil. Depuis quand n'a-t-elle pas fait une nuit complète ? Elle ne s'en souvient plus.

Antoine entre brusquement dans la pièce, un sac de boulangerie à la main.

— Oh t'es déjà là ? dit-il, mal à l'aise.

Depuis qu'elle lui a avoué son amour, son attitude a changé. Leïla s'est peu à peu éloignée de lui. Son regard s'est assombri. Elle est moins blagueuse, moins souriante. Antoine perçoit sa gêne quand ils se retrouvent seuls tous les deux. Ils restent bien souvent silencieux. Ce ne sont plus des mots qu'elle a à la bouche, mais des cigarettes et des volutes de fumée. Antoine ne sait pas comment s'y prendre avec elle. Les moments de tendresse qu'il croyait amicale lui manquent. Leurs pauses café-clopes à rire de tout et de rien, à parler de Johnny, des voyages de Georges, du rapprochement entre Maria et Roland, lui manquent. Il aimerait les retrouver comme avant, avant qu'elle ne lui avoue ses sentiments.

— Oui. Toi aussi ?

— Oui, j'arrivais pas à dormir, dit-il en se dirigeant vers la kitchenette. J'ai ramené des croissants. T'en veux ?

— C'est gentil. Tu fêtes quelque chose ? demande-t-elle en se levant.

— Non, rien de spécial. J'en avais envie.

— Merci.

Elle en prend un et l'observe préparer le café. Puis, elle dit :

— Sam t'as vu hier soir.

Antoine frémit mais fait semblant de ne pas comprendre.

— Comment ça ?

— Avec Éléonore.

Antoine ne répond pas. Son cœur bat plus vite.

— Pourquoi tu fais tout ça pour elle ? T'imagines si Sam en parle à

Catherine ?

— Pourquoi il lui en parlerait ?

— Tu connais Sam ! Des fois, il dit des trucs sans faire exprès. Il est perché !

Antoine baisse les yeux.

— Tu te rends compte ? T'as sorti une résidente sans autorisation. En pleine nuit ! T'es fou ou quoi ?

— Je sais, souffle-t-il.

— Sérieux. Je sais que tu l'adores Léo, mais mince ! Tu peux pas risquer de perdre ton boulot ! Qui s'occupera de Georges si jamais Catherine l'apprend ? Qui s'occupera de Roland ? ! Et de tous les autres ? !

Sa voix enfle d'émotion, mais ce n'est pas à eux que Leïla pense. Non, c'est à elle, à son amour pour Antoine. Elle ne s'imagine pas travailler ici sans lui. Elle ne s'imagine pas marcher dans les couloirs, dans le jardin sans lui. C'est impossible. Elle ne le supporterait pas. Elle l'aime trop pour ça.

Antoine l'observe tandis qu'elle détourne le regard. Sa détresse l'enveloppe d'une fragilité et d'une sensibilité nouvelles, qu'il n'a jamais perçues auparavant. Pour la première fois, il la voit différemment. Pas comme une collègue, pas comme une pote un peu garçon manqué, non. Mais comme une femme que l'on peut désirer. Une femme que l'on peut avoir envie d'embrasser.

Il entend la voix de Georges : « Vous formeriez un beau couple tous les deux. Tout le monde le dit... Ça crève les yeux ! Elle vous aime ! Et vous aussi, mais vous ne le savez pas encore ! Vous nous inviterez à votre mariage ? Je viendrai avec Éléonore ! »

— Quoi ?

— Quoi ?

— Pourquoi tu me regardes comme ça ?

Il rougit, troublé.

— Comment je te regarde ?

— Avec ton regard de merlan frit.

— Moi, j'ai un regard de merlan frit ?

— Oui ! Un merlan frit et refrit ! dit-elle avec un triste sourire.

— Pas du tout !

Un silence gêné s'installe. Un silence qui peut signifier tant de choses. Troublés, ils n'osent plus se regarder. Antoine prend un croissant pour faire

quelque chose, et finalement, c'est Leïla qui change de sujet, mal à l'aise :

— C'était comment alors avec Léo ?

— De quoi ?

— Votre balade ? Vous êtes allés où ?

Il lui faut quelques secondes pour se ressaisir.

— Euh, on est allé à la Tour Eiffel. Et au Sacré-Cœur.

— Elle habitait vers là-bas, c'est ça ?

— Oui. Et c'est sur les marches du Sacré-Cœur qu'Arthur l'a embrassée pour la première fois.

— C'est romantique ça, soupire-t-elle, songeuse.

Antoine plonge ses yeux dans les siens. À quoi pense-t-elle à ce moment précis ? Il hésite. Il s'apprête à dire quelque chose, mais se retient.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

— Si, je vois bien qu'il y a quelque chose.

— Non.

— Quoi ?

— Je...

Il passe une main dans ses cheveux. Il la regarde encore. Ses yeux marrons, presque noirs brillent, et c'est à ce moment précis que Sam entre dans la pièce :

— Oups, pardon ! J'vous dérange, les amoureux ? ! Vous auriez pas un briquet ? !

37.

10 avril 1963

Mon amour,

Merci pour tes lettres. Merci de penser à moi, merci de m'écrire comme tu le fais. Chacune de tes phrases, chacun de tes mots est une caresse sur mon cœur.

Tu sais, je m'en veux de ne pas te répondre plus souvent, de ne pas t'avoir plus souvent au téléphone, c'était si bon d'entendre ta voix l'autre jour. Mais sache que je pense à toi chaque heure, chaque seconde mon amour.

Je vais bientôt rentrer. Je ne peux plus vivre sans toi plus longtemps. Tu me manques. Paris me manque, la France me manque. Nos conversations me manquent. Nos éclats de rire me manquent. Tout me manque !

J'ai un vide dans le cœur et je crois que ne pourrai pas vivre sans toi encore très longtemps. Tout a changé depuis que tu es entrée dans ma vie.

Tu te rappelles cette phrase ? « Les rencontres sont comme les vents. Certaines vous effleurent à peine, d'autres vous renversent. » Je me la répète souvent quand je pense à toi. Elle est si vraie. La vie est si surprenante. Il suffit d'une rencontre pour la changer à jamais, pour bouleverser toutes ses certitudes, toutes ses croyances.

Je pensais venir quelques semaines en France. J'y suis resté neuf mois. Les neuf plus beaux mois de ma vie. Je vais revenir. Très vite. Pour toi. Pour nous.

Car ces neuf mois de bonheur total, parfait, m'ont fait réaliser qui j'étais vraiment et ce que je voulais vraiment.

Grâce à toi, je vais devenir qui je suis vraiment.

Je vais bientôt prendre mes billets pour te retrouver. Ce n'est qu'une question de jours mon amour.

Je t'aime. Et je t'aimerai toujours.

Arthur.

Antoine regarde Éléonore.

— Il ne parle pas de sa mère...

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Il ne vous a rien dit quand vous l'avez eu au téléphone ?

— Il m'a dit qu'elle était toujours malade...

Antoine réfléchit. Ça n'a aucun sens. C'est la maladie de sa mère qui les a séparés. Alors pourquoi a-t-il soudainement cessé d'en parler ? Qu'est-ce que cela signifie ? Plus il y pense, plus il est convaincu qu'Arthur a inventé cette histoire. Mais pourquoi ?

« Ce n'est qu'une question de jours maintenant. »

— Vous croyez qu'elle était morte ?

— Je ne sais pas.

Antoine ne sait quoi penser. Il relit la lettre dans sa tête. Sa dernière lettre.

« Grâce à toi, je vais devenir qui je suis vraiment. »

Qu'a-t-il voulu dire ? Était-il prêt à lui avouer qui il était ? À lui révéler enfin la vérité ? Éléonore regarde par la fenêtre. Une larme roule sur sa joue. Antoine imagine sans peine la joie qu'elle a ressenti à l'annonce de son retour. Alors que s'est-il passé après ce 10 avril ? Qu'est-il arrivé à Arthur ?

38.

Antoine est assis dans la salle de repos, une tasse de café dans les mains. Il regarde l'écran du réfectoire où les résidents se sont rassemblés pour le bingo mensuel. C'est l'un de leurs jeux préférés. Il faut dire qu'il y a toujours de sympathiques cadeaux à remporter comme des livres, des vêtements ou des soins beauté.

Antoine boit doucement le liquide fumant. Dès qu'Éléonore l'a vu ce matin, elle lui a demandé s'il avait eu des réponses pendant la nuit.

— Toujours pas.

— Vous voyez. Même l'outil internet ne peut plus rien pour moi.

Il a senti dans sa voix et dans son regard, que l'espoir l'avait totalement abandonnée. Il n'a pas su quoi lui répondre. Que dire ? Il a tout essayé. Les Archives nationales du Québec. Google. Facebook. LinkedIn. Il a envoyé un message à tous les Champlain qu'il a trouvés. Sans résultat.

— Ne perdez plus votre temps avec cette vieille histoire Antoine.

— Je ne perds pas mon temps.

— Si, c'est une cause perdue désormais. Concentrez-vous sur vous. Sur *votre* histoire.

— Quelle histoire ?

— Vous savez bien.

— Non.

Éléonore a plongé ses yeux dans les siens.

— Leïla et vous.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Je vous ai déjà dit qu'il n'y avait rien et qu'il n'y aurait jamais rien entre nous.

— Écoutez votre cœur Antoine. Je sais qu'elle vous plaît. Mais que vous vous interdisez de l'aimer à cause d'un amour qui n'existera plus jamais...

Elle a tourné le visage vers la fenêtre, vers ce soleil pâle qui hésitait entre le ciel bleu et les nuages.

— Vous ne voulez quand même pas finir triste et seul comme moi à quatre-vingt-huit ans ? Antoine est resté silencieux. Il ne voulait pas répondre. Il ne voulait pas repenser à celle dont la simple évocation lui était si douloureuse.

— Réfléchissez-y Antoine. C'est une fille bien. Et vous iriez si bien

ensemble.

— Je ne crois pas.

— Vous voyez, vous ne dites plus non ! Vous êtes moins catégorique ! Vous allez voir ! s'écrie-t-elle d'un ton triomphant.

L'attention d'Antoine est tout à coup attirée par la lumière clignotante de son téléphone. Il tend la main. C'est un numéro étranger, indicatif +1. Quel est ce pays ? Il ne connaît pas. C'est sûrement un appel d'un téléopérateur basé quelque part au Maghreb ou ailleurs. Il hésite mais son instinct lui intime l'ordre de répondre maintenant :

— Allô ?

— Oui ?

— Allô ? répète la voix masculine, tandis que la ligne crachote.

— Oui ?

— Bonjour, vous êtes bien Antoine Rey ? demande l'homme, et un écho désagréable lui renvoie sa voix déformée.

Antoine vérifie le réseau de son téléphone, trois barres, il est bon. De quel pays appelle-t-il ?

— Allô, oui c'est moi.

— Antoine Rey ? Je suis François Leclerc...

La ligne coupe un instant, mais à la manière dont sa voix déforme les voyelles nasales et les R, Antoine reconnaît immédiatement l'accent québécois.

— Oui, c'est moi. Allô ?

— Ça coupe, désolé... Ici François Leclerc, de la Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

Antoine sent son cœur bondir dans sa poitrine.

— Oui ?

— Je vous rappelle au sujet de votre demande sur Arthur Champlain.

— Oui, bien sûr...

Il laisse sa voix en suspens, l'excitation lui assèche la bouche.

— Comme je vous l'écrivais dans mon courriel, nous n'avons pas d'Arthur Champlain dans nos bases, il n'existe pas...

Antoine se laisse retomber dans le fauteuil sous le poids de la déception.

— Mais par contre, il se pourrait bien qu'il soit né sous un autre nom.

— Comment ça ?

— Il se pourrait bien qu'il soit connu sous une autre identité : Arthur Dulac.

— Arthur Dulac ? répète Antoine sans comprendre.

— Oui. Vous avez bien fait d'envoyer une photo de lui. Cette histoire m'a touché, vous savez. J'y ai beaucoup pensé. Et hier, je regardais un reportage sur le FLQ...

— Le FLQ ?

— Oui, vous connaissez ?

— Non, ça ne me dit rien.

— C'est le Front de Libération du Québec. Un mouvement qui revendiquait l'indépendance du Québec dans les années soixante et soixante-dix.

— Non, je ne connais pas.

— C'est pas bien étonnant. Vous autres Français, vous ne vous intéressez pas beaucoup à notre histoire. D'un côté ça s' comprend, nous sommes loin, mais nous sommes cousins pourtant ! C'est pas pour rien que le Québec était la capitale de la Nouvelle-France...

Il marque une pause :

— Bref, si je vous appelle, c'est parce que votre Arthur Champlain ressemble diablement à Arthur Dulac, un ancien membre du FLQ.

Antoine se redresse.

— Arthur Dulac ?

— Oui. Il faisait partie de la cellule Champlain du FLQ.

— La cellule Champlain ? !

— Oui. Comme Samuel de Champlain, le fondateur de Québec. Le père de la Nouvelle-France. Ça fait beaucoup de coïncidences, n'est-ce pas ?

Antoine est debout désormais, il ne tient plus en place. Il marche à travers la pièce, le téléphone collé à l'oreille.

— Et comment peut-on être sûr qu'il s'agit d'une seule et même personne ?

— Il faudrait faire des recherches plus complètes, mais vous pouvez regarder sa photo sur internet...

— Attendez.

Antoine prend son téléphone à deux mains et ouvre une page de recherche : Arthur Dulac FLQ. En quelques instants, son visage apparaît, sur des dizaines de photos, des coupures de presse, des vignettes vidéos, des montages amateurs aussi. Quasiment toutes les photos sont des déclinaisons d'un *mugshot* de police qui ne l'avantage guère, mais la ressemblance est là, flagrante. Les mêmes boucles brunes. Le même regard fier et intense. Et surtout cette même beauté hypnotique à la Jim Morrison. Il n'y a aucun doute à avoir. C'est lui. Arthur Dulac et Arthur Champlain ne font qu'un !

- Alors ? !
- C'est lui oui ! Vous savez où il est ? ! demande-t-il, plein d'espoir. Ce serait tellement merveilleux pour Éléonore !
- Ça va malheureusement être difficile de le rencontrer.
- Pourquoi ? !
- Il a été tué dans une fusillade.

OceanofPDF.com

39.

5 novembre 1967

Ça fait cinq ans que tu es parti maintenant. Cinq longues années.

J'ai compté combien cela faisait de jours et d'heures. Hé bien ça en fait beaucoup. Beaucoup trop pour mon cœur. Mille huit-cent vingt-cinq jours exactement. Quarante-trois mille huit cents heures. C'est fou quand on y pense.

(...)

Tu sais, j'ai encore maigri depuis ma dernière lettre. Tout est fade dans ma bouche, tout est lourd dans mon ventre. Ton absence est en train de me tuer à petit feu. Je ne sais pas si je tiendrai le coup, tu sais.

(...)

As-tu vu le général de Gaulle quand il est venu ? Étais-tu là quand il a prononcé son discours ?

J'ai vu les images à la télévision. C'était noir de monde, quinze mille personnes ils ont dit. Je t'ai cherché. J'ai prié pour voir ton visage au milieu de cette foule. Si tu y avais été, je suis certaine que mes yeux t'auraient retrouvé. Je te retrouverais dans une nuit d'encre. Mais tu n'y étais pas. Et j'ai perdu espoir encore une fois.

As-tu entendu lorsqu'il a prononcé cette fameuse phrase qui a fait le tour du monde « Vive le Québec libre ! » ? Je suis sûre que tu l'as applaudi et que tu as crié son nom. Peut-être même as-tu crié « Vive la France » en pensant à moi. France-Québec. La relation est si évidente. J'aurais tellement voulu être avec toi à ce moment-là.

(...)

Je ne sais pas comment je survis. Enfin si, je sais. C'est l'espoir qui m'anime. L'espoir qui me réveille le matin. L'espoir qui m'empêche de me coucher le soir. Qui m'empêche de dormir. Et quand enfin le sommeil m'emporte au milieu de la nuit, c'est encore toi qui occupes mes rêves.

J'imagine ton retour, nos retrouvailles. On aurait tant de choses à se dire, tant de choses à faire pour rattraper tout ce temps que nous avons perdu. C'est tellement dur de les quitter ces doux rêves, c'est tellement cruel de me réveiller seule dans ce grand lit froid. Je voudrais dormir toute la vie pour rester avec toi.

(...)

Je t'en prie, ne me laisse pas une année de plus sans toi.

Je t'aime. »

OceanofPDF.com

40.

Arthur est mort. Il ne s'appelait pas Champlain mais Dulac. Il n'était pas chanteur mais faisait partie du Front de Libération du Québec.

Antoine reste immobile, la main encore posée sur le téléphone. Il a raccroché depuis de longues minutes maintenant, mais la voix de François Leclerc est encore dans sa tête.

— Il a été tué le 22 avril 1963. Dans une fusillade avec l'armée.

Le 22 avril 1963. Douze jours après sa dernière lettre. Douze jours après avoir écrit à Éléonore que bientôt, ils se retrouveraient :

« Je vais bientôt rentrer. Je ne peux plus vivre sans toi plus longtemps. Tu me manques. Paris me manque, la France me manque. Nos conversations me manquent. Nos éclats de rire me manquent. Tout me manque ! »

« J'ai un vide dans le cœur et je crois que ne pourrai pas vivre sans toi encore très longtemps. Tout a changé depuis que tu es entrée dans ma vie. »

« Je vais bientôt prendre mes billets pour te retrouver. Ce n'est plus qu'une question de jours mon amour. »

Antoine repense aux paroles d'Éléonore. Il repense à ses doutes, aux discussions codées qu'elle entendait, aux rencontres avec ces types aux allures de gangsters. Tout fait sens désormais. Le nom, les dates, la disparition brutale.

Antoine allume l'ordinateur. Il doit en savoir plus sur le FLQ. Pour comprendre ce mouvement. Pour comprendre pourquoi Arthur a refusé l'amour d'Éléonore. Pourquoi il a refusé une vie artistique prometteuse à Paris, pour se lancer dans une lutte armée perdue d'avance. Une lutte qui n'avait qu'une issue : la mort. À trente-et-un ans à peine. Son âge à lui, Antoine.

Il ouvre la page Wikipédia :

« Le Front de Libération du Québec (FLQ) est fondé en 1963 par d'anciens membres du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN)

et du Réseau de résistance. Ses militants, - des ouvriers, des chauffeurs de taxi, des chômeurs, mais aussi des étudiants et intellectuels -, se révoltent contre la hausse du chômage et les inégalités socio-économiques entre Francophones et Anglophones.

De pages en sites web, Antoine découvre une société canadienne inégalitaire, fracturée en deux camps distincts d'origine et de langue. Il met des noms, des visages sur des activistes issus de milieux pauvres pour qui la lutte sociale est l'unique porte de sortie.

L'objectif du FLQ est de réaliser un idéal, l'indépendance du Québec, nation minoritaire au sein du Canada qui est vu comme le pays des autres, celui des oppresseurs britanniques. Ces derniers contrôlent en effet toute l'économie québécoise dont ils occupent les postes les plus importants. Nombreux sont les Québécois qui ne peuvent plus parler français au travail ou qui doivent maîtriser l'anglais pour trouver un emploi. »

Dans un racisme ordinaire pour l'époque, Donald Gordon, le Président du Canadien National, l'une des deux plus grandes compagnies de chemin de fer du pays, déclare ainsi que les Francophones n'ont pas les compétences requises pour occuper un poste de direction dans son entreprise.

De clics en clics, Antoine tombe sur un manifeste du FLQ :

Le Front de libération du Québec n'est pas le messie, ni un Robin des bois des temps modernes. C'est un regroupement de travailleurs québécois qui sont décidés à tout mettre en œuvre pour que le peuple du Québec prenne définitivement en mains son destin.

Le Front de libération du Québec veut l'indépendance totale des Québécois, réunis dans une société libre et purgée à jamais de sa clique de requins voraces, les « big boss » patronneux et leurs valets qui ont fait du Québec leur chasse-gardée du cheap labor et de l'exploitation sans scrupule.

Le Front de libération du Québec n'est pas un mouvement d'agression, mais la réponse à une agression, celle organisée par la haute finance par l'entremise des marionnettes des gouvernements fédéral et provincial.

Et puis, il découvre cette vidéo de mauvaise qualité. Les images noir et blanc sautent, la voix du commentateur grésille, mais elle retrace les

derniers jours d'Arthur et de ses camarades.

« Le 12 avril, dans une opération conjointe de la Gendarmerie royale du Canada et de la police de Montréal, des dizaines de perquisitions sont effectuées contre des militants indépendantistes. Vingt personnes sont arrêtées et interrogées. »

On voit des jeunes menottés, des hommes, quelques femmes, qui ressemblent à des étudiants. L'un d'eux a la chemise déchirée. Un autre, l'arcade sourcilière en sang.

« Une fusillade éclate faisant plusieurs blessés dont des gendarmes mais trois felquistes parviennent à s'échapper : Daniel Bergeron, Arthur Dulac et Bertrand Latulipe. Ils deviennent les ennemis publics numéro un du Québec. »

Les visages des trois hommes apparaissent en plein écran. Il reconnaît immédiatement Arthur, avec son air de défi à la vie, au pouvoir anglophone.

« Les représailles du FLQ ne tardent pas. Le lendemain, une bombe explose devant un bâtiment du quartier général de la Gendarmerie Royale. Et le dimanche 21 avril, un nouveau stade de la violence est franchi : une bombe explose devant le Centre de recrutement de l'Armée canadienne à Sherbrooke, à l'est de Montréal. Un gardien de nuit est tué sur le coup. C'est la première victime du FLQ. ».

Antoine n'en revient pas. Arthur a du sang sur les mains.

« Le lendemain, une fusillade éclate entre l'armée et des Felquistes retranchés dans une maison de la cité Jacques-Cartier. Trois indépendantistes de la cellule Champlain sont tués : Daniel Bergeron, Arthur Dulac et Bertrand Latulipe. »

Antoine ne peut détacher son regard des yeux d'Arthur. Comment va-t-il annoncer sa mort à Éléonore ?

41.

Antoine a vu arriver ce moment avec angoisse. Il n'a cessé d'y penser depuis l'appel de François Leclerc. Comment peut-il annoncer à Éléonore qu'elle a passé cinquante-sept ans de sa vie à attendre le retour d'un mort ? Qu'elle a sacrifié son existence, son avenir pour un fantôme qui lui a menti ?

Quand il entre dans la chambre au mur couleur Méditerranée, Antoine prend son temps. Le temps de la regarder, de lui faire sentir que ça y est, l'heure de la révélation est arrivée. Après toutes ces années, elle va enfin connaître la vérité.

Ils sont assis côte à côte. Leurs épaules se touchent presque. La lampe de chevet projette des ombres de feu sur leurs visages quand ils bougent. Éléonore croque lentement dans un carré de chocolat, elle le déguste, comme si c'était le dernier. Puis, quand elle a fini, qu'elle se sent prête, elle se tourne vers Antoine :

— Je vous écoute.

— J'ai reçu un appel du Canada. D'un employé des Archives nationales. Il a retrouvé Arthur.

Sa main se serre sur la sienne.

— Il est vivant ? !

Antoine secoue la tête.

— Non, malheureusement.

Elle s'affaisse dans le fauteuil et son visage se tord de chagrin. Mais que pouvait-elle espérer après toutes ces années de silence ?

— Quand ? Quand est-il mort ?

— Le 22 avril 1963.

Un frisson parcourt tout le corps d'Éléonore. Le 22 avril 1963... Arthur est mort le 22 avril 1963 ! Elle n'arrive pas à le croire. Elle l'a attendu, lui a écrit toutes ces années alors qu'il était mort ! Elle espérait le retour d'un mort ! Elle n'arrive pas à le croire ! Ce ne sont pas des larmes qui coulent sur son visage, non, ce sont des torrents de pluie. C'est un orage qui répand sa colère, un orage dont les rugissements demeuraient tapis dans l'ombre de sa mémoire, n'attendant qu'une chose pour éclater enfin : l'éclair de la

vérité.

— Le 22 avril 1963, répète-t-elle, hébétée.

Mais au milieu de cette douleur terrible, elle voit autre chose, comme un rayon de soleil qui réchauffe et apaise après la tempête. Arthur ne l'a pas abandonnée pour une autre. C'est la mort qui les a séparés.

— Mais que s'est-il passé ?

— Arthur ne s'appelait pas Champlain.

— Quoi ?

— Il s'appelait Dulac.

— Arthur Dulac ?

— Oui... Ce nom ne vous dit rien ?

— Non... Mais comment est-il mort ?

— Arthur était membre du Front de Libération du Québec. Le FLQ, un groupe indépendantiste.

— Un groupe indépendantiste ? !

L'information la sidère.

— Oui.

« Et même terroriste » pense Antoine, « avec du sang sur les mains ». Mais il ne dit rien. Il ne veut pas la bouleverser encore plus. Éléonore détourne le regard. Elle porte une main tremblante à sa bouche, comme si elle venait soudainement de comprendre quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle repense à ces conversations téléphoniques en québécois. À ces phrases bizarres, à ces formules étranges et codées. Arthur était toujours différent dans ces moments-là. Mais aveuglée d'amour, elle était incapable de mettre en doute le rêve éveillé qu'elle vivait avec lui.

— Éléonore ?

Elle essaie de se souvenir des phrases exactes. Sa voix plus grave, son accent plus prononcé murmurent encore à ses oreilles, mais les mots sont trop lointains, ils ont disparu de sa mémoire.

— Éléonore, vous le saviez ?

— Non... Bien sûr que non.

— Quand vous parliez de ces hommes qu'il rencontrait... Qui avaient l'air de gangsters... Qui étaient-ils ?

— Je ne sais pas.

— De quoi parlaient-ils ?

— Je ne sais pas, répète-t-elle.

Éléonore fouille dans ses souvenirs. Elle revoit en éclairs des visages, des regards sombres, mystérieux. Elle se souvient d'un grand type brun qui lui avait laissé un sentiment de peur sous la peau. Il avait le nez cassé, l'air brutal, elle pourrait encore reconnaître son visage aujourd'hui. On n'oublie pas ce genre de gueule.

— Je... Je me souviens d'une fois...

Elle hésite.

— Oui ?

— Il était avec trois hommes. Il y avait deux Français et un autre Québécois que je n'avais jamais vus.

— Qui étaient-ils ?

— Je ne sais pas. Il me les avait présentés comme des amis. Ils étaient venus après dîner. Ils s'étaient enfermés dans une pièce une partie de la nuit. Moi, je n'arrivais pas à dormir... Et je les ai entendu parler d'argent...

— D'argent ?

— Oui. Ils parlaient de financement, des sommes importantes...

— De l'argent pour financer le FLQ ?

— Peut-être... Je ne les ai jamais revus.

— Arthur était en France pour trouver des soutiens financiers pour le FLQ, c'est ça ? ! précise Antoine, pour qui cette question est une évidence maintenant qu'il la pose.

— Peut-être oui. À l'époque, je pensais que c'était pour lui, pour nous, pour nos spectacles, son disque...

Elle s'arrête de parler, prenant soudainement conscience de son aveuglement. Elle n'en revient pas. C'est toute l'histoire sur laquelle elle a construit sa vie qui vient de s'effondrer. Ce sont tous ses rêves et espoirs qui viennent de s'envoler. C'est comme si son existence-même venait de partir en fumée. Le passé sur lequel elle a bâti son présent et son futur est un mensonge. Sa vie est un mensonge. Un mensonge qu'elle aurait pu démasquer cinquante-sept ans plus tôt. Elle a envie de vomir, la douleur est immense. Comment a-t-elle pu se laisser abuser ainsi ? !

Éléonore hoquète, elle a du mal à respirer, mais elle veut reprendre le dessus. Elle veut savoir toute la vérité, et entre deux sanglots, elle demande :

— Mais que s'est-il passé ? ! Comment est-il mort ? !

Antoine hésite. Il n'a jamais annoncé une mort aussi violente à personne. D'habitude, ce sont des décès attendus, des morts dues à la maladie, à la

vieillesse, qu'il annonce à des familles préparées. Mais là ? Arthur a eu le corps criblé de balles. Une mort violente ne peut-elle entraîner qu'une annonce violente ?

— Que lui est-il arrivé ? demande-t-elle, implorante.

Quels mots utiliser ? Quelles phrases prononcer ?

— Je...

— Antoine, s'il vous plaît.

— Il a été tué par l'armée...

— L'armée ? ! Mais pourquoi ? ! Comment ? !

— Il y a eu une fusillade et...

Le torrent de larmes qui inonde le visage d'Éléonore empêche Antoine d'aller plus loin.

42.

Antoine est allongé sur le lit, un coussin sous la tête. Il ne trouve pas le sommeil. Il repense à Éléonore, à sa peine infinie. Il est resté un long moment avec elle pour l'écouter, la prendre dans ses bras, pour être simplement là. C'est tellement dur pour elle. Il a hésité à la laisser seule quand elle lui a dit qu'elle allait dormir, mais elle a insisté. Il a tellement peur que cette vérité terrible ne la pousse à faire une folie.

Antoine est en train de chercher des informations sur Arthur et la cellule Champlain quand son portable se met à vibrer. C'est un message Whatsapp.

— Toi non plus, tu dors pas ?

C'est Leïla. Il regarde l'heure, il est 02:03. Depuis combien de temps n'a-t-il pas réussi à faire une nuit complète ?

— Non ☹

— Tu fais quoi ?

— Je continue mes recherches sur Arthur.

— J'ai regardé la vidéo. Un terroriste ! C'est ouf !

— Oui.

Leïla est en train d'écrire. Puis elle efface. Elle réécrit, puis se ravise encore.

— Je peux te tel ?

Antoine se redresse sur l'oreiller.

— Oui, vas-y.

Un instant plus tard, le visage de Leïla apparaît dans son téléphone. C'est une photo qu'il a prise lors de son anniversaire. Elle fait la grimace, elle tire la langue, un chapeau pointu sur la tête. Il sourit en se remémorant cette soirée. Quand il l'avait embrassée pour lui souhaiter bon anniversaire, leurs lèvres s'étaient effleurées. Il n'y avait pas prêté attention sur le moment, ils faisaient la fête, ils avaient bu beaucoup de champagne, mais maintenant qu'elle lui avait avoué son amour, son regard troublé prenait tout son sens.

— Ça va ?

— Oui, et toi ?

— Comment va Léo ?

— Elle n'a pas arrêté de pleurer.

— J’imagine. Elle doit être dévastée.

— Oui. Elle a attendu un mort toute sa vie...

— C’est terrible...

— Oui... Un mort qui lui a menti.

Ils restent silencieux.

— J’espère qu’elle va tenir le coup. Qu’elle va pas se laisser mourir maintenant qu’elle n’a plus aucun espoir auquel se raccrocher.

Antoine hoche la tête. Combien de femmes et d’hommes a-t-il vu dépérir à la mort de l’être aimé ?

Son portable vibre encore. C’est un e-mail.

— Attends une seconde.

Il clique dessus, c’est François Leclerc.

Bonjour à vous,

Par acquis de conscience, et parce que votre histoire m’intriguait, j’ai continué à faire des recherches sur Arthur Dulac.

Et j’ai découvert quelque chose qui pourrait vous intéresser.

Appelez-moi quand vous le pouvez, je reste au bureau encore une petite heure.

François Leclerc

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Antoine regarde l’heure, il est 02:07. Soit 20:07 à Québec.

— Lala ?

— Oui ?

— Je dois te laisser. Je viens de recevoir un e-mail du Québec. Nous ne connaissons pas encore toute la vérité sur Arthur Dulac.

43.

Québec, 22 avril 1963

Le salon est plongé dans la pénombre. Les volets fissurés ne laissent passer que de rares rayons de soleil. Le sol est un champ de bataille recouvert de journaux froissés, de canettes vides et de poussière. Dans un coin, près d'une table branlante, une caisse remplie de munitions attend l'heure des combats.

La maison est un taudis de planches de bois et de pièces de tôle, comme il en existe des dizaines à Jacques-Cartier, ce bidonville francophone poussé comme un champignon malade. L'eau courante et l'électricité n'existent pas dans cette favela où s'entassent des centaines de familles déshéritées. Ces Canadiens de dernier rang sont un terreau de recrutement fertile pour le FLQ.

Bertrand Latulipe est assis sur un canapé récupéré dans une rue de Westmount, chez les Britanniques. Ce meuble trop usé pour les bourgeois, constitue un véritable trésor pour des gars de Jacques-Cartier.

Bertrand est né ici, dans cette maison qui tremble et qui fuit dès qu'il pleut ou qu'il vente. Au premier étage, à même le sol. C'est sous ces fenêtres pourries, dans cette rue en terre battue qu'il a fait ses premiers pas. Avec Arthur Dulac son meilleur ami, né au milieu des tôles de la baraque voisine. Arthur est assis sur une chaise près de la fenêtre. Il joue nerveusement avec un couteau. Il attend.

Ils sont silencieux. Ils n'ont presque pas parlé depuis qu'ils ont ouvert les yeux. Il règne dans la pièce une tension indéfinissable qui va de la peur à l'espoir.

Arthur regarde à nouveau l'heure, peut-être pour la dixième fois en vingt minutes.

« Qu'est-ce qu'il fout bon sang ? ! »

Il se lève et marche jusqu'à la fenêtre dont il entrebâille lentement les volets. La rue est calme. Un chien maigre et malade fouille une poubelle de sa patte blessée. Un corbeau croasse sur le toit d'en face. Arthur a un

mauvais pressentiment depuis la veille. Quelque chose lui dit de fuir maintenant, avant qu'il ne soit trop tard.

C'est à ce moment-là que la porte du rez-de-chaussée s'ouvre, et que des pas précipités claquent sous eux. Bertrand se redresse immédiatement et un pistolet apparaît dans sa main.

Arthur sort un revolver de sa poche, et se plaque le long du mur, à l'instant-même où Daniel entre, affolé, un journal à la main.

— Il est mort !

— Quoi ? !

— Le gardien de Sherbrooke ! Il est mort !

— Merde ! crie Arthur en lui prenant le journal des mains.

La nouvelle fait la une du quotidien : » *Désormais, le FLQ tue !* » « *Une bombe a explosé devant le Centre de recrutement de l'Armée canadienne, faisant un mort.* »

— Il est mort ! répète Daniel, bouleversé.

Arthur regarde ses deux amis sans pouvoir articuler un mot. Il doit même s'appuyer contre le mur pour ne pas tomber.

— Ils savent maintenant que nous ne plaisantons pas. Que nous irons jusqu'au bout, dit Bertrand d'une voix sombre, sans émotion apparente.

— On a tué un homme ! répète Arthur, incrédule, les yeux fixés sur ses mains qui ne cessent de trembler.

— Nous les avions prévenus. Ils ne nous croyaient pas.

— Ça va trop loin !

— Quoi ? !

— Ça va trop loin ! s'emporte Arthur dans un cri qui vient du plus profond de lui-même, de sa conscience humaine. Ses mains sont désormais recouvertes de sang. Le sang d'un homme. D'un inconnu qu'il n'a jamais vu. Qui ne lui a jamais rien fait de mal. Un anonyme dont il connaît désormais le nom, qui s'étale en lettres capitales noires sur la une du journal : Wilfred O'Neil.

— Je n'ai jamais voulu tuer personne moi !

— Ce type était là au mauvais endroit, au mauvais moment. C'est tout. C'est un accident !

— Je ne veux pas continuer !

— Qu'est-ce que tu dis ? ! crie Bertrand en se levant.

— Je dis stop ! C'est allé trop loin ! J'arrête !

— T'arrêtes rien du tout ! hurle Bertrand, le visage cramoisi.

Son corps n'est plus qu'une tension verticale, une arme prête à s'abattre sur Arthur. Leur fraternité de cœur n'est plus rien face à la grandeur de la cause.

— Quoi ? ! Tu me menaces maintenant ? !

— Soit tu es avec nous, soit tu es contre nous ! Dan, dis-lui !

Daniel hésite, il est désespéré, il ne peut pas choisir entre ses deux meilleurs amis, ce sont ses frères !

— Je ne suis plus rien Bert ! C'est fini pour moi ! J'arrête là ! crie Arthur.

— Quoi ? !

— J'arrête ! C'est fini !

— C'est à cause de cette Française, c'est ça ? !

— Laisse-la en dehors de ça !

Les deux hommes se font face désormais, les poings serrés, les visages déformés par la colère. Leur amour l'un pour l'autre n'est plus. Ils ne sont plus deux frères, mais deux fureurs prêtes à s'affronter.

— C'est cette pute qui t'a retourné le cerveau ? !

— Je t'interdis de la traiter de pute !

Le poing d'Arthur s'abat sur la joue de Bert dans un bruit sourd. Sous la violence du coup celui-ci vacille, mais il parvient à se jeter sur lui, ce frère ennemi qui a partagé les meilleurs et les pires moments de sa vie. Ses ongles s'enfoncent dans son cou et lui déchirent la peau. Il tente de le mordre au visage mais Arthur lui assène un violent coup de genou dans le foie qui le plie en deux.

— Je vais te tuer !

— Arrêtez ! hurle Daniel en essayant de les séparer en vain. Arrêtez !

Les deux hommes roulent sur le parquet craquant. Ils grognent comme des bêtes, dans une lutte à mort que Daniel ne peut empêcher. Il est bien trop frêle par rapport à ses deux amis.

À genoux, la vue brouillée par ses larmes de rage, Bertrand réussit à se mettre en position dominante, au-dessus d'Arthur. Il le frappe à la tête, de toutes ses forces, mais Arthur se débat et pare ses coups avec ses bras.

C'est alors que des sirènes se font entendre au loin, pétrifiant les trois hommes sur place. Elles se rapprochent, là, juste au bout de la rue. Ils comprennent immédiatement ce qu'elles signifient. C'est l'heure. Les gendarmes sont venus les chercher.

OceanofPDF.com

44.

Le front dans la main, le cœur battant d'impatience, Antoine fait les cent pas dans la cuisine. C'est son troisième appel et la ligne est toujours occupée. Quel autre secret Arthur Dulac cachait-il ? Quel mensonge va-t-il encore devoir révéler à Éléonore ?

La voix lointaine répond enfin :

— Bibliothèque et Archives nationales du Québec, j'écoute ?

— François Leclerc ?

— Oui ?

— Antoine Rey, je viens de recevoir votre e-mail.

— Oui, merci de me rappeler, monsieur Rey ! Votre histoire n'est décidément pas banale ! J'ai découvert autre chose, et je pense que ça va vous intéresser !

— Quoi donc ? fait Antoine, pressant.

— Ar... ac... une...

La ligne crachote, il y a un écho assourdissant, et Antoine doit éloigner le téléphone de son oreille.

— Pardon ? !

— Dul... ille...

— Quoi ?

Antoine regarde son téléphone, le réseau est à une barre, il sort de la cuisine et s'avance vers la fenêtre du salon.

— Allô ? ! Vous m'entendez ?

— Oui, je vous entends ! Vous m'entendez, vous ? lui répond la voix lointaine.

— Vous pouvez répéter ? Ça a coupé !

— Oui... Arthur... lac... fille !

— Une fille ? ! Il a eu une fille ? !

— Oui !

— Mais quand ? !

— Une seconde, je reprends mes notes...

Il l'entend taper sur le clavier de son ordinateur.

— Attendez... Voilà ! Anne, née en 19...

— 19 ? ?

— 1963 !

— En 1963 ? ! répète Antoine, sidéré.

— Oui.

— Mais ce n'est pas possible !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il était avec Éléonore à ce moment-là ! s'écrie-t-il, incrédule.
Vous êtes certain de la date ?

— Le registre d'état civil est formel. Elle est née le 11 décembre 1963. Je suis désolé pour votre amie.

— Le 11 décembre ? !

— Oui.

Antoine n'en revient pas. Comment Éléonore pourra-t-elle supporter ce nouveau coup de poignard ?

— Allô ? demande François. Vous êtes toujours là ?

— Oui, oui, une seconde.

Antoine s'assied dans le fauteuil près de la fenêtre. Il réfléchit. Arthur a eu une fille en décembre. Il aurait donc eu une aventure avec une autre femme en février ou en mars ?

— Pouvez-vous me dire qui est la mère ?

— Oui, bien sûr. Attendez une seconde.

— ... ane...lipe...

La ligne crachote encore, Antoine se relève, sur les nerfs.

— J'entends mal ! Ane lipe ?

— Non... Diane... ulipe !

— Diane ulipe ? !

— L-A-T-U-L-I-P-E !

— Diane Latulipe ? !

Ce nom lui dit quelque chose. Où l'a-t-il entendu ?

— Vous avez des informations sur elle ?

— Oui, attendez.

Il l'entend pianoter sur son ordinateur.

— Oh, ça c'est intéressant ! Elle était membre du FLQ, elle aussi.

Antoine n'en revient pas. Les questions se bousculent dans sa tête. Arthur a eu une aventure avec une autre femme. Membre du FLQ. Depuis quand la connaissait-il ? Avant de venir en France et de rencontrer Éléonore ? Serait-ce elle, la raison de son retour au Québec ?

— Attendez une seconde. Il y a autre chose d'intéressant...

— Quoi ? !

— Le frère de Diane, Bertrand Latulipe a également été tué au cours de l'assaut de la cellule Champlain !

Antoine reste silencieux un long moment, le temps d'encaisser ce flot de révélations. Tout se mélange dans son esprit, il ne sait plus quoi penser.

— Allô ? Vous êtes toujours là ?

— Oui pardon, excusez-moi.

— Allô ?

— Oui, oui, je suis là. Vous savez si Diane Latulipe est toujours en vie ?

— Attendez, je vais vous dire ça. Oui, elle est toujours vivante, oui.

— Et sa fille aussi ?

— Une seconde, voilà, oui. Elle est devenue mère, elle aussi. D'une petite Aurore.

Antoine pense à Éléonore. À sa douleur inconsolable. Que doit-il faire ?

— Pouvez-vous me donner leurs coordonnées, s'il vous plaît ?

François lui répond par un silence.

— Allô ?

— Désolé, mais je n'ai pas le droit de communiquer ce genre d'informations, s'excuse-t-il.

— S'il vous plaît.

— C'est le règlement.

— Cette femme a attendu le retour d'Arthur toute sa vie...

— Je sais bien mais...

— Elle attend de savoir pourquoi il n'a plus jamais donné de nouvelles depuis 1963 !

— Je ne peux pas...

— Elle a quatre-vingt-huit ans. Elle n'en a plus pour très longtemps... Elle a le droit de connaître la vérité avant de mourir ! Vous ne croyez pas ?

François reste silencieux un moment.

— Comment s'appelle-t-elle déjà ?

— Éléonore... Éléonore d'Argens...

— D'Argens, répète-t-il. C'est un joli nom... Et c'est une belle histoire...

Antoine l'entend soupirer à l'autre bout du fil. Un soupir qui traverse tout l'Atlantique pour arriver jusqu'à lui.

— Bon, d'accord. Vous avez de quoi noter ?

45.

Québec, 22 avril 1963

Les sirènes sont toutes proches maintenant. Juste au bout de la rue.

Les visages recouverts de sang, Arthur et Bertrand se sont relevés. Leur ennemi commun les a ressoudés aussi vite qu'ils se sont retournés l'un contre l'autre.

Sans un mot, ils échangent un regard qui en dit plus long que n'importe quel discours. Un regard qui dit la vie et la mort.

— C'est le moment, dit Bertrand. Bonne chance !

Il se précipite vers l'escalier pour se poster en bas, face à la porte d'entrée, comme ils l'ont répété des dizaines de fois.

Daniel le meilleur tireur des trois se glisse jusqu'à la fenêtre pour avoir le meilleur angle de tir.

Arthur, lui, s'agenouille derrière le canapé pour couvrir l'escalier.

La peur au ventre, ils entendent des bruits de moteurs, des camions, puis des portes qu'on ouvre et des claquements de bottes. Des hommes se déploient tout autour de la maison. Ils sont encerclés. Qui les a dénoncés ? Qui les a trahis ?

Au rez-de-chaussée, Bertrand qui n'a jamais cru en Dieu, (comment un enfant de Jacques-Cartier pourrait-il croire en l'existence et en la bonté d'un Dieu ?), se signe plusieurs fois. Il récite même les souvenirs d'une vieille prière entendue il y a bien longtemps.

Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne. Pardonne-moi mes offenses et mes péchés et donne-moi la force de me battre. Accueille-moi dans ton royaume si je meurs. Amen.

À travers les volets entrouverts, les mains serrées sur sa carabine, Daniel compte les gendarmes devant la maison.

Douze, treize, quatorze...

Il repense aux parties de chasse à la bécassine et aux canards avec son père et son grand-père quand il était adolescent. Le weekend, ils partaient au lac Saint-Pierre avec leurs deux labradors Molly et Jackie pour s'enfoncer dans les marais, là où la marche est difficile et les pieds s'enfoncent dans la vase et la boue.

— Tu dois respecter l'oiseau. Pour cela, il faut que tu le tues du premier coup. Si tu ne fais que le blesser, il va souffrir, essayer de s'échapper, et Jackie et Molly ne réussiront peut-être pas à le retrouver. La bécassine mourra de ses blessures après avoir longtemps souffert. Tu ne veux pas qu'elle souffre, n'est-ce pas ?

— Non, grand-père.

Toucher un oiseau en plein vol n'est pas chose aisée, mais à force d'entraînement, Daniel avait développé un tel coup d'œil et une telle précision, que les belles journées, il parvenait à tirer plus de trente bêtes qu'ils partageaient ensuite avec leurs proches et leurs voisins.

— C'est le meilleur tireur du Québec, disait fièrement son grand-père en lui ébouriffant les cheveux.

Mais contrairement aux oiseaux de son enfance, les gibiers du jour peuvent se défendre. Et sont beaucoup mieux armés que lui.

Il embrasse sa médaille autour du cou et pense à sa femme et à ses deux filles Charlotte et Céline. Qui va s'occuper d'elles ?

En haut de l'escalier, Arthur sort une photo de son portefeuille. Une photo qu'ils ont prise avant qu'il ne quitte Paris. Ils se tiennent par la main, sur les marches du Sacré-Cœur. Ils rient. Éléonore est si belle, on dirait que toute la beauté du monde jaillit de son rire. Arthur se souvient parfaitement de cette journée-là. Il se souvient parfaitement de la manière dont Éléonore le regardait, de ses yeux qui lui promettaient tout.

Pourquoi est-il parti ? Pourquoi a-t-il dit non à ce bonheur qui lui tendait les bras ?

Une voix résonne soudain à l'extérieur de la maison.

— Ici le commandant Saint-Pierre, de la Gendarmerie Royale du Canada. Vous êtes cernés. Nous vous demandons de vous rendre sans résistance.

Son pouls s'accélère. Une angoisse atroce le pénètre, alors qu'il sent le souffle hideux de la mort approcher. Il a encore le choix. En se rendant maintenant, il prendrait quoi ? Cinq ans ? Dix ans maximum ? Il hésite. Peut-être qu'Éléonore l'attendra jusque-là ? Peut-être qu'elle comprendra ?

C'est maintenant ou jamais.

OceanofPDF.com

46.

— Maman ? ! Qu'est-ce qu'il y a ? !

Sa mère ne répond pas, elle détourne la tête. Elle ne veut pas que sa fille la voie pleurer. Elle ne l'a jamais vu pleurer.

— Rien...

— Ne dis pas rien, qu'est-ce qu'il y a ?

Elle cherche du regard l'objet de sa tristesse. Ses yeux vont de la télévision à la table de chevet, de son smartphone à l'ordinateur allumé sur Facebook. C'est alors qu'elle aperçoit le message. Un long message, avec une photo. Elle est trop loin pour pouvoir le lire, mais elle comprend qu'il est la cause de ses larmes.

— Qui est-ce ?

— Personne !

— C'est qui ? !

— Ne lis pas !

Elle tente de la repousser du bras, mais le chagrin la prive de ses forces, et sa fille est bien trop déterminée pour l'arrêter.

Aurore prend l'ordinateur portable et d'un geste brusque, le met hors de portée de sa mère qui pleure sur le lit, prostrée.

« *Bonjour madame,*

Je ne sais comment vous le dire, mais il faut que vous sachiez. Je m'appelle Antoine Rey et je suis aide-soignant à la maison de retraite des Acacias à Paris. Il y a quelques mois, une nouvelle résidente est arrivée. Elle s'appelle Éléonore d'Argens. Vous ne connaissez sans doute pas son nom, et elle ne vous connaît pas non plus, mais vous êtes liées toutes les deux.

Éléonore a follement aimé votre père Arthur. D'une passion sublime. Neuf mois d'un bonheur absolu, ici en France. Ils ont vécu ensemble à Paris, dans le quartier de Montmartre, près du Sacré-Cœur. Je vous joins une photo d'eux sur les hauteurs de Cannes.

En novembre 1962, votre père est rentré à Montréal pour s'occuper de sa mère malade, votre grand-mère.

Ils se sont écrit des lettres pendant des semaines, des mois. Jusqu'à sa mort en avril 1963. Éléonore n'a jamais su qu'il était mort. Et elle n'a jamais cessé de l'attendre.

Éléonore l'aimait d'un amour pur.

Pendant toutes ces années, elle a espéré son retour.

Chaque jour, chaque nuit.

Chaque 5 novembre, date anniversaire de son départ pour Montréal, elle lui a écrit une lettre. Chaque année de 1963 à 1994.

Ces lettres, elle les a toutes conservées dans une valise. Je les ai toutes lues. Elles sont magnifiques d'amour et de tristesse. Je vous joins l'une d'entre elles.

Éléonore ne connaissait pas la vérité. Elle ne connaissait pas Arthur Dulac. Elle ne le connaissait que sous le nom d'Arthur Champlain.

Parce que je lui en ai fait la promesse, je vais lui révéler la vérité sur votre père. Qu'il était membre du FLQ. Qu'il a eu une fille. Vous.

J'ai pensé que c'était important que vous sachiez que de l'autre côté de l'Atlantique, à Paris, une autre femme n'a cessé de penser à lui, de l'aimer et de le faire vivre dans sa mémoire.

Vous n'êtes pas obligée de me répondre. Mais si vous le faites, sachez que je serai là pour vous, pour écouter votre histoire.

Bien à vous,

Antoine Rey. »

Aurore se tourne vers sa mère, abasourdie. Elle vacille sur ses jambes, et elle doit s'appuyer sur le lit pour ne pas tomber.

— Maman...

Ses mains tremblent, elle pose l'ordinateur sur ses genoux. Il y a deux pièces jointes. Un scan d'une lettre manuscrite écrite par cette femme. Et une photo de son grand-père avec elle. Ils forment un couple d'une beauté solaire, à l'amour éclatant. Arthur a les cheveux mi-longs, bouclés. Aurore a toujours trouvé qu'il ressemblait à Jim Morrison. Il sourit, d'un sourire

magnifique, rempli de bonheur. Ses yeux sont d'une intensité troublante, on dirait qu'il la fixe à travers les âges, qu'il veut lui dire quelque chose. « Parle-moi grand-père. »

La femme est d'une beauté à couper le souffle. Elle porte un bandeau rouge dans les cheveux. Son bronzage fait ressortir ses yeux bleus couleur océan. Ils brillent au milieu de son visage à la symétrie parfaite. Derrière eux, le bleu de la mer, celui de la Méditerranée.

— Maman, tu la connais ? demande-t-elle d'une voix tremblante.
Elle ne répond pas.

— Maman...

— ...

— Maman, tu connais cette femme ?

Elle secoue la tête.

— Non.

Aurore l'embrasse sur le front, sur la joue. Elle a le goût salé des larmes. Soudain, elle repense à cette lettre, à ces textes, ces chansons qu'elle a un jour découverts dans une valise oubliée au grenier. Une petite valise en cuir beige.

— Maman ?

Elle ne répond pas.

— Maman... Il faut que je sache...

— Quoi ?

— Les textes que nous avons trouvés... Tu sais dans cette vieille valise en cuir, dans le grenier...

Elle ne bouge toujours pas.

— Avec les poèmes et les chansons de grand-père...

— ...

— Ils étaient pour qui ?

Aurore attend quelques secondes qui lui paraissent une éternité. Il règne dans la pièce une tension pesante, comme si un secret vieux de près de soixante ans allait éclater, là, maintenant.

— Maman... Cette lettre d'amour... Elle était pour qui ?

Elle lui touche le bras.

— Maman.

— Quoi ?

— Pour qui grand-père l'a-t-il écrite ?

— Comment ça ?
— Tu m’as dit qu’il avait écrit ces textes pour mamy.
— Oui, bien sûr.
— Mais il était à Paris en 1962 ! Avec cette femme !
— Elle a dû se tromper... répond-elle d’une voix faible.
— Maman !
— Mélanger les dates...
— Maman !
— Je ne sais pas !
— Arrête ! Où les as-tu rangés ?
— Quoi ?
— Les poèmes, les chansons, la lettre ? Ils sont où ? !
— Je ne sais pas.
Elle détourne la tête.
— Tu les as remis au grenier ?
— ...
— Maman, je t’en supplie ! Où les as-tu mis ?
Sa mère se mord l’intérieur des joues pour réfréner les larmes qui inondent ses yeux marrons. Des yeux presque noirs, comme ceux de son père.
— Tu les as jetés ? ! Dis-moi que tu ne les as pas jetés !

47.

Antoine a longtemps hésité avant de révéler la vérité à Éléonore. Il a demandé l'avis de Franck. Celui de Leïla. Celui de sa mère aussi. Ils lui ont tous conseillé de ne rien lui dire, pour ne pas ajouter à sa souffrance. Ils lui ont tous répété les mêmes mots. Que toute vérité n'est pas bonne à dire, surtout quand on sait qu'elle va meurtrir celui qui la recevra.

« Elle est déjà suffisamment dévastée comme ça. »

« Ça serait le coup de grâce de lui révéler qu'Arthur l'a trompée. »

« Elle n'a jamais eu d'enfants. Tu imagines le choc que ça lui fera d'apprendre qu'il a eu une fille avec une autre ? ! »

Leurs arguments, il les a entendus. Il les a partagés. Pourtant, quand il a vu Éléonore pendant le dîner, quand il a vu son regard baigné de tristesse, ses yeux bleus devenus pluie, il s'est dit qu'il ne pouvait pas lui mentir. On lui avait suffisamment menti au cours de sa vie. Elle méritait de connaître l'entière vérité. Pour cesser de l'idéaliser. Car Arthur était un menteur. Un infidèle. Et un meurtrier. Il avait le sang d'un homme sur les mains.

Même si c'était une douleur sans nom, il fallait qu'elle sache tout de lui pour détruire à jamais son amour de son cœur. C'est en tout cas ce que lui, Antoine, aurait voulu qu'on fasse pour lui.

— Alors ? demande Éléonore en regardant le fil de discussion Messenger.

— C'est la petite-fille d'Arthur.

Cette annonce est un couteau qu'on lui enfonce dans le cœur. Encore une fois. L'homme qu'elle a attendu toute sa vie a fondé une famille. L'homme dont elle a espéré le retour toute sa vie a eu un avenir sans elle. Avec une autre. Avec qui ? Quelle est cette femme qui a réussi à faire naître et grandir un amour suffisamment fort pour le convaincre de rester ? Pour le convaincre de ne plus jamais se retourner sur son passé, et de l'abandonner ?

Elle se remémore alors la lettre qu'elle a écrite un an après son départ. Elle avait tellement raison.

Quelle femme as-tu rencontrée ? Quelle femme t'a retenu là-bas ? Car oui, je suis sûre qu'il y a une femme maintenant. Tu n'aurais pas disparu comme cela autrement.

(...)

Comment s'appelle-t-elle ? À quoi ressemble-t-elle ? Est-elle blonde ? Brune ? J'imagine qu'elle est belle, très belle, bien plus belle que moi et ça me rend malade de jalousie de la savoir avec toi. Quand je me regarde dans le miroir, je me trouve laide maintenant. Cette beauté que tu disais admirer ne valait que pour tes yeux.

(...)

Quel parfum met-elle ? Quelle est sa couleur préférée ? Chante-t-elle avec toi le soir quand tu sors ta guitare ? Regarde-t-elle par-dessus ton épaule quand tu écris tes chansons ?

Lui écris-tu des poèmes qui parlent d'amour et de voyages, comme tu le faisais avec moi ? Combien sommes-nous dans ce cas Arthur ?

(...)

Je voudrais tout savoir d'elle. Pour comprendre. Pourquoi tu m'as abandonnée. Pourquoi tu l'as choisie, elle.

Qu'a-t-elle de plus que moi, Arthur ? Me le diras-tu un jour ?

— Sa fille, répète-t-elle.

— Oui. Arthur a eu une fille.

Son visage se froisse de colère. Une colère qui gronde contre elle-même et sa stupidité. Elle s'est empêchée de vivre et d'aimer à nouveau, pour un lâche qui l'a abandonnée sans un mot. Un lâche qui l'a trahie pour construire une nouvelle vie ailleurs, avec une autre.

Antoine pose sa main sur la sienne.

— Vous voulez savoir ?

Éléonore ferme les yeux.

— Je... Je ne sais pas...

Sa voix s'étrangle dans sa gorge. Un long silence s'écoule pendant lequel elle repense à ses mots, à ses lettres.

« Merci d'être là pour moi, mon amour.

Merci de m'attendre depuis si longtemps maintenant. Merci pour tes mots, ils sont des caresses sur mon cœur.

(...)

Je sais que l'attente est longue et qu'elle t'est insupportable. Elle l'est pour moi aussi et je m'en veux de t'imposer cela. Mais ma mère ne va pas mieux. Elle se bat, mais les médecins ne sont pas optimistes. Je dois rester auprès d'elle. Jusqu'au bout.

(...)

Mais grâce à toi, je tiens le coup. Car je sais que tu es là, et que tu seras toujours là. Sois patiente mon amour, des jours merveilleux nous attendent tous les deux.

Merci d'exister mon amour, tu donnes un sens à ma vie. »

Sa mère... Et dire qu'elle priait tous les jours pour elle. Tout ça n'était qu'un tissu de mensonges pour la tenir éloignée de lui et le laisser vivre sa nouvelle vie, avec cette autre ! !

Tout a changé depuis que tu es entrée dans ma vie.

Tu te rappelles cette phrase ? « Les rencontres sont comme les vents. Certaines vous effleurent à peine, d'autres vous renversent. » Je me la répète souvent quand je pense à toi. Elle est si vraie. La vie est si surprenante. Il suffit d'une rencontre pour la changer à jamais, pour bouleverser toutes ses certitudes, toutes ses croyances.

Je pensais venir quelques semaines en France. J'y suis resté neuf mois. Les neuf plus beaux mois de ma vie. Je vais revenir. Très vite. Pour toi. Pour nous.

Quel salaud ! Éléonore serre les poings, elle a envie de hurler. Elle a gâché son unique vie, son unique passage sur Terre pour un homme qui n'en avait rien à foutre d'elle ! Elle se sent trahie, humiliée. Comment a-t-elle pu être aussi bête ? Elle le hait. Elle se hait.

— Je suis désolé, murmure Antoine.

48.

Lorsqu'Aurore entre dans la chambre, sa grand-mère est allongée sur le lit, les yeux fixés sur le plafond. Qu'y voit-elle ? Les ombres colorées d'encre et de pourpre de cette fin de jour ? Sa vie et ses souvenirs qui défilent ?

Elle ne lui a jamais paru si petite et grise. Elle a encore maigri depuis la dernière fois. L'infirmière lui a dit qu'elle ne voulait plus rien avaler. « C'est bientôt la fin » s'est dit Aurore.

— Grand-maman ?

Aucune réaction. Elle s'avance doucement.

— Mamie ? C'est moi.

Elle s'approche encore. Elle a un moment d'inquiétude, mais si, elle respire toujours.

— C'est Aurore, ta petite-fille.

Elle pose sa main sur son bras. C'est à ce moment que Diane tourne la tête vers elle.

— Oh, c'est toi !

— Oui.

— Ça me fait plaisir de te voir. Que tu es belle.

— Merci grand-mère.

Aurore s'assied sur le fauteuil et le rapproche du lit.

— Ça va ?

— Je suis fatiguée. Je suis trop vieille maintenant. Je devrais déjà être partie depuis longtemps. C'est interminable...

— Ne dis pas ça.

— Je ne peux plus rien faire toute seule. On devrait avoir une date de péremption. Ça serait moins dégradant que de nous laisser mourir comme ça...

Elle tourne la tête vers les carreaux, vers ce commencement de nuit qui s'étire.

— Combien de couchers de soleil verrai-je encore ? Dix ? Vingt ? Cent ? J'en ai assez d'attendre.

Elle ferme les yeux et soupire en gémissant. Aurore lui caresse la main. Elle hésite. Elle a longtemps parlé avec cet aide-soignant, Antoine. Par Messenger, puis par vidéo. Il lui a raconté l'arrivée d'Éléonore à la maison de retraite. Ses mystères. Sa petite valise beige remplie de secrets. La même que celle de son grand-père. Antoine lui a lu des lettres. Toutes plus magnifiques les unes que les autres. Elle a retrouvé les mots, le style qu'elle avait découverts plus jeune dans le grenier. Elle ne savait pas que l'amour pouvait écrire de si belles choses, que des lignes désespérées pouvaient à ce point toucher l'âme. Elle croyait que papy Arthur avait écrit ces chansons, ces poèmes et cette lettre pour mamie Diane. C'est ce qu'on lui avait dit. C'était faux, on lui avait menti. Cet amour était pour une autre. Pour Éléonore, l'amour de sa vie.

— Mamie, j'ai quelque chose à te demander.

— Quoi ?

Elle se mord les lèvres.

— C'est compliqué.

— La vie n'est pas si compliquée, tu sais. Ce sont les gens qui la compliquent.

Aurore sourit. Elle ouvre la bouche, puis se ravise.

— Qu'est-ce qu'il y a Aurore ? Tu as l'air bizarre. C'est ton petit ami ?

— Non, rien à voir.

— Ta mère ?

— Non plus, mamie.

— C'est quoi alors ? Tu as des problèmes d'argent ?

— Non, c'est pas ça.

Les deux femmes se sourient. Elles ont toujours été très proches. Aurore a toujours adoré sa grand-mère. Elle a des souvenirs sucrés de son enfance avec elle. Elle se souvient quand elles jouaient ensemble à la poupée, aux dames ou aux cartes. Elle se souvient de leurs balades en forêt, de leurs fous rires en cuisine à préparer son fameux pouding-chômeur au sirop d'érable, son dessert préféré. Elle ne veut pas lui faire de mal.

Aurore prend une grande inspiration et se lance.

— C'est à propos de grand-père.

— Grand-père ? Paix à son âme. Que lui veux-tu, le pauvre ?

— Parle-moi de lui.

— Je t'ai déjà parlé de lui.

— Je sais, mais j’aimerais en savoir plus.

La vieille femme fronce les sourcils.

— Que veux-tu savoir de plus ?

— Je sais que c’était le meilleur ami de ton frère. Mais je voulais savoir quand toi et lui...

— Moi et lui quoi ?

— Hé bien, comme il était à Paris en 1962, je...

— Qui t’a dit qu’il était à Paris en 1962 ? ! demande-t-elle d’un ton cassant, les mains crispées sur le drap.

— Je le sais mamie.

— C’est n’importe quoi !

— Mamie... J’ai besoin de savoir.

— Laisse-moi !

— Mamie ! Grand-père était à Paris en 1962. Pour qui a-t-il écrit les textes que l’on a retrouvés dans le grenier ?

— Laisse-moi ! crie-t-elle avec une grimace de colère, une grimace de presque mourante qui accentue la maigreur de ses joues et la saillie de ses os.

— Pour qui mamie ?

Diane pleure maintenant. Son vieux corps osseux est secoué de tremblements. Aurore s’en veut de la faire souffrir ainsi, de lui arracher ce secret maintenant, alors qu’elle est si faible et au crépuscule de sa vie. Mais elle doit savoir la vérité.

— Mamie... Il y a des textes, des poèmes qui datent de décembre 1962... D’autres de janvier, de février, de mars 1963...

Aurore sort une vieille feuille jaunie d’une pochette. C’est une lettre, avec une écriture serrée, masculine. Elle est raturée, elle n’a jamais été envoyée.

— Mamie, cette lettre date du 21 avril 1963. À qui grand-père écrit-il ?

« J’aimerais tellement effacer tout ça et revenir en arrière. Ne pas prendre cet avion. Garder ta main dans la mienne et te dire je reste. J’aimerais tellement pouvoir te prendre à nouveau dans mes bras et te dire, viens on y va, on va commencer une nouvelle vie, ensemble, loin de tout ça. »

« Sache que je t’aime encore plus fort aujourd’hui, malgré la distance qui nous sépare. »

Elle ne répond pas, elle tremble de tout son corps.

— Mamie, je t'en prie. À qui écrit-il ?

— ...

— *J'aimerais tellement te revoir... Ne pas prendre cet avion.*

— ...

— À qui parle-t-il ? De quel avion parle-t-il ? !

— ...

— Mamie. Est-ce que le nom d'Éléonore d'Argens te dit quelque chose ?

La vieille femme se fige dans le lit, comme à la vue d'un fantôme surgi du passé. Aucun son ne sort de sa bouche, mais l'expression de son visage est la réponse qu'Aurore attendait.

— Mamie ?

— ...

— Grand-père a rencontré cette femme à Paris...

Seul un râle lui répond.

— Mamie. Je crois que cette lettre, ces textes, ces chansons, ces poèmes, il les a écrits pour elle. Pour Éléonore d'Argens.

— Qu'est-ce que tu veux à la fin ? ! Qu'est-ce que tu cherches ? ! crie-t-elle soudain.

Son visage est livide. Elle ne pleure plus. Ses yeux ne sont qu'une colère froide, une colère jamais éteinte, malgré toutes ces années.

— Je veux savoir la vérité.

— Pourquoi ? !

— Mamie !

— Tu ne peux pas me laisser tranquille ? !

— S'il te plaît mamie. Qui est-elle ?

Diane Latulipe déglutit plusieurs fois. Sa langue roule entre ses dents.

— Mamie... Je t'en prie.

— Éléonore d'Argens... articule-t-elle d'une voix qu'Aurore ne lui connaît pas. Une voix dure, d'outre-tombe. Si je me souviens de ce nom... Comment pourrais-je l'oublier ?

C'est à ce moment-là que Diane Latulipe, cinquante-sept ans plus tard, a décidé de raconter son histoire. De révéler la vérité. *Sa vérité.*

Son amour pour Arthur, le meilleur ami de Bertrand, son grand-frère. Un amour aussi immédiat qu'irrépressible. D'aussi loin qu'elle se souviennne, elle a toujours été amoureuse de lui. Il était si beau, avait un tel charme...

Dès qu'elle le voyait, elle perdait ses moyens. Elle se sentait comme vidée de toute force, de toute confiance en elle, ce qui faisait beaucoup rire Bert « Bah alors Didi, t'as vu Dieu, ou quoi ? ».

Arthur ne la considérait que comme une petite sœur fragile qu'il fallait protéger. C'était tout. Quand il ramenait des blondes, toujours belles, toujours grandes, bien plus grandes qu'elle, Diane restait dans son coin. La jalousie lui tordait le ventre, elle était malade d'amour, mais elle espérait toujours, car on voyait bien qu'Arthur n'en avait rien à faire de ces filles. Il était trop libre, trop indépendant pour s'attacher à une femme.

C'est par amour pour lui que Diane a rejoint les rangs du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) en 1960 puis du FLQ, même si elle disait que c'était pour suivre son frère. Bert et Art étaient convaincus du bien-fondé de leur combat. Et il était juste : qui pourrait être contre la libération d'un peuple opprimé ?

En février 1962, Arthur est parti à Paris pour chercher un soutien financier auprès des réseaux gaullistes et des nostalgiques de la grandeur de la France. Il ne devait y rester qu'un mois. Il y est resté huit de plus. Il disait que les négociations traînaient, que ça prenait du temps, que les Gaullistes hésitaient. On était en pleine décolonisation, la guerre d'Algérie se terminait, c'était un sujet sensible...

Mais derrière ses mensonges, il y avait une femme. LA femme. Éléonore d'Argens. Et Diane a compris. Elle a compris qu'avec elle, c'était différent. Que pour la première fois de sa vie, Arthur était tombé amoureux.

Lorsqu'il est rentré en novembre 1962 pour préparer les premiers attentats, il n'était plus le même. Il avait laissé son cœur à Paris. Il était moins investi dans la cause, plus distrait. Il pensait à elle sans arrêt.

Diane souffrait en silence. Elle espérait qu'avec la distance et le temps, il finirait par l'oublier. Mais c'est tout le contraire qui s'est produit. Plus le temps passait, plus il parlait de repartir en France, ce qui mettait Bertrand hors de lui. Bert était un idéaliste. C'était l'activiste le plus engagé d'entre eux. Souvent, ils s'engueulaient à ce sujet. « Arrête avec cette femme ! Ta vie est ici. Ton destin est ici ! Au Québec ! Avec ton peuple, tes amis, tes frères ! »

La voix de Diane s'éteint et elle ferme les yeux. Quelques larmes coulent sur ses joues. Aurore caresse sa main doucement. Elle pleure aussi, elle

souffre pour sa grand-mère. Mais ce n'est pas fini, elle doit lui poser une dernière question :

— Mamie... S'il aimait Éléonore... Alors qui est le père de maman ?

— C'est lui. Arthur.

— Mais tu viens de dire qu'il aimait cette femme.

Elle se mord les lèvres qui bleuissent sous sa peau grise :

— Bien sûr qu'il l'aimait. Il l'a toujours aimée. Malgré mes prières, répond-elle d'une voix hachée. Mais nous étions en avril 1963. Le 12 avait eu lieu ce que nous avons appelé la razzia du Vendredi Saint... Les gendarmes avaient arrêté vingt de nos camarades. Il y avait eu une fusillade. Art, Bert et Daniel s'étaient échappés... Ils étaient recherchés...

Elle fait une pause, réprime un sanglot.

— Puis est arrivé le 21 avril.

— Que s'est-il passé ?

— C'était le soir. Nous avions beaucoup bu... Quand je me suis retrouvée seule avec Art, je lui ai ouvert mon cœur. Je lui ai dit que je l'aimais depuis que j'étais toute petite. Il a ri. Il a dit qu'il savait. Que ça se voyait dans mes yeux. Il avait un de ces sourires. Il me rendait folle avec sa fossette. Je lui ai demandé de me faire l'amour... Rien qu'une fois. Il ne voulait pas, il disait qu'il aimait trop Éléonore, que j'étais comme sa petite sœur, qu'il ne pouvait pas.

Elle s'arrête à nouveau pour essuyer ses larmes.

— C'est à ce moment-là qu'on a appris qu'un gardien de nuit avait été grièvement blessé dans l'explosion de Sherbrooke. On ne savait pas s'il était mort...

— L'explosion de Sherbrooke ?

— Oui. Bert et Daniel avaient placé une bombe devant le Centre de recrutement de l'Armée. Je me souviens du nom du gardien comme si c'était hier. Wilfred O'Neil. Un ancien combattant de soixante-cinq ans. Le pauvre... Alors, on a compris que la réponse des autorités allait être terrible et que c'était peut-être notre dernier soir ensemble. On a continué à discuter, à boire, à rire et à pleurer aussi et je crois qu'il a senti que c'était sa dernière nuit. Il a eu comme un pressentiment : la mort l'attendait au lever du jour. Alors, il a peut-être voulu donner la vie... Pour survivre à la mort... Je ne sais pas... Nous avons fait l'amour... Arthur pensait à elle, il pleurait, mais moi ça m'était égal, je l'aimais tellement. Tout ce que je voulais, c'était lui... Et neuf mois plus tard, ta mère est née...

Diane sanglote à nouveau. Inconsciemment, tandis qu'elle parlait, elle a posé sa main sur son ventre. Ce ventre qui a accueilli l'unique enfant d'Arthur Dulac.

— Je suis heureuse qu'il ait continué à vivre à travers ta mère. Et puis toi. C'était un homme bien, tu sais. Il ne méritait pas de mourir comme ça.

OceanofPDF.com

49.

Québec, 22 avril 1963

Arthur repense à la lettre qu'il a commencé à écrire à Éléonore. Il a tellement peur qu'elle déteste l'homme qu'il a été. Ce qu'il a fait. Il a du sang sur les mains maintenant. Le sang d'un innocent. Mais il lui doit la vérité. Il ne peut pas continuer à lui mentir. Ça lui a déjà fait tellement mal de lui mentir sur son nom et sur sa mère.

La voix retentit à nouveau dans le mégaphone :

— Ici le commandant Saint-Pierre. Rendez-vous maintenant. C'est votre dernière chance avant l'assaut.

Arthur ne veut pas mourir ici. Il veut revoir Éléonore. La serrer à nouveau dans ses bras pour lui dire je t'aime.

— Rendez-vous maintenant, les mains en l'air.

Son avenir est à Paris. Avec elle. Pas ici, dans une tombe misérable de Jacques-Cartier.

— C'est la dernière fois que je le répète avant l'assaut.

Il veut revoir Montmartre, la Tour Eiffel. Il veut repartir au bord de la mer, à Cannes avec elle. Il la veut cette maison avec vue sur la Méditerranée.

Arthur se lève. Il rentre dans le salon où se tient Daniel, près de la fenêtre. Il marche vers lui. Daniel l'écouterait et fera comme lui. Il penserait à sa femme, à ses filles. Il ne peut pas les abandonner, elles sont trop jeunes.

— Dan... souffle-t-il.

Son ami, son frère, se retourne. Il lui sourit.

— Dan... Écoute-moi...

Dehors il y a du mouvement. Les gendarmes se préparent à l'assaut.

Arthur s'apprête à crier qu'il se rend quand Daniel lui adresse son dernier clin d'œil.

— Dan ! Non ! !

Dans un mouvement rapide et continu, Daniel porte le fusil à son épaule, vise et tire, plusieurs coups, comme il l'a fait des milliers de fois avec son père et son grand-père sur les eaux calmes du Saint-Pierre.

Un gendarme posté derrière un fourgon s'effondre, mortellement touché à la tête. Un autre est touché de deux balles dans la poitrine.

La riposte ne se fait pas attendre. Un déluge de feu s'abat sur les murs en taule de la maison, faisant voler en éclats les volets en bois de la fenêtre. Daniel s'écroule, le corps criblé de balles, un étrange sourire aux lèvres. Ses deux filles, Charlotte et Céline, devront apprendre à grandir sans lui.

Arthur s'est jeté à terre. Il a de la poussière dans les yeux et dans la bouche. Des éclats de bois s'enfoncent dans ses avant-bras, sa jambe lui fait mal, et il rampe difficilement vers le canapé.

Soudain, la porte d'entrée explose, et des coups de feu claquent. Arthur entend des cris. C'est Bertrand, il est touché. Sa voix est une plainte, comme celle d'une bête blessée.

Arthur ne voit rien, il se cache derrière le canapé, son arme tremble dans les mains. Il entend de nouveaux coups de feu, un cri atroce, suivis de pas. Des gendarmes pénètrent dans la maison.

Arthur n'a même pas le temps de tirer une seule fois.

Une douleur lui déchire le ventre. Il baisse les yeux et voit une tache rouge sur son t-shirt blanc, au niveau de l'estomac. Une tache qui s'étend vite, comme une mare.

Il lâche son pistolet, plié en deux par la souffrance.

Une deuxième balle le projette sur le dos, lui perforant la poitrine.

Arthur a un goût de sang dans la bouche. Son cœur bat lentement dans ses oreilles. Tout est flou autour de lui.

Il lutte pour garder les yeux ouverts, mais ses forces l'abandonnent une à une.

Quand il les ferme pour toujours, la dernière chose qu'il voit et qu'il emporte avec lui, c'est le visage d'Éléonore devant le Sacré-Cœur.

Là où tout a commencé.

« *Je t'aimerai toujours.* ».

OceanofPDF.com

ÉPILOGUE

Éléonore d'Argens est la dernière à s'avancer sur l'estrade. Elle sourit. Elle est heureuse. « La Maison des Souvenirs » est un succès.

Le public a ri lorsque Denis a narré sa rencontre avec sa femme lors d'un concert de Johnny. « J'étais dans la fosse, Johnny chantait *Oh ! Ma jolie Sarah*. Il y a eu un mouvement de foule et elle m'est littéralement tombée dans les bras, comme un cadeau du ciel. Quand nos regards se sont croisés, Dieu qu'elle avait de beaux yeux, j'ai su que c'était elle, celle que j'attendais. Et devinez quoi ? Elle s'appelait Sarah ! »

S'est ému aussi lorsque Roland a demandé Maria en mariage, un genou à terre, sous les hourras de l'assistance. On a dû l'aider à se relever, le pauvre étant incapable de soulever sa vieille carcasse tout seul. Maria a dit oui, le visage inondé de larmes de joie, et toute la salle s'est levée.

S'est attristé enfin, quand Georges a perdu le fil de son voyage imaginaire en Asie. « Ça y est. Je ne sais plus où j'en suis ! Je crois que je perds vraiment la mémoire ! » a-t-il bafouillé, les mains tremblantes.

Éléonore est magnifique dans sa longue robe fleurie. Elle a mis un foulard rouge dans ses cheveux, comme celui qu'elle portait cinquante-sept ans plus tôt sur les hauteurs de Cannes.

Elle embrasse la salle du regard longuement, s'arrêtant sur chaque visage, chaque résident, chaque aide-soignant, chaque parent, chaque enfant. Comme pour chercher le soutien de chacun avant de se lancer.

Elle fixe le caméraman, debout à côté de Catherine, et sourit, les familles auront un beau souvenir avec ce film. Puis, elle se tourne côté jardin.

— Antoine, s'il vous plaît ...

Antoine monte sur scène, son vieux bagage usé à la main.

— Merci, Antoine. Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi.

Il s'incline, ému, et ils se sourient tendrement.

Puis, Antoine la laisse seule sur scène. Seule avec cette petite valise de cuir beige qui semble avoir fait cent fois le tour de la Terre.

Éléonore l'ouvre lentement, comme on ouvre un coffre précieux, et elle en sort des lettres. De vieilles lettres jaunies par le temps.

Et elle commence à lire. D'une voix forte et claire. D'une voix qui ne tremble pas.

« Mon amour,

Je ne peux me résoudre à me dire que tu ne me répondras plus. Que je ne te verrai plus.

Je ne parviens pas à réaliser que je t'ai embrassé pour la dernière fois, que je t'ai dit « Je t'aime » pour la dernière fois, ce matin-là.

Je ne peux pas. Je ne veux pas. C'est impossible. Ce baiser n'était pas un adieu. Ce baiser était un « au revoir ». C'était une promesse d'un avenir radieux, d'un bonheur qui nous tendait les bras.

Ce baiser nous disait à dans quelques jours, à dans quelques mois. »

Tandis que les mots sortent de sa bouche, des vagues d'émotion parcourent la salle. Les spectateurs s'interrogent du regard, se demandant si ces lettres sont réelles ou pas, si cet amour tragique a vraiment existé, ou si elle l'a inventé.

Puis, quand elle déplie la dernière lettre d'Arthur, celle du 21 avril, celle qu'il n'a jamais envoyée, celle qu'Aurore lui a transmise en lui disant qu'elle devait la garder, car elle lui appartenait, sa voix se met à trembler :

Mon amour,

Nous sommes le 21 avril et j'ai peur. Peur de ce qui va se passer. Peur de ne jamais te revoir.

J'aimerais tellement pouvoir te prendre dans mes bras, sentir ton odeur, entendre battre ton cœur. J'aimerais tellement pouvoir te parler, te dire la vérité.

Mais j'ai tellement peur. Peur que tu ne comprennes pas. Peur que tu te mettes en colère. Peur que tu n'aimes pas l'homme que j'ai été. Peur que tu me haïsses. Peur que tu me quittes. Je ne pourrais pas vivre sans toi.

Je n'ai pas toujours bien agi, bien pensé. J'ai fait des erreurs, des choses que je regrette. J'ai cru en des causes qui me paraissent vides et insensées aujourd'hui.

J'aimerais tellement effacer tout ça et revenir en arrière. Ne pas prendre cet avion. Garder ta main dans la mienne et te dire je reste. J'aimerais tellement te prendre dans mes bras et te dire, viens on y va, on va commencer une nouvelle vie, ensemble, loin de tout ça. Dans notre maison au bord de la mer comme je te l'ai promis.

J'aimerais tellement te serrer fort contre moi dans un avion pour Athènes ou Venise, où tu voudras. J'aimerais tellement poser ma main sur ton ventre pour sentir ses mouvements. Anna, Juliette, Gabriel, Nicolas. Nous en aurons autant que tu me le demanderas.

Sache que je t'ai toujours aimée, mon amour.

Et sache que je t'aime encore plus fort aujourd'hui, malgré la distance qui nous sépare.

Je t'aimerai toujours.

Arthur

C'est lorsque les larmes se mettent à couler sur ses joues ridées, que les spectateurs comprennent qu'Éléonore vient de leur raconter sa vie et son histoire d'amour avec Arthur Dulac.

Mon amour,

Aujourd'hui, nous sommes le 5 novembre 2019. Cela fait cinquante-sept ans que tu es parti.

Ça me fait tellement mal de me dire que nous n'avons pas vieilli ensemble, maintenant que je suis au crépuscule de ma vie.

Ça me fait tellement mal de me dire que je n'ai pas vu ta peau se rider, tes cheveux blanchir, et peut-être tomber.

Ça me fait tellement mal de penser que je n'ai jamais pu m'appuyer sur toi quand mes jambes étaient trop fatiguées. Que nous ne nous sommes jamais reposés ensemble sur un banc au soleil d'été.

Ça me fait tellement mal de me dire que nous n'avons pas pu faire renaître nos souvenirs ensemble : notre rencontre dans les coulisses de ce théâtre minuscule. Notre premier regard dans ce miroir cassé. Notre premier baiser devant le Sacré-Cœur. Le festival de Cannes avec nos fous rires à l'hôtel Miramar, et cette soirée avec Paul Newman.

Ça me fait tellement mal de me dire que nous n'avons jamais pu créer de nouveaux souvenirs ensemble. Ils auraient été merveilleux.

Éléonore marque une pause et ses yeux océan se lèvent vers le ciel imaginaire.

Arthur, de là-haut, sache que j'ai passé ma vie à t'attendre.

Et que mon cœur ne t'a jamais oublié. Pas une minute. Pas une seconde.

Je t'aime toujours et encore, et je t'aimerai jusqu'à ma mort. »

Le public commence à l'applaudir, doucement, puis de plus en plus fort, comme une vague qui grandit encore et encore. Il crie, il pleure et il rit en même temps.

Éléonore a les yeux rougis, le corps tremblant d'émotion, et elle fait signe à tous les acteurs de la rejoindre sur scène :

— Venez ! C'est votre spectacle ! »

Puis, Éléonore descend de scène, et elle se dirige vers Antoine et Leïla qui l'applaudissent toujours.

— Bravo, vous étiez magnifique !

Éléonore plonge ses yeux dans ceux d'Antoine, ces yeux marrons presque noirs qui lui rappellent tant Arthur, et elle l'embrasse. Elle le serre tout contre elle, comme on serre un fils que l'on retrouve, très fort, pour entendre battre son cœur. Et entre deux sanglots, elle lui murmure dans le creux de l'oreille :

— Merci pour tout, Antoine. Merci. Ne faites pas la même erreur que moi. Ne laissez pas le passé vous empêcher de vivre le présent. Ne vous empêchez pas d'aimer pour un amour qui n'est plus.

Antoine se tourne alors vers Leïla et ils se sourient. D'un sourire qui n'a pas besoin de mots. Un sourire qui veut tout dire, qui a confiance en l'avenir.

Et lentement, presque timidement, ils se prennent la main.

— C'est moi qui vous remercie.

FIN

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

À ma mère, ma première lectrice.

À mon père pour ses conseils avisés.

À Dita, merci d'être là.

Et merci à vous, qui venez de me lire.

C'est grâce à vous que « Ma vie à t'attendre » existe et continuera à exister. Alors n'hésitez pas à poster un commentaire en ligne et à en parler autour de vous.

Et rejoignez-moi sur les réseaux sociaux : je serai heureux d'échanger avec vous.

À tout de suite,

Julien

OceanofPDF.com

Table of Contents

[Prologue](#)

[1.](#)

[2.](#)

[3.](#)

[4.](#)

[5.](#)

[6.](#)

[7.](#)

[8.](#)

[9.](#)

[10.](#)

[11.](#)

[12.](#)

[13.](#)

[14.](#)

[15.](#)

[16.](#)

[17.](#)

[18.](#)

[19.](#)

[20.](#)

[21.](#)

[22.](#)

[23.](#)

[24.](#)

[25.](#)

[26.](#)

[27.](#)

[28.](#)

[29.](#)

[30.](#)

[31.](#)

[32.](#)

[33.](#)

[34.](#)

[35.](#)

[36.](#)

[37.](#)

[38.](#)

[39.](#)

[40.](#)

[41.](#)

[42.](#)

[43.](#)

[44.](#)

[45.](#)

[46.](#)

[47.](#)

[48.](#)

[49.](#)

[ÉPILOGUE](#)

[REMERCIEMENTS](#)

OceanofPDF.com